COMMANDANT DU PLESSIS

LE RÉGIMENT ROSE

Histoire du 265e d'Infanterie, 1914-1919

Avec 2 Cartes



PAYOT, PARIS

Campagne 1914 – 1918 - Historique du 265e Régiment d'Infanterie
Payot et Cie – Paris - 1920
Source : B. D. I. C. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

I

BAPAUME — L'OURCQ — L'AISNE

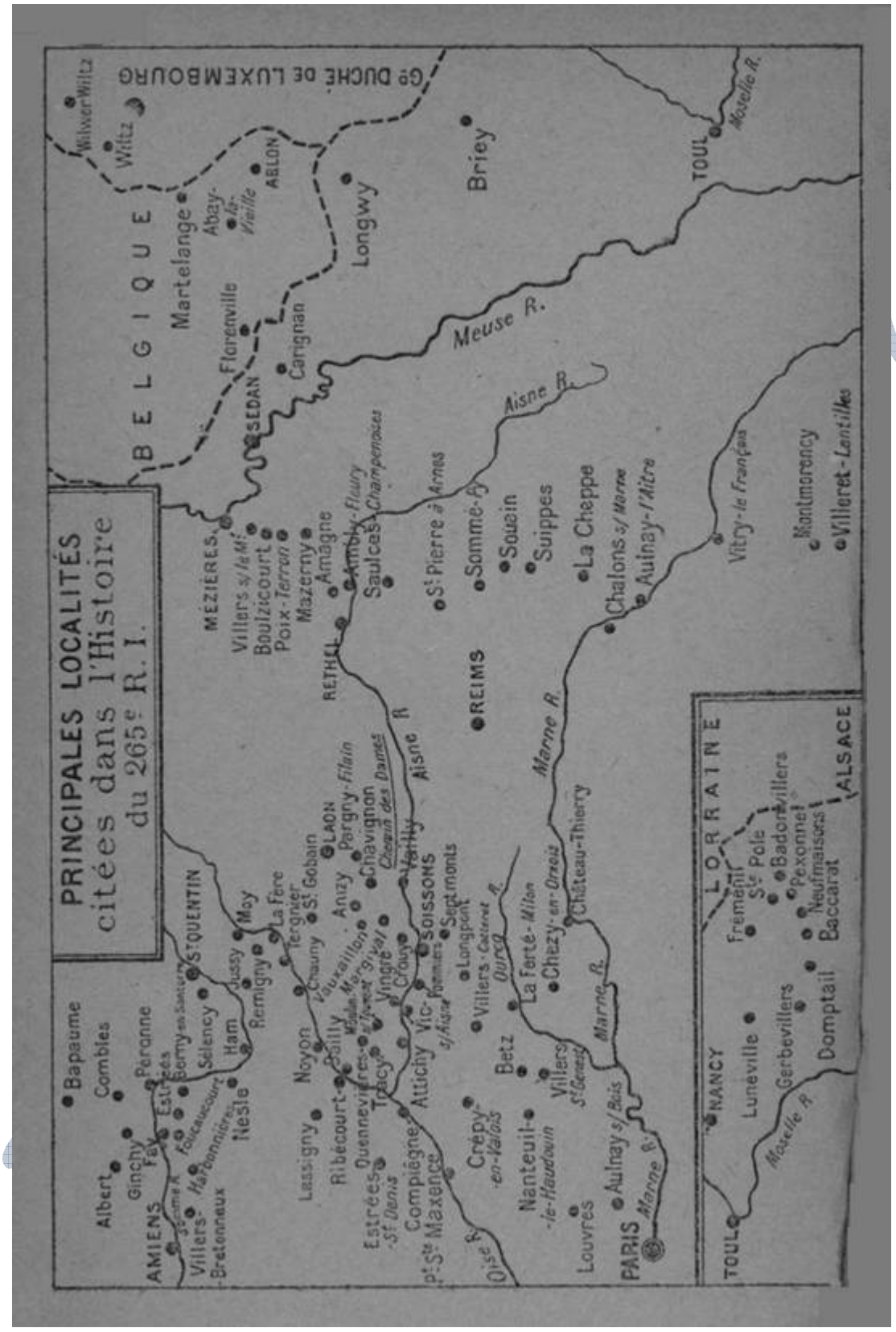
2 août — 4 octobre 1914.

Le 265e régiment d'infanterie, formé de deux bataillons qui prennent les numéros 5 et 6, est mobilisé à Nantes le 2 août 1914.
Toute la journée et le lendemain encore, les trains versent à flots sur les quais des gares les réservistes destinés à ses compagnies, gars solides de Bretagne et de Vendée, accourus au premier appel, avec un merveilleux entrain, pour la défense du drapeau. Le grand jour les a trouvés prêts. Fiers de combattre pour la patrie et confiants dans la justice de sa cause, ils ont embrassé sans faiblir les êtres chers qui, désormais, les attendront et feront pour eux double tâche. Ils ont adressé un dernier salut au clocher de leur village et, vidant leur verre, où rit la gaieté des vignes nantaises, ils sont partis pour vaincre ou ne pas revenir.
Les voici maintenant soldats. En un moment, la discipline les a repris et transformés. Ils s'habillent, s'équipent, s'arment, les uns au nouveau grand séminaire, rue de Bel-Air, les autres à l'ancienne « philosophie », rue de Paris, d'autres à l'école de la rue Saint-André ou de la rue du Ballet. Le camarade du matin est, le soir, un chef déjà ferme. Le cadre actif a commencé l'œuvre ; les officiers de réserve, arrivés les premiers, l'aident à la poursuivre.
Bientôt les chefs de bataillon peuvent passer une première revue de leur troupe. Rien n'entravera le départ.
Il a lieu le 5 août. Toute la population fait escorte au beau régiment qui défile, en bon ordre et bien au pas. Partout les acclamations retentissent, les mains se tendent, les souhaits de victoire et de prompt retour vont chercher dans les rangs le mari, le père, le parent ou l'ami qui passe. De tous les cœurs débordent l'enthousiasme, la foi dans l'avenir. C'est à grand'peine qu'on peut empêcher la foule d'envahir la halle aux marchandises sous laquelle les trains stationnent. Ils s'ébranlent cependant à l'heure dite et bientôt les mains qui s'agitent, les visages joyeux qui s'encadrent dans les fenêtres, toutes fleuries, de leurs wagons n'envoient plus leur salut d'adieu qu'aux flots de la Loire tranquille.
En dépit de ceux qui croient à la force des milices, il s'en faut que cette troupe, ardente pourtant et disciplinée, soit prête à se battre. Les plus jeunes comme les plus âgés ont besoin de se rafraîchir les muscles, les nerfs et la mémoire. C'est à quoi sont employées les trois semaines que le régiment, affecté à la défense du camp retranché de Paris, passe dans les délices d'Aulnay-sous-Bois, chères à son souvenir. Là, dans les champs de la ferme Savigny, autour de l'Orme de Morlu, jusque sur les coteaux, parfois, de Mitry et de Villepinte, officiers et soldats s'entraînent à la pratique des enseignements reçus dans « l'active ». Les résultats répondent à leurs efforts et à la direction judicieuse de leur chef, le lieutenant-colonel **TESSON**. Ils se sentent « en forme ». Leur immobilité leur pèse. Ils suivent sur la carte, avec envie, l'avance de nos *troupes en Belgique et en Alsace.* Quand donc franchiront-ils aussi la frontière ? Tout va si bien ! Pour peu que l'on tarde, qui sait ? l'ennemi aura demandé la paix avant qu'ils aient pu le voir en face. Ils ne s'en consoleraient pas.

Campagne 1914 – 1918 - Historique du 265e Régiment d'Infanterie

Payot et Cie – Paris - 1920

Source : B. D. I. C. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015



Le 25 août, enfin, l'on s'embarque en chemin de fer pour une destination inconnue. On traverse Amiens. Sur les quais de la gare, les premiers blessés apparaissent. Ce sont des territoriaux. Ils ont été surpris, disent-ils, et bousculés à la frontière. C'est tout ce qu'ils savent. Arras où nous débarquons paraît calme ; mais que d'angoisse, déjà, dans le salut que la population nous adresse.
A Souchez, à Neuville-Saint-Vaast, cantonnements du soir, les habitants sont sortis à notre rencontre.
Aucun cri ; mais ils ont coupé toutes les fleurs pour les offrir à ceux qui viennent. J'en ai plein les bras ; tous les fusils, les havresacs, sont décorés. Demain, huches et buffets seront vides. Rien n'est de trop pour le soldat. J'ai vu des femmes de mineurs donner leur souper, celui de leurs enfants, leur dernier morceau de pain. Il en sera partout ainsi, tout le long de notre route. En échange nous apportons notre invincible confiance, notre courage, la promesse que l'ennemi ne passera pas.
Nous disons vrai, mais pour la France ; pour ce pays d'Artois, il est déjà passé. Le 26, partis au lever du jour dans la direction de Lens, nous nous rabattons soudain vers Gavrelle, où la brigade se rassemble. L'ennemi, vers l'est, menace de nous déborder. Il s'agit de le devancer, de l'inquiéter, de le retarder, s'il se peut. L'invasion nous a saisis dans ses remous. Cinq jours durant, nous nous sentirons emportés par ce courant irrésistible, ignorant tout, fors sa puissance et son impétuosité ; mais, brisés par lui, nous aurons du moins la fierté d'avoir fait plus que notre tâche et de nous retrouver ensuite, au premier jour du mois sauveur, prêts à combattre de nouveau.
Le 265e est à l'avant-garde. On quitte Gavrelle la nuit venue et, jusqu'au matin, dans les ténèbres, on marche sans savoir où l'on va ni même où le pied se pose, trébuchant sur la grand'route défoncée, vers un but qui toujours s'éloigne. Arras, peut-être ? la voie ferrée ? mais à minuit, devant la gare obscure et vide, nul signal ne se fait entendre On passe, on s'en va par les rues désertes, on s'enfonce dans l'inconnu. Les haltes s'allongent ; mais le terme n'apparaît pas. Il est midi.
Voici Bapaume. Des coups de feu ont salué les cavaliers qui nous précèdent. La tête d'avant-garde se déploie ; mais ce n'est qu'une fausse alerte. L'ennemi suit une autre route ; il descend tout droit vers Péronne. Nous devons gagner vers le sud. Aux abords de Ginchy, enfin, quelques uhlans au loin se montrent ; des balles sifflent. Combles, où nous allions cantonner, semble être tenu. Il faut en avoir le cœur net.
Dépassant Ginchy, le régiment, cinquième bataillon en tête, hardiment, se porte à l'attaque. Toute la fatigue de vingt heures et de quinze lieues, en un moment, a disparu. Jamais manœuvre plus soignée, aux champs d'Aulnay, n'a été faite. Les 17e et 18e compagnies, que bientôt renforcera la 19e, opèrent comme à l'exercice Et voici que le canon parle.
Une batterie allemande, des hauteurs boisées de la gare, s'efforce en vain de briser sous ses rafales ce bon ordre et cet élan. Quelques blessés tombent.
L'un d'eux, le sergent major **LALAUZE**, quoique grièvement atteint, n'en continue pas moins à stimuler ses hommes et à diriger leur avance, tant qu'ils peuvent entendre sa voix. Debout, le commandant **COMMAILLEAU** entraîné ses trois compagnies qui vont border les lisières du bourg. La violence du feu redouble. Un arrêt devient nécessaire pour donner au 75 le temps de nous soutenir. Il ne tarde guère et sa tâche est vite accomplie : la troisième rafale fait sauter un caisson d'en face. Tout se tait. Dans ce grand silence, la chaîne d'assaut d'un seul coup se dresse ; deux ou trois balles passent encore, et c'est fini : nous sommes maîtres du terrain.
Le combat a duré deux heures. La nuit tombe. Dans Combles, quelques habitants restent encore, mais point d'Allemands. Nous fouillons sans résultat, jusque vers onze heures du soir, les rues, les jardins, les maisons, sur la face desquelles rougeoient les reflets d'un incendie qu'ils ont allumé au départ. Puis l'ordre nous vient de rallier Ginchy au plus vite ; et rapportant deux de nos blessés que

nos appels ont retrouvés, dans l'ombre claire, cachés parmi l'avoine haute qui les dérobait aux brancardiers, nous regagnons à minuit le village bondé de troupes pour un bref sommeil à la ferme de Vaterlot. Sommeil agité sur la terre nue. Les avant-postes sont en alerte. On entend à plusieurs reprises, tout auprès, la fusillade et, là-bas, vers le nord et l'est, où flambent Morval et Lesbœufs, comme un long roulement d'orage. Ce sont des cantonnements que l'ennemi bombarde. A trois heures, le 28 août, courbaturés, vaillants toujours, les combattants de Combles prennent le chemin de Guillemont, qu'ils ont mission de défendre. Le 6e bataillon tiendra les abords de Ginchy. Une à une, les compagnies gagnent leurs postes et se disposent au combat.
Un brouillard épais couvre la campagne, mais dans sa tiédeur matinale on sent déjà venir toute l'ardeur du jour. Vers sept heures, en effet, ses voiles, en quelques instants, disparaissent. Le soleil brille. La bataille s'engage aussitôt. Aidées par notre artillerie, nos lignes de tireurs avancent, malgré le feu qui les décime, contre les Allemands qui descendent de Morval et du bois des Bouleaux. Elles gagnent du terrain. Chefs et troupe, oubliant toutes leurs fatigues, rivalisent de bravoure. Une citation a consacré le souvenir du soldat **SÉVENO**, la cuisse traversée d'une balle, refusant de se faire panser et s'élançant à la tête de ses camarades, en avant, à la baïonnette ; mais combien d'autres sont tombés, avec les témoins de leur héroïsme à jamais caché dans la mort !
Tous les cœurs sont remplis d'espoir. Hélas ! La déception est cruelle. Vers midi, à courte portée, les mitrailleuses se démasquent. Elles fauchent, elles vont chercher les assaillants sur le sol où ils s'aplatissent. Elles fouillent tous les sillons. C'est une vraie nappe de balles qui s'étend au-dessus de nous et ne cesse pas de siffler sur tous les points où se discerne la tache rouge et bleu foncé de nos trop voyants uniformes. En même temps, sur la foi d'un renseignement mal transmis, notre artillerie ouvre un feu rapide sur les lisières de Ginchy qu'une partie du 6e bataillon occupe encore. Les combattants se croient tournés. Un flottement se manifeste. L'erreur est à peine reconnue, d'ailleurs, qu'une grêle d'obus s'abat sur nos canons. Plusieurs sont détruits ; les autres réduits au silence. La lutte est par trop inégale. On se regroupe au bois des Trônes, puis à travers champs et par les vallons ombragés, pour se dérober aux avions et aux mitrailleuses automobiles, on s'achemine vers Albert.
Nous marchons ou combattons presque sans relâche, sans sommeil et sans nourriture depuis quarante et une heures. Nos pertes sont très sensibles. La plupart de nos blessés, restés sur le champ de bataille ou au poste de secours, sont aux mains de l'ennemi. Ceux qui ont échappé le doivent au médecin major **BLONDEAU** qui les fit emporter à temps par ce qu'il put trouver d'attelages sur place. Lui-même, resté volontairement près de ceux qu'il n'avait pas évacués, sut inspirer, par son dévouement et son caractère, une telle estime aux envahisseurs qu'ils le relâchèrent aussitôt. Il rejoignit le régiment dès les premiers jours de septembre.
Les renseignements qu'il apportait inspirèrent au général **DELARUE**, commandant la brigade à laquelle nous appartenions, l'ordre du jour que voici :

« *Le médecin-major BLONDEAU, du 265e, a séjourné trois jours au milieu des troupes allemandes. Au cours de ce séjour, il a pu constater que nous avions eu affaire, le 28, à un corps d'armée actif, probablement le 11e Corps.*
« *L'énergie de l'offensive de la 121e brigade et en particulier du 265e, sa résistance pendant cinq heures à un ennemi supérieur en nombre, ont fait croire au général commandant le corps prussien qu'il y avait en face de lui au moins un corps d'armée français. Il l'a déclaré spontanément et formellement au docteur BLONDEAU. Ce résultat constitue le meilleur éloge de la façon dont la brigade et spécialement le 265e se sont présentés pour la première fois au feu.*

« *Ils ont eu l'honneur d'avoir en face d'eux des régiments appartenant aux meilleures troupes de*

l'empire et, par leur attitude, ils ont su leur en imposer et leur faire perdre leur mordant.
« *Le 265e et la 121e brigade se rappelleront ce résultat et feront encore mieux la prochaine fois.*
« *Nous ne devons pas oublier qu'il s'agit désormais de l'existence même de la France.* »

Si quelqu'un nous eût dit alors que Souchez, Vimy, Neuville-Saint-Vaast, deviendraient célèbres, un an après, dans les fastes de la grande guerre ; qu'une puissante armée anglaise arracherait aux Allemands, plus tard encore, à coups de millions d'obus et par des semaines d'efforts, Ginchy, Combles, Morval, Lesbœufs, le bois des Bouleaux et le bois des Trônes ; que, nous-mêmes, nous nous retrouverions près de Péronne, en juillet 1916, engagés pour plus de deux mois dans une lutte auprès de laquelle l'escarmouche du 27 août 1914 et le vif combat du 28 ne sembleraient que jeux d'enfants, nous aurions hué le prophète.
Harassés, affamés, nous cantonnons et nous mangeons enfin pour de bon, le 29 au soir, à Longpré-lès-Amiens : premier repos et premier repas véritables depuis quatre longues journées. Le train régimentaire, échappant grâce à son chef, le lieutenant d'approvisionnement **BODIN**, à l'avance inattendue et prompte de l'ennemi, nous a rejoints à Albert et ravitaillés le matin même.
Battus par des forces supérieures, nous sommes loin d'être défaits. Le moral est bon. La foi dans les destinées de la patrie demeure entière. Les nouvelles même que nous apprenons à Longpré — repli général des armées françaises à l'exception du front de l'est — n'ébranlent pas nos espérances. Au besoin, si les courages fléchissaient, la pitié les relèverait bien vite. Le long des chemins que nous suivons, d'Amiens à Molliens-Vidame, puis à Poix et Grandvilliers, de longs cortèges d'émigrants chassés par l'invasion, lamentablement, s'égrènent : infirmes durement cahotés sur les charrettes où s'entassent des mobiliers de misère ; enfants et vieillards, qui se traînent, plus las que nous, sans savoir où s'arrêtera leur fuite ni comment ils vivront demain ; familles errantes, hier encore bien pourvues, maintenant dénuées de tout, sans gagne-pain et sans foyer.
Ainsi s'en vont, probablement, sur d'autres routes, nos amis de Neuville et de Souchez, à qui nous promettions naguère que l'ennemi ne viendrait pas. C'est au tour du soldat de donner du peu qu'il possède. Le bon cœur de nos Bretons ne s'en fait pas faute, et, dans cette compassion généreuse, plus d'un retrempe son énergie.
Embarqués à Grandvilliers le 1er septembre au soir, débarqués le 2 à Pontoise, nous marchons le 4 vers l'est pour rejoindre l'armée **MAUNOURY** dont nous formerons l'aile gauche. Nous voici revenus dans les plaines où l'on nous avait placés d'abord pour protéger la capitale. Nous allons pouvoir accomplir cette mission, car partout la guerre est présente en ce cercle de l'horizon que le dôme du Sacré-Cœur et la Tour Eiffel dominent. Dans la forêt de Montmorency, nous avons croisé des fusiliers-marins en position de défense ; et Mareil, Chatenay, Louvres, Chennevières, les villages que nous traversons, pillés parfois, sont tous déserts. En trois jours nous atteignons le Plessis-Belleville. C'est le 6. Le lieutenant-colonel **TESSON**, appelé à des fonctions plus importantes, passe le commandement au chef de bataillon **JOUINOT** et le 7, près de Nanteuil-le-Haudouin, nous entrons dans la gigantesque bataille.
La chaleur est écrasante. Formés en colonnes d'attaque, nous dépassons Villers-Saint-Genest et nous progressons par bonds, face à l'est, vers le bois de Montrolles qui nous est donné pour objectif. Nous sommes à l'extrême gauche, mais nous en occupons la droite. Entre nous et le corps de cavalerie qui nous couvre vers le nord, d'autres régiments se déploient, et bientôt, soit erreur, soit pression de l'ennemi, ils nous obligent, par leur poussée, à dévier vers le sud-est. Leurs vagues se mêlent aux nôtres. Nous les dépassons, ils nous rejoignent. Lorsque nous arrivons à l'épaisse et longue haie qui prolonge vers le sud la lisière du bois que nous n'avons pas pu atteindre, c'est une masse compacte de douze à quinze cents hommes qui nous presse le long du talus au-delà duquel,

interdisant le débouché, protégées par des fils de fer, dissimulées sous le feuillage, braquées sur nous à quelques mètres, des mitrailleuses nous attendent.
Les Allemands lèvent les mains. Croyant qu'ils veulent parlementer, les capitaines **LUCAS** et **BOULAY**, s'avançant à découvert, leur crient de se rendre. Pour toute réponse, ils sont abattus à bout portant. Sur toute la lisière du bois, la fusillade éclate. Nos blessés tombent. Le capitaine **LEPINTRE** s'élance pour entraîner ses hommes, déborder la haie qui nous masque et répondre au feu ; mais à peine a-t-il quitté le couvert qu'il chancelle, étend les bras et s'abat sur le guéret. Le sous-lieutenant **ROUX**, qui le suit, a le même sort. Deux ou trois fusils seulement réussissent à se mettre en ligne, pendant que, sous les balles qui font voler autour de lui la poussière et les menues branches, le sergent **LEMERLE**, hier encore vicaire à Maumusson, aussi calme que dans sa tranquille paroisse, donne à son chef mourant les suprêmes secours.
Sur quatre commandants de compagnie, le 5e bataillon, en quelques minutes, en a perdu trois. Le quatrième, lieutenant **Du PLESSIS de GRENÉDAN**, parvient à dégager une section de l'entassement humain qui échappe encore, par bonheur, à la vue de l'ennemi. Elle ouvre le feu sur le bois. On sent fléchir le tir adverse. Les Allemands sont bien armés, mais probablement peu nombreux. Tout irait bien, si l'ordre de se replier sur Nanteuil n'arrivait à ce moment même. On ne sait, d'ailleurs, dans la foule où se confondent des soldats de cinq à six régiments divers, d'où il vient, qui l'a donné, comment il faut qu'il s'exécute. Il court de bouche en bouche. Noyés dans la cohue, les officiers sont hors d'état d'exercer aucune action. La retraite s'effectue sans hâte, mais non sans confusion, jusqu'au moment où, derrière Villers-Saint-Genest, un premier rassemblement peut se faire.
Il est sept heures du soir. Sur le champ de bataille, tout à l'heure encombré, maintenant presque désert, trois officiers, que l'ordre de repli n'a pas touchés, demeurent encore. Ce sont, à la face ouest du bois, le capitaine **DIOT**, commandant la 24e compagnie ; au sud, 500 mètres plus loin, les lieutenants **de KERMOYSAN**, du 219e, et **du PLESSIS**. Ils ont rallié une cinquantaine d'hommes chacun. Bientôt, sous leurs vigoureuses ripostes, l'ennemi cesse de tirer. Il se replie, laissant sur place une vingtaine de cadavres. Le bois est libre ; mais il est vaste, Nanteuil est loin, nulle troupe amie n'est en vue : on se résigne à lâcher prise. Vers neuf heures, apprenant que le capitaine **DIOT** s'est retiré, les deux lieutenants rassemblent leur monde et s'acheminent à regret, dans l'obscurité grandissante, sur les traces des régiments.
A Nanteuil, où l'on arrive vers minuit, le 265e tient les avant-postes. Le général **DESPREZ**, qui commande la division, lui a demandé ce sacrifice, malgré la fatigue et les pertes de la journée. Fier de cette confiance, qui le mettra de même quelques heures plus tard au premier rang de la bataille, il se reforme dans ses grand'gardes aux lueurs des feux de bivouac. Le commandement se réorganise.
Quand le jour paraît, les deux bataillons sont de nouveau prêts à marcher.
Et l'on marche. Dans un élan superbe, on dépasse Villers-Saint-Genest où l'artillerie allemande écrasait hier nos réserves, forçant la division au repli. Nos batteries s'y établissent. Le bois de Montrolles est enlevé. On l'organise. Des prisonniers tombent entre nos mains. Nos morts sont retrouvés et reconnus, quelques-uns inhumés sur place ou transportés au cimetière. Plus tard, un monument s'élèvera dans ces champs consacrés par leur héroïsme ; et ceux d'entre nous qui viendront, en septembre 1916, se reposer, près de Crépy, de nos durs combats sur la Somme, seront émus d'un juste orgueil, en venant prier sur leurs tombes, de voir l'honneur rendu aux glorieux vainqueurs.

L'ennemi, cependant, manœuvre sur notre flanc gauche. Pendant que ses contre attaques se brisent, le soir du 8, sur notre front, il tient Betz, menace Nanteuil. Il faut abandonner le terrain conquis et faisant face à l'assaillant qui vient du nord, céder pas à pas à ses troupes. Le 9, Villers-Saint-Genest et Boissy-Fresnoy sont évacués : on se replie sur Sennevières ; mais l'Allemand a mal compté. Ce que l'armée **MAUNOURY** a fait sur l'Ourcq et d'autres armées sur la Marne, la Meuse, le Grand Couronné de Nancy, n'est pas de ces coups que l'on répare quand on ne les a pas parés. Le 10, nous recevons l'ordre fameux du général **JOFFRE** annonçant notre victoire et la retraite de l'ennemi. Le 11, par des routes défoncées que jalonnent des cadavres de chevaux et, çà et là, des caissons abandonnés, notre poursuite s'élance. Nous gagnons Bonneuil-en-Valois, Émeville, Taillefontaine. Le 12 nous campons, sous la tempête, à Montigny-l'Engrain d'où les troupes qui nous précèdent ont délogé, l'après-midi, les arrière-gardes allemandes. Le 13, nous descendons au val de l'Aisne.
Dans la maisonnette d'un passage à niveau, le courrier d'un régiment, abandonné là par le vaguemestre, tombe au complet entre nos mains. Parmi quelques lettres, ouvertes au hasard pendant une courte halte, nous en trouvons une dont l'ironie contraste singulièrement avec le ton des autres et qui jette aussi un jour curieux sur le rôle de la peur dans la genèse des atrocités allemandes.

Hamdorf, 23 août 1914.

Cher Hermann,
« *... As-tu trouvé en Belgique des gens de connaissance ? Il y a des hommes de Hamdorf qui, d'Aix-la-Chapelle, ont marché vers la Belgique. Le plus affreux, là-bas, c'est la haine frénétique de la population ; et je crois que, pour vous, en France, vous ne serez pas mieux partagés à cet égard. T'es-tu bien acheté un revolver ? Nous avons eu ici des soldats à loger. L'un d'eux me montra un six coups, se déclarant bien décidé, s'il devait aller en France, à ne pas se laisser tirer dans le dos et assassiner par les civils.*
« *L'après-midi, à l'arrivée des journaux, on ne se tient pas d'attendre. Chacun veut avoir les nouvelles le premier. Les bruits les plus incroyables se répandent ; mais je les ai toujours crus. Père et Claus, eux, doutent toujours. J'ai beau me fâcher, ils restent, en dépit de nos grands succès, toujours aussi pessimistes. C'est ainsi qu'on a déjà raconté deux fois la prise de Belfort : les deux fois j'y ai cru et j'en ai fait part à nos gens. Dans tout Ditmarschen, on l'a annoncé et fêté officiellement. A Husum, grand défilé, avec drapeaux et discours, un vrai délire d'enthousiasme !*
« *On ne parle plus, à tout propos, que de la guerre. Où que l'on arrive et quoi que l'on entende, il n'est question que de la guerre. J'étais hier à Rensdorf. J'y ai ouï parler pour la première fois de la bataille de Metz. Un vieux paysan nous contait avec le plus grand sérieux (n'a-t-il pas deux fils à la guerre ?) que, après avoir pris Anvers, on ferait un petit bout de chemin en France pour tirer de là sur l'Angleterre avec les nouveaux canons dont Krupp a fait cadeau au gouvernement. Personne ne voulait croire qu'ils pussent tirer si loin ; mais il tint bon : il le croit encore.*
« *La vérité doit être que l'on a donné au gouvernement des canons qui portent fort loin, percent 6 mètres de maçonnerie ou l0 mètres de terre et alors explosent. Ce sont, apparemment, les outils dont on a besoin devant Belfort ; ou peut-être, Anvers doit-il aussi en obtenir un...* »

C'est signé Frida. Le scepticisme de cette jeune personne sarcastique a dû s'accentuer encore si elle a connu notre victoire de la Marne. Que dirait-elle si elle voyait ce que nous voyons ! Les routes sont semées de sacs, de vivres abandonnés, de caissons encore pleins d'obus. Un de nos cyclistes, démonté la veille, trouve dans un fossé, près d'un cadavre, une machine toute neuve. Partout le désarroi des vaincus surexcite notre courage. Nous passons l'Aisne enfin, et nous bivouaquons le

soir, à Saint-Pierre-lès-Bitry.
Un quart d'heure à peine avant la venue de nos éclaireurs, disent les habitants, le dernier canon allemand, au galop de ses attelages que les artilleurs fouettaient à coups redoublés, a gravi la côte en lacets qui monte à Sainte-Léocade et, par la chaussée Brunehaut, s'est enfui vers Carlepont. Nos ordres de marche sont arrivés. Le régiment est d'avant-garde. Demain nous suivrons la même route pour aller coucher à Noyon.
Trente mois plus tard, en effet, après bien des haltes et d'amples détours, nous verrons la fin de l'étape ; mais que ses commencements sont durs ! Du 14 au 20 septembre, nous atteignons vraiment, parfois, le fond de la misère humaine. Le ciel s'est couvert. Le vent fraîchit. Il pleut le jour ; la nuit, il gèle. Accourus à marches forcées, nous n'avons rien de ce qu'il faut pour subir ces intempéries. Nous sommes las ; nous avons froid. Nous n'arrivons pas à sécher, entre deux averses, nos vêtements couverts de boue, déjà usés. Les repas, quand on peut allumer du feu, n'ont pas toujours le temps de cuire. Souvent, dans notre mobilité incessante, les distributions nous manquent : les vivres nous attendent où nous devrions être et nous n'y sommes plus. Le pain, tout détrempé, se perd, tandis que pour manger, le soir, nous déterrons en plein combat et sous le feu, dans les champs, des pommes de terre.
Car on se bat, autour de Moulin-sous-Touvent, comme sur tout le front, où, bientôt, un épuisement divers mais égal va fixer les lignes adverses. L'attaque prononcée par nous, le 14, contre la ferme du Tiolet n'a pas réussi. On la recommence ; elle échoue encore. Sur le vaste plateau désert que couvrent à perte de vue, ici des chaumes hérissés, là des betteraves touffues, aux feuilles foncées et luisantes, nos mains inhabiles esquissent alors des tranchées dont le dessin naïf trahit notre inexpérience. Les « marmites » pleuvent sur nos travaux. Les blessés, les malades se multiplient, mais nul ne songe un seul instant que la poursuite est achevée. « *C'est tantôt*, se dit-on, *c'est demain qu'elle reprendra*. »
Le 20, nos illusions se dissipent. Un peu avant le point du jour, dans une épaisse obscurité, le 5e bataillon, que commande provisoirement le capitaine **DIOT**, relève le 6e sur la croupe aux flancs abrupts qui s'allonge au nord-est du village. Deux ravins profonds dont les têtes sont au pouvoir de l'ennemi le bordent de part et d'autre. Sur son étroite arête, cachées par les bois qui la couronnent, les compagnies échelonnées se massent en formation de rassemblement dans des tranchées-abris impropres au combat. Ce n'est qu'une position d'attente, couverte, à petite distance, par quelques postes avancés.
Le lieutenant **du PLESSIS**, dont la compagnie fournit ceux de droite, s'en revient de les visiter. Il s'apprête à rentrer sous bois. Le ciel blanchit, tout est tranquille. Soudain, au fond du ravin de gauche, éclate une fusillade nourrie. La clameur d'un hourrah s'élève. L'officier court alerter sa section de tête qui surveille l'autre ravin. L'ordre donné, il se retourne. A cinquante pas en arrière, entre les unités voisines, une ligne de casques à pointe vient de déboucher du taillis. L'alarme est aussitôt donnée. Les premiers prêts ouvrent le feu ; mais pour faire face au péril il faut sortir, presque un par un, des tranchées. Elles sont étroites. A la plupart, l'enchevêtrement des racines ne laisse qu'une ou deux issues. Les balles sifflent. L'ennemi plus nombreux nous presse. Où sont passés les camarades ?
Isolée, prise à revers, la troupe désorientée s'accroche encore quelques instants au rebord des pentes ; mais la défense n'est plus possible. Un petit groupe de combattants, ralliés par le lieutenant **du PLESSIS**, reste seul en présence de l'assaillant. On se fusille à quelques pas. Le sergent **MICHENAUD**, gravement blessé à la tête, s'obstine à faire le coup de feu et ne se laisse emmener enfin que pour obéir à son chef. Quelques instants encore on lutte ; mais la seule voie qui reste ouverte menace de se fermer. Il faut se résoudre au repli.

La première manche est perdue : il s'agit de ne pas perdre la seconde. On se rallie deux kilomètres plus au sud, au bord du ruisseau qui coule vers l'Aisne. Le capitaine **DIOT**, deux commandants de compagnie, un grand nombre d'hommes ont disparu. Moulin-sous-Touvent n'est plus à nous. Le 6e bataillon qui l'occupait, attaqué avant d'avoir pu se mettre en défense, se reforme dans le vallon. Devant nous, le 264e s'efforce d'arrêter l'avance ennemie. Sa gauche tient, mais sa droite est bousculée, et vers midi, c'est aux débris de notre 5e bataillon que revient, pour la deuxième fois ce jour-là, l'honneur d'être en première ligne. Ils s'y maintiennent jusqu'au soir.
Malade, sur le point d'être pris dans la maison du village où il était soigné depuis deux jours, le commandant **COMMAILLEAU** est accouru prendre sa part de leurs périls. Depuis le 27 août, l'un après l'autre, tous ses officiers, sauf un seul, ont disparu. Le nombre des fusils qu'il peut mettre en ligne ne va pas jusqu'à la centaine ; mais la surprise du matin n'a pas affaibli les courages et le tir, que le lieutenant **du PLESSIS** dirige, est bien ajusté. On sent devenir de moins en moins épaisse la grêle de balles sous laquelle, tout à l'heure, le soldat **BEILLEVERT** sortait volontairement de la tranchée pour aller chercher, en avant, un adjudant blessé qui demandait secours. Notre artillerie canonne enfin les lignes adverses et longtemps avant la relève, qui a lieu vers cinq heures du soir, l'ennemi renonce à pousser plus loin son succès.
Sur tout le terrain de l'Oise à l'Aisne, il a fait ce jour-là un bond vers le sud ; mais les crêtes qu'il a gagnées et qu'il gardera, malgré quelques contre-attaques heureuses, il ne les dépassera plus. Le front, partout, se stabilise. Il est aisé de voir que le suprême effort est fait et que l'équilibre des forces va nous maintenir, désormais, longtemps, très longtemps, immobiles.
On croirait le 265e épuisé par cet effort. Le sixième bataillon, sous les ordres du commandant **SERGENT**, n'est guère mieux en point que le cinquième. A eux deux, ils ne pourraient pas former deux compagnies bien au complet et les malades surabondent. Le 25, le chef de corps est évacué. Son remplaçant, le lieutenant-colonel **TOUCHARD**, n'en conduit pas moins au combat, le 27, sa petite troupe. Le bataillon **SERGENT** marche en tête et doit progresser vers Moulin-sous-Touvent par le vallon, pendant que d'autres régiments avanceront sur les hauteurs ; mais si la discipline, le courage et le dévouement des Bretons ne disent jamais : « *C'est assez* », il y a des limites aux forces humaines. L'attaque, vaillamment menée, se brise sous le feu des mitrailleuses dissimulées dans les bois et que l'on ne parvient pas à faire taire.
C'est notre dernier engagement. On va nous donner le repos qui nous est indispensable. Nous pouvons quitter, le front haut, ces plateaux et ces ravins embellis par nos sacrifices. Le renfort qui nous rejoint à Bitry le 4 octobre, cinq fois plus nombreux que nous, ne vient pas à mauvaise école. La tradition que nos morts nous ont créée est de celles qui obligent et qui ont de quoi élever encore les cœurs, même les mieux placés.

II

QUENNEVIÈRES

4 octobre 1914 — 26 janvier 1916.

Les repos, en ce temps-là, ne mènent pas loin vers l'arrière. Bitry, la ferme Gamet, la ferme Navet, qui nous abritent, reçoivent presque tous les jours, ici ou là, quelques obus. On y passe, à intervalles irréguliers, une ou deux semaines. Se nettoyer, faire l'exercice, creuser des tranchées au revers des crêtes, fabriquer des gabions, des claies, des fascines, des piquets de bois pour l'avant, tel est l'emploi de nos journées. Après quoi, l'on « remonte » vers « le secteur ».
Là, c'est toujours le même cycle : de première ligne en réserve, de réserve en deuxième ligne, de deuxième ligne en première, pénible va-et-vient par les chemins boueux et les nuits ténébreuses et pénible séjour aux tranchées sans abri.
Peu à peu, cependant, les positions s'organisent, les réseaux barbelés s'allongent, les « gourbis » se multiplient et se renforcent, les boyaux serpentent de plus en plus loin. On peut espacer les relèves et raréfier les veilleurs. Le service est moins dur, le péril moins fréquent.
Le troupier, pourtant, ne comprend pas du premier coup la nécessité de ses travaux, les lenteurs de la guerre d'usure. Des illusions tenaces s'attardent dans son esprit. A la tombée du jour, quand les sections en longues files montent par les sentiers des bois vers la tranchée de Rivoli, on l'entend parfois deviser sur les ennuis de l'automne. Au vent qui descend des coteaux, les feuilles mortes tourbillonnent. Il les foule aux pieds sans regret. « *Nous ne les verrons pas*, dit-il, *repousser sur les mêmes arbres*. » Il rit lorsque je me retourne et lui réponds : « *Prenez bien garde vous les verrez renaître ici.* » Il n'en croit rien. Certainement le capitaine est, ce soir-là, d'humeur plaisante ! C'est tout juste si de vagues inquiétudes, un soupçon des réalités ébranle un peu son assurance quand j'insiste : « *Vous les verrez renaître ici à Bitry ; et qui sait ? à Bitry toujours ou dans quelque secteur tout proche, jaunir et tomber de nouveau* ». Il se récrie alors, mais son accent n'est plus le même. Le long effort est entrevu. Il l'accepte au fond de son âme. Plus tard de faux espoirs ne l'auront pas déçu ; et quand les feuilles du Bois Saint-Mard bruiront sous ses pas au déclin de 1915, il sera le premier à dire : « *Vous aviez raison l'an dernier. Peut-être verrons-nous dans les tranchées d'ici, le troisième hiver ; mais quand il faut, il faut ; n'ayez crainte, on tiendra.* »
Peu d'événements viennent rompre la monotonie des jours, l'uniforme répétition des travaux. L'ennemi, comme nous, pioche, creuse, s'organise et ne fait guère autre chose. Le 25 octobre, cependant, une reconnaissance offensive que nous poussons vers ses chantiers le met en goût d'une riposte.
Une section de la 18e compagnie en était chargée. Égarée dans le brouillard, elle perd la direction de l'attaque. Le coup est manqué. Deux jours après, la plus proche et la plus vulnérable de nos tranchées, celle du Mamelon, que nos Nantais, en souvenir de leur ville et pour les pertes qu'ils y éprouvent, ont nommée « *la rue du Calvaire* », subit tout à coup un bombardement de gros calibre. Une section de la 17e compagnie l'occupe. En un instant, tous les gradés sont hors de combat. Un seul, le caporal Joseph **GUIBERT**, n'est pas atteint. Son énergie suffit à tout, maintient les survivants au parapet, raffermit leurs cœurs ébranlés, aiguillonne leur vigilance. Blessé, enfin, en

plein visage, un œil crevé, il commande encore. Lorsque les Allemands paraissent, le feu, grâce à lui, les arrête. Ils hésitent. Nos renforts arrivent et leur font payer comme il faut cette tentative avortée. sera inscrit bientôt près du sergent-major **LALAUZE**, le premier de nos médaillés. Vers le même temps, nos citations de l'été paraissent à l'ordre. L'armée a retenu trois noms : **SÉVENO** et **BEILLEVERT**, dont j'ai parlé ; et le caporal **SANSON**, qui sauva le 28 août, à la tête d'une demi-section, quelques pièces d'artillerie assaillies par un peloton de uhlans. Quant à notre premier ruban rouge, c'est le commandant **COMMAILLEAU** qui le reçoit, juste récompense des faits de Combles, Ginchy et Villers-Saint-Genest.

Le lieutenant-colonel **JOUINOT** reprend sa place à notre tête le 19 novembre. Un moment alertés, lors de la poussée allemande vers Soissons, le 18 janvier, nous restons cependant jusqu'au 12 mars dans la région de Bitry. Nous la quittons alors, mais sans aller bien loin. Les carrières de la Cense, près Saint-Crépin-aux-Bois, deviennent pour trois mois notre domicile. Nos tranchées font face à l'est au lieu de faire face au nord : et c'est toujours Moulin-sous-Touvent qui est devant nous.

Le secteur est seulement plus périlleux. Nous sommes tout près de l'ennemi : 80 à 100 mètres à peine. Les engins de tranchée abondent et ne restent guère inactifs. Nous recevons et nous lançons des bombes de toutes les sortes. Petits mortiers, canons pneumatiques, arbalètes, frondes, tromblons, grenades à fusil ; grenades à main sphériques, cylindriques, ovoïdes ou piriformes ; pétards bardés de fil de fer, chaque semaine, à tout le moins, nous apporte sa nouveauté que nous employons aussitôt. Le mouvement est commencé qui fera de l'infanterie une arme complexe et savante : nous ne serons pas en retard.

Nos ennemis, de leur côté, sont fort zélés pour nous instruire. Ils nous envoient tout ce qu'ils ont.

Ni les sifflements variés, ni les trajectoires changeantes, ni la puissance et les effets de leurs projectiles n'ont plus aucun secret pour nous. Obus lents ou rapides, gros ou petits ; « minen » légers, moyens ou lourds ; « tuyaux de poêle » courts ou longs ; « seaux à charbon » de toutes tailles ; invisibles « pommes de pin » qui miaulent à l'improviste, tout cela nous est familier. Nous apprenons à restaurer, chaque nuit, ce qu'ils démolissent ; à creuser des abris profonds ; à coffrer des sapes obscures ; à cheminer en galeries, comme des taupes, sous le sol. De temps en temps, un camouflet détruit les galeries adverses ou bien l'on fait sauter un fourneau de mine sous un petit poste allemand. Les volontaires ne manquent pas pour vérifier la réussite. Le 12 avril, même, c'est en plein jour que le caporal **CARRÉ**, les soldats **LECŒUR** et **ALLÈGRE** rampent vers l'entonnoir sous le feu des mitrailleuses toutes proches et rapportent dans nos lignes d'utiles renseignements.

Sous la vigoureuse impulsion du colonel **NIESSEL** qui commande la brigade et du général **NIVELLE**, depuis peu mis à la tête de notre division, les travaux, les patrouilles battent leur plein. Chefs de bataillons et capitaines deviennent de petits Vaubans. On ne parle plus que bastions, saillants, courtines, redans, lunettes, parados, chicanes, camouflages et flanquements. Nos positions se compartimentent, se cloisonnent de barrages, se hérissent de fils de fer. Le dressage des chevaux de frise n'est plus qu'un jeu pour nos équipes. Elles plantent et entrelacent, à la barbe de l'ennemi, de larges réseaux sur piquets. Nos grenadiers audacieux, se glissant dans les hautes herbes, vont souvent se faire la main sur les sentinelles d'en face. Ils s'imposent à l'adversaire ; et, quand l'un d'eux sera tombé sur le parapet ennemi, à deux pas du guetteur qu'il allait surprendre, les Allemands, sur la pierre dont ils orneront sa tombe, au cimetière de Moulin-sous-Touvent, graveront cette dédicace : « Au soldat **LANGOLET**, mort en héros pour son pays. »

Nous aussi, à tous ceux qui dorment leur dernier sommeil près de la Cense, au bord de la route d'Attichy, nous avons élevé un monument. Nos pionniers ont taillé dans la pierre blanche la croix qui veillera sur le repos des camarades lorsque nous les aurons quittés. Ainsi avons-nous fait au

vallon de Bitry. Ainsi ferons-nous à Écafaut, près Quennevières ; à Bimont dans le bois Saint-Mard ; à Bailly sur l'Oise ; aux ravins de Fay-en- Santerre ; devant La Fère et Saint-Quentin, au Chemin des Dames ; dans tous les secteurs où coulera pour la patrie le sang généreux qui la sauve. Nos morts ne seront jamais oubliés. Nous formerons, pour les fleurir à frais communs, l'Œuvre des Tombes. Après chacun de nos combats et, tous les ans, le 2 novembre, dans les églises ruinées ou dans les cavernes du front, nous nous réunirons en mémoire d'eux. Les prêtres qui sont dans nos rangs nous rappelleront l'immortel espoir qui divinisa leur sacrifice ; et la voix des chefs, au rassemblement journalier, éveillera de profonds échos en exaltant leur noble exemple et le devoir sacré qui s'impose à nous, continuateurs de leur œuvre, de lutter jusqu'à la victoire pour laquelle ils ont tout donné.

Ceux qui les remplacent dans nos rangs sont généralement plus jeunes. Le 265e qui n'est déjà plus un régiment de réserve, puisque cette dénomination est abolie, sera de moins en moins un régiment dé réservistes ; mais les plus âgés eux-mêmes sauront le mettre au rang des régiments actifs.

Dès la fin d'avril, le bruit court qu'il va prendre part à une attaque. La rumeur se précise en mai, puis les préparatifs commencent. Nous quittons vers la fin du mois la première ligne pour mettre la main aux terrassements, reconnaître notre terrain, nous accoutumer au plein air. On nous fait beaux pour cette fête. Nous voici tout de bleu vêtus, rééquipés de pied en cap. C'est pour le 1er juin. Il s'agit d'enlever le saillant de Quennevières et nous formerons, derrière le 264e et un bataillon de zouaves, le second élément d'assaut.

La préparation d'artillerie est magnifique. De nos positions d'attente, nous regardons, enthousiasmés, les canons achever leur œuvre. Bombes et obus de tous calibres tombent dru sur les ennemis. On voit voler, dans la poussière, les boucliers de parapet, les madriers et les blindages. Toute la nuit, les crêtes flambent. L'aube paraît, sous le ciel pur, les hauts panaches de fumée s'irisent au soleil levant de mille couleurs merveilleuses. Voici l'heure : les zouaves bondissent et presque aussitôt disparaissent au revers du plateau conquis. Seuls, leurs « nettoyeurs » courent encore le long des tranchées qui le bordent. Et voilà que des fanions, auprès d'eux, s'agitent. C'est le signal. Le front ennemi est crevé ; mais des renforts sont nécessaires : à nous de marcher de l'avant.

Le 5e bataillon quitte ses places d'armes, s'achemine par les boyaux, débouche des lignes françaises et traverse l'étroit ravin au fond duquel elles s'allongent. Pas un souffle dans l'air brûlant. Vers le sud, au-delà du front de l'attaque, une mitrailleuse nous prend de flanc. Il faut ramper dans l'herbe chaude, sous le soleil qui nous écrase, et se plaquer contre le sol. Quiconque lève un peu la tête est cloué sur place aussitôt : les cadavres nous avertissent. Ainsi tombe le sergent **CHAPON**, engagé volontaire à 42 ans, modèle d'entrain et de vaillance. Ceux qui repasseront par là pour porter des ordres, comme le soldat **SOULARD**, volontaire du même âge, ou pour réapprovisionner les combattants, comme les soldats **BOUTET** et **BOJU**, plusieurs fois de suite, auront bien gagné les citations qui signaleront leur valeur.

On passe, cependant ; mais, au creux des tranchées profondes, l'atmosphère est irrespirable.

Sous le coup de la chaleur, de nombreux soldats, quelques officiers s'affaissent. Le chef de bataillon, au travail depuis plus longtemps dans cette fournaise, a le même sort, et passe au capitaine **du PLESSIS de GRENÉDAN** la conduite de l'action. Les zouaves sont bientôt relevés aux barrages de l'aile droite. Là, sous les ordres du lieutenant **GERNEZ**, la 17e compagnie gagne encore un peu de terrain et, prenant de flanc à son tour la mitrailleuse qui nous gêne, entrave heureusement son tir. Plus loin, les 18e et 20e compagnies, que la 23e rejoint bientôt, à l'aile gauche, occupent les tranchées conquises et se préparent à les défendre, tandis qu'une partie de la 19e, se déployant à découvert, renforce les vagues d'assaut. Entraîné par le lieutenant **GUILLET**, ce groupe réussit à faire avorter le retour offensif que l'ennemi dessine ; mais il laisse aux mains de

celui-ci plusieurs blessés, parmi lesquels son vaillant chef.
Du fond des ravins, la nuit monte. Le saillant qu'il s'agissait d'enlever nous appartient. La bataille est achevée. Il ne reste plus qu'à consolider nos positions. Sous la direction clairvoyante du capitaine **MABILAIS**, un moment détaché au commandement d'un bataillon du 316e, mais qui a repris, le soir même, à la tête de notre 5e bataillon, la place qui lui revient, nous nous y employons de notre mieux, tout en refoulant quelquefois d'assez vigoureuses poussées. Dans la nuit du 7 au 8, notamment, un de nos barrages, qui s'appellera plus tard, en notre honneur, le Barrage des Bretons, est violemment pris à partie. Pendant six heures, nos grenadiers, encore novices tiennent vaillamment à leurs postes. Blessé à la main gauche dès le début de cette attaque, brûlé un peu plus tard à l'œil droit, fortement commotionné vers minuit par l'éclatement d'une bombe, le caporal **BOURNIGAL** refuse de quitter ses hommes et combat avec eux jusqu'au lever du jour. Nos travaux, malgré cette alerte, ne laissent pas de prendre figure et si ce n'est pas un secteur de tout repos que nous passons à la relève, le 8 au soir, c'est, du moins, un système de tranchées où l'on peut attendre de pied ferme la contre-attaque des vaincus.
Ils mettront une semaine à la préparer et c'est nous qui la recevrons lorsque notre nouveau chef de corps, le lieutenant-colonel **ROSE**, après un bref repos, nous ramènera vers Quennevières.
Cette fois, les deux bataillons sont en ligne : le 5e, à droite, sous les ordres du commandant **BELLAMY**, a six barrages à tenir ; le 6e à gauche sous les ordres du commandant **SERGENT** doit expulser les Allemands de quelques points où leur voisinage nous gêne.
Pendant trois journées et deux nuits, sous un bombardement formidable et qui ne s'apaise un instant que pour redoubler de fureur, nous accomplissons sans fléchir notre mission glorieuse. Concentrant leurs feux sur l'étroit plateau que nous défendons, les canons allemands font rage. Rien ne leur manque, ni la puissance, ni le nombre, ni les munitions, ni l'avantage du terrain. De face, d'écharpe, d'enfilade, à revers même, çà et là, leur tir nous écrase presque sans répit dans nos tranchées qu'ils démolissent à coup sûr. Tout est connu et repéré. Aucun abri, aucun cheminement n'échappe. De tous côtés et par rafales méthodiques, à six et huit en même temps, les deux cent dix pleuvent et nous éclaboussent, parfois, de débris humains. La poussière et la fumée sont souvent tellement épaisses que, pendant de longues minutes, la nuit se fait pour nous sous le soleil d'été. L'air est infecté Le sol tremble. Les cadavres que l'on foule aux pieds, se décomposent en quelques heures. Nous en enterrons une partie, français et allemands, dans les trous creusés par les projectiles, mais les accalmies sont trop rares pour que nous puissions les inhumer tous.
A peine arrivés, le 14, nous subissons un premier choc. Il est d'une violence extrême. Enhardis par quelques succès de la veille, stimulés par les ordres qui leur enjoignent de reconquérir à tout prix le saillant perdu, les Allemands nous attaquent à la grenade avec furie. Le bataillon **BELLAMY** surtout, dont les positions bordent de tous côtés celles qu'ils occupent, a fort à faire pour résister à leur poussée. Cinq de ses barrages que tient la compagnie **du PLESSIS** (18e) renforcée par deux sections de la compagnie **MABILAIS** (20e) sont assaillis tour à tour, ce soir-là et les suivants, sans que les défenseurs, un seul instant, fléchissent. L'adjudant **JOYEUX**, dont la section en tient deux, les plus menacés, les plus périlleux, reste pendant 60 heures à son poste, sans prendre un instant de repos, relevant à chaque instant le courage de ses hommes, en dépit de la fatigue qui les accable et des pertes qui les déciment. Le sergent **HENRIO**, blessé à la tête, se fait panser sur place et continue à commander avec une admirable vaillance. Le caporal **BODIER**, les deux jambes brisées par une grosse bombe, ne fait pas entendre une plainte ; il encourage ses camarades et, plus tard, les brancardiers qui l'emportent. Le soldat **LE GAIL**, une main arrachée, rassure celui qui le remplace à son poste de combat. Tous ces cœurs de Bretons sont fermes et veulent à fond ce qu'ils veulent : l'ennemi ne passera pas.

Il n'y a là, pourtant, au début du moins, que des combattants novices. Préparés pour d'autres luttes, la plupart n'ont jamais manié encore la grenade ni le tromblon. Les vingt grenadiers de la compagnie sont partis renforcer l'attaque par laquelle le bataillon **SERGENT** doit, le 14 au soir, reprendre les tranchées dont l'ennemi s'est emparé la nuit précédente. Ils ne reviendront que le lendemain, moitié moins nombreux, mais vainqueurs.
Une citation à l'ordre de l'armée consacrera leur vaillance et la médaille militaire sera décernée à leur chef, le caporal **THUILLIER**, qui va tomber un pied broyé, dès son retour, en se battant à un barrage.
L'enthousiasme qu'ils manifestent pour la bravoure des officiers du 6e bataillon, les sous-lieutenants **MAUGIN** et **PERGELINE**, qui ont combattu à leur tête et seront cités comme eux, rend éloquemment témoignage de l'ardeur avec laquelle la lutte a été menée. Tout le monde rivalise de dévouement et d'énergie. Mis hors de combat, le sergent **THOMASSIN** ne cesse de stimuler le courage de ses hommes. Les soldats **BLAIS** et **BOUCHETEAU** ramassent, avant qu'elles n'explosent, les grenades de l'ennemi et les lui relancent. Le soldat **HORE**, blessé, refuse de se faire évacuer et revient dans la tranchée après un pansement sommaire. Isolé quelques instants dans un boyau que les Allemands menacent, le sergent **RAVAZÉ** établit, à lui seul, un barrage où il les arrête. Partout ils cèdent. Refoulés à la grenade sur les ailes, vigoureusement chargés à la baïonnette sur leur centre, par les 22e et 23e compagnies, que le capitaine **GELLY** et le lieutenant **VANNIER** entraînent à l'assaut, ils abandonnent, en laissant sur le terrain de nombreux cadavres, leur gain de la veille.
Tous leurs efforts ne parviendront pas à le reprendre ; et quand nous serons relevés le 16 au soir, nous emporterons dans la joie de notre victoire une ample moisson d'héroïques souvenirs. Les pertes que nous avons subies pendant ces trois jours attestent d'ailleurs la rudesse de notre tâche. Du 6 au 8 juin, nous n'avions eu que 23 tués, 88 blessés et 9 disparus ; du 14 au 16, nous comptons, pour le même nombre de disparus, 78 tués et 278 blessés : un tiers de notre effectif combattant.
Ce fut la dernière réaction de l'ennemi, mais le secteur de Quennevières restait trop agité pour que l'on nous y laissât. Jusqu'au 12 juillet, nous habitons celui qui s'étend de Ribecourt à Tracy-le-Mont. Là, sauf en un point ou deux, l'ennemi est loin : quelques balles, un 77 de temps à autre, le bruissement de castagnettes que font les pas de nos corvées sur les caillebotis sonores, troublent seuls la tranquillité de l'espace. Hors du village, presque partout, c'est la forêt ou le marécage : observateurs et mitrailleurs perchent sur les branches fourchues ; les tranchées, les boyaux, les abris, se clayonnent en relief ; l'eau court entre les pilotis et les moustiques se régalent.
Le long de l'Oise, au fil de l'eau, quelques flotteurs discrets frissonnent quand les escouades en réserve sont revenues de leur travail. Le poisson mord. Quelquefois il arrive en foule, le ventre en l'air : un obus est tombé dans l'eau ; on dîne aux frais de l'Allemagne. Dans la grande île enclose entre la rivière sinueuse et la rive droite du canal, nos postes, égrenés aux lisières de multiples bois, se relient par une piste cavalière. C'est à cheval qu'on fait des rondes et qu'on va voir les fils de fer.
Nous monterons bientôt des gardes plus sévères. Après un repos de dix jours près de Pierrefonds, le régiment revient, en effet, à ses anciennes tranchées, près de celles qu'il a conquises. Elles n'ont pas changé de régime. Les « minen » y grondent toujours ; les rats y pullulent de plus belle. Et ce n'est qu'un commencement. A la fin de septembre, le 3e bataillon est transféré au sud de Moulin-sous-Touvent sans rien gagner ni perdre au change ; puis c'est un nouveau repos de dix jours et, le 4 novembre, le bois Saint-Mard, entre Quennevières et Tracy-le-Val, devient, pour deux mois et demi, notre domaine.
C'est le type du secteur d'usure. Tout est battu par le canon avec méthode et persistance. Il ne se

passe guère de jour que plusieurs centaines de grosses bombes ne bouleversent de fond en comble telle ou telle zone du front. Rien n'échappe, ni les clairières des Rosettes, ni les pentes dénudées qui descendent vers Puisaleine ni les ravins qui festonnent de leurs échancrures bizarres les croupes et les plateaux. Dominés par les positions de l'ennemi qui nous surveille sans relâche, nous ne pouvons faire un mouvement, entreprendre un nouveau travail, restaurer un ouvrage démoli, sans être harcelés par toutes sortes de projectiles. Notre opiniâtreté ne lasse pas plus l'Allemand que nos représailles ne le modèrent ; mais nous ne cédons pas non plus. Ce qu'il détruit est immédiatement refait. Nos organisations progressent, et, malgré les intempéries de l'hiver, les Rosettes même et le Champignon, deux saillants qui le serrent de très près et que son acharnement transforme jusqu'à cinq cents mètres de distance, en un fouillis indescriptible de débris amoncelés sur un sol criblé d'entonnoirs, restent en état de défense et solidement occupés.

Il essaie bien de faire sauter le second, mais son entreprise se retourne contre lui. Avertis par le silence de ses mineurs, nous avons évacué depuis longtemps le terrain suspect. Nous guettons l'explosion. Nous sommes prêts quand elle se produit, le 23 décembre au soir, ouvrant dans la craie un vaste cratère et dressant sur ses bords des blocs cyclopéens. Deux soldats seulement, les deux frères **FORTINEAU**, placés en sentinelles à la limite de la zone dangereuse, sont surpris par l'effondrement du sol. L'un est enseveli et tué, l'autre blessé et enterré à mi-corps à côté de lui ; mais rien n'a troublé son âme héroïque : « *Allez-y, mon lieutenant*, crie-t-il à l'officier qui accourt, *la sape est sautée, on ne craint plus !* » Et toute la section, sur les pas de son jeune chef, le sous-lieutenant **MOTHA**, s'élance du côté de l'ennemi sans souci des bombes qui tombent, occupe le cratère entier et place, en avant, des chevaux de frise. Quelques-uns de ceux-ci viennent même de l'ennemi, chez qui le caporal **DOUILLARD**, sans plus se gêner, est allé les prendre.

Nous avons avancé bien peu ; mais nous dominons à présent le paysage. Du haut de nos rochers tout neufs, c'est à nous désormais de jeter d'indiscrets regards au fond des tranchées allemandes. Notre situation s'est améliorée. Le Champignon devient tranquille. A côté, sans doute, la croupe et le ravin de Puisaleine se partagent les projectiles qu'on lui réservait jusqu'ici ; mais leur étendue est plus grande et leur site moins vulnérable. Peu à peu, le secteur se calme. Avons-nous changé d'ennemis ? A coup sûr nous nous sommes aguerris, et le 26 janvier 1916, quand nous quittons, pour n'y plus jamais revenir, la région de Tracy-le-Mont et de Quennevières, nous avons le moral et les nerfs qu'il faut pour les combats que nous promet l'année nouvelle.

Ancêtres.com

III

LA SOMME

26 janvier - 1er décembre 1916.

Que nous manque-t-il ? Un peu d'agilité peut-être, l'habitude du mouvement et de la lutte à découvert, la pratique des liaisons, l'entraînement aux sports de guerre. On s'engourdit, on s'alourdit toujours un peu à trop vivre dans la tranchée. Tout y conspire contre nos vertus offensives : la rareté des exercices, les longues veilles immobiles, les trottes au fond des boyaux, le balancement régulier de la pelle et de la pioche, l'uniforme succession des relèves et jusqu'à l'héroïque patience qui fixe chacun à son poste sous les plus pesants « marmitages ». Les patrouilles ne suffisent pas à nous maintenir « en forme ». Nous avons besoin, selon le terme consacré, de nous « rafraîchir ».
C'est à quoi trois mois sur cinq vont être à présent consacrés. Encore passerons-nous les deux autres, du 1er mars au 23 avril, après avoir été mis en route pour Verdun, dans le bon secteur de Saint-Léger et de Bailly qui est presque rase campagne. Nous y vivrons la moitié du temps en plein air et au plein jour dans la belle forêt de Laigue ou sur les prairies du Plessis-Brion et de Montmacq. Ce n'est pas un séjour austère. Nous n'y perdrons pas ce que nous aurons gagné en février, soit pendant notre repos près de Pierrefonds, soit au camp de Crèvecœur où, sous le vent glacial d'un hiver tard venu, nous irons étudier pendant dix jours le mécanisme des attaques.
Nous partons d'ailleurs à l'approche du mois de mai pour un long voyage. En dépit des imaginations fécondes en nouvelles fantaisistes, ce n'est pas Salonique, ni l'Alsace, ni Dunkerque, ni Verdun, ni Aulnay-sous-bois qui nous attendent. Nous allons beaucoup moins loin, mais nous stationnerons en route. Cressonsacq et Cernoy, près d'Estrées-Saint-Denis ; Esclainvillers, près de Breteuil, nous arrêtent environ un mois que nous employons à nous instruire. Manœuvres, jet de grenades, tirs, jeux athlétiques, signalisation, exercices de cadres, conférences techniques se partagent nos journées. Parfois, des avions travaillent avec nous. Des concerts aussi s'organisent : on se désopile en plein air aux facéties de nos artistes et la musique du régiment, prête, avec brio, son concours.
L'été vient. Par étapes, dans la poussière, aux flancs allongés des collines, puis dans la vallée de la Luce, ensevelie sous les feuillages, nous nous acheminons enfin vers les plaines du Santerre. Là, tout annonce la bataille : partout des routes élargies ; des terrains d'atterrissage bordés de leurs amples hangars, des voies ferrées en construction ; de gros canons que l'on amène ; des parcs où, le long des quais de rondins, s'alignent, sous le camouflage des régiments de gros obus, des bombes, des caisses entassées que garnissent fusées, gargousses, grenades, cartouches, artifices. Les camions-automobiles et les voitures à chevaux circulent en multiples files sur les chaussées que l'on goudronne. D'Amiens aux ravins de Chuignes et de Vauvilliers, huit lieues, ou presque, la grand'route de Saint-Quentin, voilée par ses deux rangées d'arbres, jour et nuit ne désemplit pas. La campagne s'anime à perte de vue d'une activité sans relâche. C'est l'usine immense où la victoire s'élabore dans la tranquillité de la force que l'ordre décuple et féconde. Partout l'intelligence souveraine soulève, pétrit et dispose la matière pour ses desseins ; et, mieux que tous les « bourrages de crâne », l'impression de puissance irrésistible qui se dégage de ce spectacle nous fait, un mois avant l'attaque, déjà des âmes de vainqueurs.

Ce mois se passe dans les travaux qui préparent pour l'action les tranchées confiées à notre garde.
Sur le plateau de Foucaucourt et les pentes du vallon de Fay, nous creusons force boyaux, places d'armes et parallèles. Les abris, les postes de commandement se multiplient de tous côtés. Les batteries, de jour en jour, serrent leurs rangs et s'approchent des premières lignes. L'ennemi paraît ne rien voir. Il se croit là, nous diront bientôt les prisonniers, dans un secteur de tout repos ; et il se repose. Quelques bombes tombent parfois sur notre gauche ; quelques mitrailleuses jacassent à la lisière des bois ; quelques canons, légers ou lourds, règlent leur tir sur nos ouvrages ; mais, au demeurant, le calme règne.
Un seul instant il est troublé. Dans la nuit du 17 au 18 juin, un petit poste de la compagnie **BOIHIER** (22e) est assailli, après un bombardement d'une violence extrême, par une troupe de coup de main. Les deux sentinelles, accablées par le nombre, avant qu'on puisse les secourir sont capturées après une courte lutte, dont l'acharnement reste visible sur le terrain : les caisses à grenades sont vides ; des courroies arrachées, des débris de vêtements lacérés jonchent le sol ; mais le chef du « Stosstrupp » et deux de ses soldats sont restés entre nos mains et les braves qui nous ont été enlevés ne trahiront pas nos secrets.
Jusqu'au dernier moment, les Allemands de Fay se croiront en dehors de la zone menacée. L'heure approche pourtant où nos canons vont les tirer de cette erreur. Complété, le 15 juin, à trois bataillons par la dissolution du 316e régiment d'infanterie, dont le commandant **MOREAU** lui amène une moitié, le 265e quitte les tranchées le 21 pour aller prendre quelque repos auprès d'Amiens, à Hailles et à Fouencamps. Depuis la veille, la préparation d'artillerie est commencée. Les destructions s'opèrent. Une multitude de ballons et d'avions règlent les tirs et prennent la maîtrise de l'air. Les communications de l'ennemi, bombardées à longue distance, deviennent impraticables. Ses relèves sont dispersées, ses ravitaillements entravés, ses abris écrasés, ses observatoires aveuglés, ses « saucisses » flambées, ses batteries réduites au silence. Quand nous remontons en secteur pour les derniers travaux, la tempête d'acier fait rage. Les Allemands terrorisés et affamés ne se montrent plus. Ils se terrent sous l'ouragan. Nos patrouilles se promènent dans leurs lignes sans rencontrer personne et les « poilus », ravis de « ce que les Boches prennent », montent à chaque instant sur le terre-plein pour mieux voir, sans qu'un seul coup de feu réponde à leurs manifestations d'enthousiasme. Il faut se fâcher pour les maintenir dans les tranchées. Jamais départ en permission ne fut plus désiré, plus impatiemment attendu que ce prochain départ d'assaut.
C'est le bataillon **SERGENT** (6e) qui est à l'honneur. Il a déjà pris place au premier rang. Le bataillon **BELLAMY** (5e) qui doit le suivre reste encore à Harbonnières. Là, comme dans le long ravin qui va de Chuignes à Vauvillers, quelques obus venus de loin s'abattent parfois en rafale. Un de nos plus braves officiers, le sous-lieutenant **BIZIEN**, tombe grièvement frappé. Venu de l'Argentine pour se battre et déjà blessé, presque de la même façon, en allant prendre position pour l'attaque de Quennevières, il mourra, hélas ! sans avoir eu l'occasion d'accomplir les prouesses qu'il rêvait, mais, du moins, la joie de notre victoire adoucira la peine qu'il en éprouve.
Car l'heure est venue. Le Génie fait exploser sur les pentes Nord du ravin de Fay d'énormes fourneaux de mines, ouvrant trois cratères dont le plus grand n'a pas moins de cent cinquante mètres de tour sur vingt de profondeur. Depuis quarante-huit heures le bombardement ne s'est pas interrompu. Soudain, les baïonnettes étincellent, un frémissement court le long des parapets. Nos Bretons surgissent, se signent, et marchent à l'ennemi. Ils ont été vus : derrière eux, les obus barrent le passage. Devant, quelques combattants apparaissent, des mitrailleuses ouvrent le feu. Les balles et les éclats chantent ; mais la régularité de l'assaut n'en est pas troublée. Ceux-là même qui sont atteints ne sont pas toujours arrêtés. Le sous-lieutenant **BATARD**, le caporal **JARNO**, le soldat **LOUIS**, quoique sérieusement touchés, et ce dernier même à la jambe, continuent jusqu'au bout la

charge.
Sous le barrage d'artillerie qui la couvre, l'attaque progresse, minute par minute, selon le programme que ses chefs lui ont tracé. Nos premières vagues de combattants atteignent et dépassent le village, Derrière eux, les « nettoyeurs » fouillent les tranchées, les caves sous les ruines, les casemates, les boyaux.
Pendant qu'ils sont à l'œuvre, une mitrailleuse, échappée au pilonnage de nos canons, ouvre le feu sur un de nos groupes qui passe. C'est le commandant **SERGENT**, suivi de son état-major. L'adjudant **BOBINEAU** tombe, mortellement frappé ; mais, presque aussitôt, assaillis par les grenadiers de la 24e compagnie, les tireurs sont réduits à l'impuissance, tandis que, marchant vers Fay, le chef de bataillon et le capitaine adjudant-major **GELLY** capturent, un peu plus loin, un certain nombre de Boches en train de prendre pour cible leurs compatriotes qui se sont déjà rendus.
Notre invasion, d'ailleurs, a été si prompte, si peu annoncée, que l'alarme n'a pu être donnée à peu près nulle part chez l'ennemi. « *Ah ! les Français ! Déjà les Français !* » s'exclament les médecins que nous surprenons dans la galerie profonde de leur poste de secours. Dix minutes après le départ des premières vagues d'assaut, les prisonniers affluent. Ils s'avancent vers nos lignes en groupes compacts. Pâles, harassés, terrifiés, ils se hâtent, la tête basse, vers la captivité qu'ils appelaient depuis des jours sous la grêle de nos obus, comme une délivrance, en ne l'espérant plus. Quelques-uns seulement se sont défendus, ou, sortant à l'improviste des rares sapes dont l'orifice avait échappé aux nettoyeurs, ont tiré sur nos troupes par derrière. La plupart ont capitulé sans résistance.
Beaucoup n'ont pas osé paraître. Lorsque le 5e bataillon débouche à son tour sur le terrain conquis, le commandant **BELLAMY** et le capitaine adjudant-major **du PLESSIS** en trouvent encore une vingtaine blottis dans un abri intact et que leurs sommations décident péniblement à remonter au jour. Un par un, dans leur uniforme gris sale, les « bonnets plats » enfin se montrent. Ils demandent pardon. Ils tendent en tremblant leurs armes. Transis de peur, ils n'ont pourtant pas perdu la tête et chacun, de la main gauche, porte, noué dans son mouchoir, l'indispensable pour un petit séjour en France.
Cependant, au-delà de Fay, dans les tranchées qui bordent le cimetière et dans les boyaux qui mènent vers Assevillers, Belloy ou Estrées, un certain nombre d'Allemands se cramponnent à leurs barrages. La nuit venue, ils tiennent encore. Ils tentent même d'avancer. Un nouvel effort s'impose pour les réduire. La compagnie **BILLAUD**, du 5e bataillon, est portée en ligne. Son chef tombe. Le sous-lieutenant **MESNARD** le remplace. C'est un tout jeune officier ; mais il portera sans faiblir les responsabilités qui pour la première fois lui incombent. Sa fermeté, les mesures judicieuses qu'il ordonne, nous assurent la possession du terrain conquis et nous font progresser de 300 mètres dans une importante tranchée. Le soldat **HUGUET** qui mène la lutte est du reste un combattant de premier ordre : audacieux, infatigable, d'un sang-froid que rien ne déconcerte, il ne laisse à l'adversaire aucun répit, le refoule jusqu'au point qu'il faut atteindre et, lorsque le barrage y est établi, il refuse, quoique blessé, de quitter son poste.
Vers le cimetière, en même temps, le sous-lieutenant **LANOË**, à la tête de ses grenadiers entraînés par sa bravoure, oblige l'ennemi à prendre la fuite et termine, par ce beau succès, la première journée de victoire. Le régiment a perdu 37 tués, dont deux officiers, et 198 blessés. Il a capturé six cents Allemands ; et deux cents autres pour le moins, gisent, à jamais immobiles, au bord des tranchées, dans les sapes et sous les décombres du village. Le reste s'est replié en désordre, abandonnant ses canons, ses mitrailleuses, ses lance-bombes, un abondant matériel de guerre et des quantités considérables de munitions.

Le temps nous manque pour inventorier ce butin. Il faut pousser notre avantage et la troupe est impatiente d'avancer. Le beau travail de l'artillerie a exalté sa confiance : partout, sur son passage, elle a vu les réseaux de fil de fer balayés sans laisser presque de traces ; les abris écrasés et pleins de cadavres ; le sol labouré, éventré, fouillé, les défenses de l'ennemi réduites à néant ; les bois rasés comme par un formidable cyclone. Un instinct sûr lui fait deviner le désarroi des sens d'en face. Elle sent que la trouée est faite, qu'il suffit d'aller de l'avant pour enfoncer les derniers obstacles, disperser les groupes épars qui tiennent encore les boqueteaux, les lisières des villages ou les carrefours des tranchées, et trouver devant soi le vide.
Avec quelle ardeur, le 2 juillet, la 18e compagnie, commandée par le lieutenant **MORRAS**, qu'une blessure arrête presque aussitôt, puis par le sous-lieutenant **SALDUCCI**, et la compagnie **DUPUY-FROMY** (17e), qui la relève, s'élancent à la grenade contre les barrages ennemis qu'elles refoulent pied à pied ! sous le feu des mitrailleuses dont les balles, frappant d'écharpe, entrent au creux de la tranchée, elles progressent sans arrêt, d'accord avec le régiment voisin, qui, d'un autre côté, s'efforce de les rejoindre. Vers cinq heures du soir, enfin, la résistance cède ; la jonction s'opère. Sur le vaste champ de bataille, où chemine vers l'horizon la ligne de nos obus, une étrange sécurité s'étend soudain. Il semble que les Allemands aient lâché pied de toutes parts. Nos reconnaissances circulent sans péril à travers champs. Elles atteindraient, ce soir-là même, la seconde position ennemie, si l'ordre n'était donné d'attendre pour un mouvement général.
Il a lieu le lendemain. Cette fois, c'est le bataillon **MOREAU** (4e) qui marche en tête ; mais l'ennemi lui fait faux bond : la 2e position est vide. Nos reconnaissances, qui s'y portent avec une hardiesse digne d'un succès moins facile, n'y trouvent plus que des canons et des lance-bombes abandonnés, les bagages des officiers d'artillerie et leurs provisions de bouche. Nous sommes aux abords de Belloy-en-Santerre, faiblement défendu. Les hauteurs qui dominent Péronne apparaissent à notre gauche et devant nous la vallée où coule la Somme se devine au pli du terrain.
En trois jours d'ardente bataille, nous avons avancé de six kilomètres et rompu l'obstacle : la route est libre vers Saint-Quentin. Un an plus tard, les habitants de Nesles et d'Hombleux nous diront la frayeur du Boche, ce soir-là et les jours suivants, jusque dans cette région située pourtant à plus de six lieues et en dehors du front d'attaque ; sa hâte à plier bagage ; son affolement, au milieu des ordres et des contre-ordres entrecroisés ; sa consternation et la joie de ses hôtes involontaires à la nouvelle par lui-même répandue : « *Le front est crevé ! les Français arrivent !* ».
Nous avons bien gagné le repos que nous allons prendre à Vauvillers, tout près des lignes, et lorsque paraissent les citations qui consacrent la valeur des combattants, nous sommes fiers de trouver sur la liste beaucoup de noms appartenant au 265e.
Son chef est inscrit en tête à l'ordre de l'armée.
Quelques jours plus tard, le commandant **SERGENT** est promu officier de la Légion d'honneur et la médaille militaire vient récompenser les mérites exceptionnels du sergent brancardier **GRAVRAND**, prêtre de Vannes. D'une audace que rien n'arrête et d'un dévouement qui semble excéder parfois les bornes des forces humaines, il n'a cessé, jour et nuit, de diriger la recherche de nos blessés, payant partout de sa personne, avide de fatigues et de dangers, toujours présent aux endroits les plus périlleux, toujours prompt, sous les balles et les obus et sans attendre même un instant que le feu se ralentisse, à courir au secours de ceux qui tombent. Le brancardier **GOURHAND** rivalise avec lui de vigueur et de bravoure : plus heureux puisqu'il restera parmi nous, tandis que le jour est proche où **GRAVRAND**, victime de sa générosité, tombera, épuisé, aux mains de l'ennemi, en allant, jusque dans ses lignes, chercher le sous-lieutenant **CLISSON**, blessé en leur donnant l'assaut.

Le 14 juillet, en effet, rattachés provisoirement à une division voisine, nous remontons vers la bataille. Le 20, elle nous reprend. Jusqu'au 26, nous serons broyés sous son étreinte. L'ennemi s'est ressaisi ; des canons, des soldats, lui sont arrivés en foule. Il n'a cédé le village d'Estrées qu'après une opiniâtre défense ; il le démolit sur notre dos par de lourds bombardements, chaque jour, à chaque instant renouvelés. Il en tient la lisière sud où il s'accroche avec une persistance farouche. C'est à nous de l'en chasser.

Les bataillons **MOREAU** (4e) et **BELLAMY** (5e) sont au premier rang. A peine arrivé, celui-ci entame sa tâche, qui doit préparer une forte attaque d'ensemble. Les Allemands eux-mêmes se disposent à attaquer. Ils sont en nombre. Ils débouchent, à notre droite, contre le régiment voisin, bousculant une partie de ses troupes, et ils nous prendraient de flanc nous-mêmes, si nos mitrailleuses, bien postées, n'ouvraient des coupes sombres dans leurs rangs. Ils s'arrêtent. La compagnie **DUPUY-FROMY** (17e) qui vient d'engager le combat à la grenade pour l'enlèvement d'un fort barrage, se heurte à eux. Pendant quinze heures, elle va soutenir une terrible lutte, sans aucun répit, avec des alternatives qui feraient céder, sous un chef moins brave ou moins résolu, d'aussi bonnes troupes.

L'ennemi, repoussé d'abord par le sous-lieutenant **LOROIS** et ses grenadiers, réussit à les cerner un peu plus tard. Non sans peine ni sans blessures, ils se dégagent ; mais le boyau conquis est perdu. Il faut le reprendre. Renforcés par les grenadiers de la 18e compagnie, que mène le sergent **BAUDOUIN**, ceux de la 17e se lancent aussitôt à l'attaque, capitaine en tête, sortent du boyau, fusillent l'ennemi à bout portant, le refoulent à la baïonnette, puis engagent un combat à la grenade qui les rend maîtres du terrain. Le sergent **NICOLAS** n'a pas cessé de combattre à découvert, animant ses hommes par son exemple, vingt fois visé, vingt fois manqué par l'ennemi, ne le manquant guère.

Nous avons avancé de 200 mètres, mais nous ne possédons pas la tranchée d'où notre assaut devait partir. Elle est remplie d'Allemands que leur échec y fait refluer. Nous les voyons. Leurs casques luisent ; les pointes de leurs baïonnettes s'alignent, brillantes sous le soleil, à la crête du parapet. Ils sont prêts à nous recevoir et, tout le temps que la préparation d'artillerie dure, leurs mitrailleuses répondent aux nôtres, leurs balles sifflent à nos oreilles dès que nous nous montrons un peu. Nous avons signalé leur présence ; mais nos canons, occupés à d'autres besognes, ne peuvent suffisamment les battre.

Quand l'heure vient de marcher contre eux, deux compagnies du bataillon **MOREAU** (4e), sous les ordres des capitaines **PATTE** et **BILLAUT**, sont seules à pouvoir sortir de nos lignes. Encore, le feu de l'ennemi les arrête-t-il à peu de distance. Deux sections de la première vague d'assaut parviennent pourtant, au prix de pertes sévères, à s'approcher de l'objectif, mais sans réussir à l'aborder. Après de longues heures d'attente, les valides, à la nuit tombante, réussiront en rampant de trou d'obus en trou d'obus à regagner leur point de départ. Le sergent **GRAVRAND** ramène quelques blessés ; mais les autres, dont deux officiers, victimes de leur bravoure, seront pris, et lui avec eux, par les patrouilles allemandes.

Nous n'avons pas mérité notre insuccès. Le soir-même, le général **VANDENBERG**, à qui l'on nous rend inopinément quelques instants avant le combat, tient à le déclarer dans une éloquente lettre, communiquée à toutes ses troupes. Il proclame que nous nous sommes portés à l'attaque « *avec un élan et un courage admirables* » dont nos pertes sont le témoignage « *éclatant et douloureux* ». Il adresse à notre régiment : ses félicitations, à nos morts nombreux, son hommage. Il affirme que l'échec ne nous est pas imputable ; que nous avons fait tout notre devoir ; qu'il éprouve lui-même une peine profonde à n'avoir appris que trop tard, pour venir suspendre l'attaque, l'insuffisance de la préparation d'artillerie, commencée trop tôt sur d'autres ordres et sans sa participation, continuée

ensuite dans de mauvaises conditions d'observation et de réglage. Il nous promet que l'opération sera reprise, quand nous serons reposés, avec des moyens aussi puissants que ceux qui ont procuré le succès des premiers jours et dont l'efficacité, éclatant à tous les yeux, nous rendra notre « *magnifique élan du 1er juillet* ».

Cet élan, malgré notre juste douleur, nous le possédons toujours. « *Vive la France quand même !* » a crié l'adjudant mitrailleur **MOLÈRE** en tombant, atteint d'un éclat d'obus, auprès de ses pièces. Le 265e tout entier n'a pas d'autre pensée dans l'épreuve. Les 21, 22 et 23 juillet, il consolide ses positions et le bataillon **SERGENT** (6e) prend part à plusieurs tentatives infructueuses contre la partie d'Estrées que l'ennemi détient encore, îlot de maisons et de casemates hérissé de retranchements. C'est là que, le 21, nous perdons un de ces hommes qui sont, pour les corps auxquels ils appartiennent, un exemple et un honneur. Âgé de 60 ans, libre de toute obligation militaire, le capitaine **TRONCHON** avait demandé à venir au front. Tous l'aimaient pour son juvénile entrain, son grand cœur, sa bravoure presque téméraire. Il tombe en menant sa troupe à. l'assaut dans l'ardeur du combat et la joie d'une glorieuse espérance.

Trois jours plus tard, cette espérance se réalise. Le général **VANDENBERG** reprend ce jour-là, comme il l'a promis, l'opération manquée par un autre. A cette nouvelle, tant la confiance qu'il inspire est grande, tout le monde, officiers et simples soldats, se sent assuré de réussir. Chacun s'attend à voir l'artillerie nous frayer la voie avec l'irrésistible puissance qui nous a ouvert si largement, au début du mois, le chemin de la victoire. Cette attente n'est pas déçue. Pendant que le bataillon **VANNIER**, du 264e, nous renforce et se dispose à attaquer, avec l'aide d'une de nos compagnies, l'îlot de maisons qu'il s'agit de prendre, une pluie de projectiles écrase les casemates de l'ennemi ; le 155 bouleverse ses tranchées, le 75 coupe ses communications et tend, devant nos fantassins, son rideau de feu et d'acier.

Courte, mais bien ajustée et violente, cette préparation maîtrise, en quelques quarts d'heure, le fortin que plusieurs jours d'un bombardement moins bien réglé et cinq assauts d'infanterie n'avaient pu réduire. L'attaque se déclenche à l'heure dite. La compagnie **POLI** (23e), son chef en tête, s'empare de quelques maisons, les nettoie et les dépasse, faisant plusieurs prisonniers. A sa gauche, quelques Allemands, abrités derrière un barrage, causent des pertes au bataillon du 264e. L'adjudant **MOUREAU** s'avance contre eux armé d'un fusil lance-grenades. Il règle tranquillement son tir et les oblige à céder la place. Puis, entraînant sa section à leur poursuite, s'empare d'une batterie de 150 que l'ennemi, depuis la surprise du 1er juillet, n'a pas pu retirer de ses premières lignes.

Au même instant, le bataillon **SERGENT** (6e) pousse vers les tranchées voisines. Les compagnies **MÉNARD** et **VIOT**, en quelques minutes, s'y établissent, sauf en un point que défend une mitrailleuse, mais l'arrêt ne durera guère. L'adjudant **MERCIER**, qui commande en ce point-là, est de ces hommes héroïques pour qui nul obstacle n'est invincible, nul échec décourageant, nulle fatigue surhumaine. Petit commerçant parisien, mobilisé dans l'administration militaire, il a quitté volontairement les bureaux de l'arrière pour venir, malgré ses 47 ans, partager nos travaux et nos périls. On l'a toujours vu au premier rang, toujours prêt pour toutes les tâches et déjà une citation, qu'il a gagnée en allant chercher, dans le secteur du bois Saint-Mard, le corps d'un soldat français jusqu'auprès des tranchées allemandes, a signalé son dévouement. Il n'hésite pas. Devançant sa section, un instant surprise, il attaque seul la mitrailleuse à la grenade, tue les deux servants et prend la pièce. Il est blessé, mais ses hommes, enthousiasmés par son exemple, iront désormais jusqu'au bout, d'un seul élan.

Notre mission est accomplie. Le 26, on nous relève ; mais beaucoup des nôtres ne sont plus là.

Pendant six jours et six nuits, notre poste de secours a vu les blessés et les mourants se succéder en longues files sous les bombardements, puis au milieu de l'incendie. Beaucoup d'entre eux devront la vie à l'activité, à la méthode, au calme imperturbable du médecin-chef, le docteur **CHASTEL**. Ils nous reviendront plus tard ou serviront ailleurs la France ; mais nos pertes pour le moment n'en sont pas moins lourdes. Depuis le 14, notre effectif total a diminué de plus d'un tiers : 21 officiers, dont 5 tués et 2 disparus ; 786 hommes de troupe dont 159 tués et 153 disparus ; mais combien de ceux-ci, cachés dans les trous d'obus où les arrêta le feu des Boches, ne sont captifs que de la mort ! Comme le général **VANDENBERG** l'a déclaré, de tels sacrifices rendent au 265e un irrécusable témoignage et, si le succès n'a répondu qu'en partie et bien tard à ses efforts, sa valeur et son attachement au devoir n'en ont que plus d'éclat, de noblesse et de mérite.
Le mois suivant se passe en alternatives de « secteur » et de repos. Quel repos, sous le canon, dans les ruines, au milieu de l'intolérable poussière que soulève la circulation sans trêve des échelons d'artillerie, des camions automobiles et des convois ! Quel secteur, sans abris, sans fil de fer, enfoncé comme un coin dans les lignes ennemies, perpétuellement bombardé, bouleversé, attaqué sur ses points sensibles, empesté par les cadavres que déterrent les obus !
Du 16 au 26 août seulement, nous respirons à l'aise, dans la villégiature tranquille de Campremy et de Hédencourt, près de Breteuil. Le reste du temps, nous peinons, l'outil en main, ou nous luttons à la grenade pour améliorer notre front en vue des attaques futures. L'ennemi s'efforce, avec un acharnement que rien ne rebute, de contrarier nos projets A tout instant, ici ou là, il essaye déporter en avant ses barrages ; et du 13 au 15, en particulier, sa pression sur notre centre devient très forte. Il faut toute la ténacité de nos Bretons pour rendre vaines ses tentatives. Encore sont-elles sur le point de réussir. Pendant quelques heures, le sous-lieutenant **LEMERLE**, prêtre de Nantes, le sergent **BOURNIGAL** et le caporal **THÉVENOT**, isolés avec un petit groupe de combattants par le tir d'artillerie allemande, au point le plus menacé, ne résistent à la poussée qu'en portant jusqu'à l'héroïsme leur habituelle bravoure.
Comme le caporal **BAUMARD** qui, le 1er septembre, au moment où son équipe de grenadiers est relevée, demande à rester au péril en disant : « *Je tiens à faire du bon travail* », chacun en ce commencement du troisième mois de bataille entend plus que jamais contribuer, selon ses forces, à briser toute résistance. Aucun régiment ne peut réclamer une part plus grande que la nôtre dans la gloire que la division s'est acquise et que le général **FAYOLLE**, commandant la 6e armée, vient de consacrer en ces termes : « *Entrée dans son secteur d'attaque le 4 juin 1916, sous le commandement de son chef le général VANDENBERG, la 61e division... a remarquablement organisé les travaux d'approche. Placée au pivot et à la droite des attaques, elle a enlevé, le 1er juillet, d'un admirable élan, malgré le feu violent de l'ennemi, les objectifs qui lui étaient assignés, faisant plus de mille prisonniers, capturant de nombreux canons et des mitrailleuses. Rentrées dans le secteur après quelques jours de repos, les troupes de cette belle division ont réalisé, dans des conditions très difficiles, des gains importants par une série d'opérations très bien conduites.* »
Fier de ces éloges, le 265e n'entend pas s'endormir sur ses lauriers. Il veut ajouter, aux belles pages de son histoire que cette citation commémore, une page encore plus belle. Le 4 septembre, une attaque générale doit chasser nos ennemis des tranchées qui de trois côtés nous enveloppent et porter nos positions en avant jusqu'au sud de Berny et de Déniécourt.
Nos trois bataillons sont échelonnés l'un derrière l'autre, celui du commandant **BELLAMY** (5e) en tête. A l'heure fixée, sur le signal de son chef qui sort le premier de la parallèle, il surgit comme un seul homme et s'avance, en bon ordre, d'un pas ferme, vers les lignes ennemies II s'empare des deux premières et tout aussitôt s'y établit. Malheureusement, les régiments voisins, de part et d'autre, arrêtés par des mitrailleuses que les bois et les ruines de Déniécourt ont dissimulées jusque-là, n'ont

pas suivi son mouvement. Il se trouve en flèche, et déjà le feu lui cause des pertes cruelles. Successivement les sous-lieutenants **LOROIS**, **MESNARD** et **MÉTRAL**, braves entre tous, tombent mortellement frappés. Nos blessés, nos morts sont nombreux.
A notre gauche, sur un front de plusieurs centaines de mètres, les deux lignes de tranchées, évacuées par l'ennemi, sont demeurées à peu près vides. Le lieutenant **MASSACRY**, envoyé en reconnaissance dans la première avec une petite partie de sa section, n'y trouve que huit Allemands encore abasourdis par la canonnade. Son assurance les arrête. Ils hésitent. Quelques grenades les décident à se rendre ; mais dans l'autre ligne plus rapprochée de l'ennemi, déjà des « feldgrauen » plus entreprenants circulent. Le capitaine adjudant-major **du PLESSIS** qui l'explore, suivi de deux grenadiers, les rencontre au moment où ils viennent d'assaillir une de nos mitrailleuses. Le plus avancé paie cette audace de sa vie. Ses compagnons battent en retraite. Il faudrait pouvoir les poursuivre ; mais faute d'effectifs suffisants pour mener à bien l'entreprise et défendre, jusqu'au point que nos voisins tiennent, ce coin de leur secteur d'attaque qu'ils n'ont pu occuper encore, on se résigne à construire seulement un solide barrage.
La nuit vient, le ciel se couvre, une obscurité compacte règne sur le champ de bataille qu'une pluie diluvienne transforme en océan de boue. Dans les tranchées labourées par les obus, les éboulements se multiplient. Une terre gluante se colle aux armes qui cessent de fonctionner, et aux vêtements qui s'appesantissent. Et voici que les grenadiers ennemis, allégés de tout cela, se glissent dans les ténèbres, bondissent sur nos sentinelles, nos grenadiers et nos mitrailleurs hors d'état de se défendre, tuent les uns, blessent les autres et nous enlèvent un bon tiers de nos conquêtes.
Contenus enfin par une vigoureuse riposte à la grenade, ils ne poussent pas plus loin leur avance. Nos troupes, à bout de forces et de munitions, ne peuvent pas non plus leur en ôter le fruit. Il nous faudra trois jours d'efforts pour les chasser ; mais le triomphe sera complet. Il mettra fin à ces luttes corps à corps qui sont depuis si longtemps notre tâche quotidienne. Nos successeurs auront une position nette : leurs tranchées et celles de l'ennemi ne s'enchevêtreront pas ; leurs attaques se déploieront dans la campagne sans être gênées sur leurs flancs. Elles enlèveront d'un seul coup les positions successives où l'ennemi essaiera de résister. Nous aurons préparé et payé de nos sacrifices une part de leur succès.
Le 5 septembre, c'est le bataillon **MOREAU** (4e) qui donne avec son entrain coutumier sans pouvoir reprendre pied, malgré un brillant assaut, sur la ligne perdue. Le bombardement est intense ; mais chacun tient ferme à son poste quoiqu'il advienne ; et l'on voit l'adjudant mitrailleur **JOSSERAND**, sous le feu qui vient de mettre hors de combat tous les servants de ses deux pièces, continuer posément le tir jusqu'à l'arrivée des renforts et enrayer, presque à lui seul, une contre-attaque menaçante.
Le lendemain seulement, le bataillon **SERGENT** (6e) réussit à expulser de nouveau les Boches. Nos blessés de l'avant-veille, que l'ennemi n'a pu évacuer encore, sont délivrés, nos gains du 4 reconquis. Il reste à parfaire la tâche en opérant la jonction avec le régiment voisin. C'est près d'un kilomètre de tranchées qu'il faut enlever à la grenade. Deux jours de lutte acharnée, pour cela, seront nécessaires. Nous aurons affaire à des fantassins d'élite : ils ont reçu l'ordre de se faire tuer plutôt que de nous céder le passage ; ils se font tuer en effet. Derrière chaque barrage forcé, nous trouvons huit et dix cadavres en tas, horriblement déchiquetés par nos grenades l'un après l'autre. Les boyaux, les tranchées que nous enlevons, sont des charniers indescriptibles où des blessés râlent sous les morts, appelant à l'aide, demandant à boire, implorant, dans leur baragouin germanique, la grâce d'être emportés « au lazaret ». Les prisonniers, en nombre infime, ne se rendent que faute de munitions ; mais alors ces gens qui se battaient, il n'y a qu'un moment, avec une audace redoutable, sont d'une écœurante platitude : ils demandent pardon et plient l'échine au moindre geste.

Quelle que soit, au surplus, leur valeur dans le combat, nous nous sentons sur eux une supériorité décisive. Comment résisteraient-ils longtemps à des troupes instruites et menées par des officiers comme le capitaine **MÉNARD** qui, blessé, reste à son poste et marche en tête de l'attaque ; ou comme le sous-lieutenant **LEMERLE** qui, très grièvement atteint et rencontrant dans un boyau, pendant qu'on l'emporte, une corvée de munitions, ordonne à ses brancardiers d'attendre et de faire place : « *Laissez*, dit-il, *laissez passer les grenades d'abord ! c'est pour la défense du pays*. »
Et les hommes valent les chefs : « *Je vais être tué, mais après les avoir eus* », dit le soldat **BOURON** à son capitaine, en partant pour l'assaut où il va trouver, en effet, dans la victoire, une mort digne de lui. « *De meilleurs que nous se sont fait tuer* », s'écrie le caporal **THÉVENOT** en se jetant à la défense du barrage qui menace de céder et d'où il va chasser le Boche avant de mourir en héros. Le grenadier **MOYON** s'élance seul à la grenade contre une mitrailleuse ennemie, tue les servants, rapporte la pièce et se porte aussitôt vers de nouveaux combats. Le grenadier **VETO**, tous les gradés de son équipe ayant été tués ou blessés, prend le commandement de ses camarades et les entraîne avec une irrésistible fougue. Combien d'autres mériteraient d'être proposés pour exemple ? Il faudrait avoir tout vu et pouvoir tout dire.
A de pareilles troupes, rien ne résiste. Les lignes que nous pressons avec tant de vigueur tomberont d'autant plus sûrement en notre pouvoir que le 264e les attaque victorieusement à leur autre extrémité. Le 6 au soir, nous relevons ses compagnies, et le bataillon **BELLAMY** (5e) est chargé d'achever son œuvre. La matinée du 7 est donnée aux préparatifs, A deux heures de l'après-midi, pendant que le bataillon **SERGENT** (6e) prononce à notre aile droite un effort décisif, la compagnie **COTTENCEAU** (18e), vaillamment conduite par son capitaine, attaque le centre ennemi ; et la compagnie **CUNY** (19e) s'engage à notre aile gauche. Partout le combat est mené avec une ardeur magnifique. Les sous-lieutenants **GUITON**, **CHAILLOUX**, **ALIS**, payant constamment de leur personne, dirigent les grenadiers, assurent le ravitaillement en munitions et le tir des grenades à fusils Les barrages cèdent. Pas à pas, l'ennemi recule. Les trois attaques, d'instant en instant, se rapprochent. A six heures, enfin, elles se rejoignent. Tout est fini. La tranchée nous appartient. La sanglante moisson est faite. Exténués, les moissonneurs vont céder la place à d'autres et, quittant le champ du carnage, jouir dans la douce vallée de l'Authonne du repos dont ils ont besoin.
Il sera bref. Relevés, à Estrées et à Berny le 8 septembre, nous quittons dès le 27 les frais ombrages du Valois pour occuper, tout auprès de Vic-sur-Aisne et jusqu'au 1er décembre, le calme secteur de Vingré. Ainsi, par les mêmes routes qu'en septembre 1914. Nous nous acheminons vers les mêmes plateaux d'où les bois jaunissants descendent aux pentes des ravins herbus. Pour la troisième fois nous y verrons tomber les feuilles et l'on peut, sur la quatrième, tenir les paris à coup sûr.

IV

NOYON — LA FÈRE — SAINT-QUENTIN

1er décembre 1916-18 septembre 1917

Notre hiver, cependant, s'écoulera dans d'autres sites. Les bois de Thiescourt à l'avant, les plaines à Estrées-Saint-Denis, d'Arsy, de Moyvillers et de Grand-Fresnoy à l'arrière, nous voient tour à tour préparer nos positions pour une autre offensive par des terrassements sans fin et nos troupes pour le combat par un entraînement suivi. Ni les rigueurs du froid ne font trêve à nos exercices, ni l'effondrement du dégel, qui comble boyaux et tranchées, ne décourage nos travaux. Deux fois nous avons refait notre ouvrage. Il s'achève et nous sommes depuis quelques jours retournés à l'instruction quand la grande nouvelle arrive : les formidables retranchements que nous devions attaquer, le Boche nous les abandonne. Couvert par de simples arrière-gardes, il s'en va, qui sait jusqu'où ?

A marches forcées, nous nous mettons à sa poursuite. Le 18 mars, franchissant nos lignes et les siennes, nous allons, par monts et par vaux, dans les formations inattendues de la guerre en rase campagne. Nous cantonnons le soir à Vauchelles, accueillis avec la joie que l'on devine par les rares habitants que les Allemands y ont laissés. Noyon, pavoisé, nous fête le lendemain. Nous atteignons Chauny, nous le dépassons même. Le régiment est d'avant-garde : il a hâte d'atteindre La Fère où l'ennemi semble vouloir tenir ; mais la nuit vient ; le canon tonne, les abords de Tergnier semblent encore défendus et nous avons fait, pesamment chargés, plus de quarante kilomètres en deux jours sur les talons de l'ennemi, par des chemins boueux, à chaque instant coupés. Le contact est repris ; il faut se préparer et se retrancher pour la bataille, d'autant que notre division, en avance sur ses voisines, est contrainte à se garder de trois côtés.

Le 20, nous commençons donc, à Viry-Noureuil, des tranchées ; mais le 21, sans que le travail soit interrompu, la progression recommence. Le bataillon **MOREAU** (4e) s'empare de Tergnier le 22, franchit le canal Crozat, tient Fargniers par ses avant-postes et repousse, en infligeant à l'ennemi de lourdes pertes, une contre-attaque violente. Du 23 au 25, enfin, le 6e bataillon, sous les ordres du commandant **MARGAINE**, achève de refouler les Allemands sur leur ligne principale. La rive droite de l'Oise et les abords de La Fère sont dès lors en notre pouvoir.

Pendant que nos voisins du sud vont nettoyer la rive gauche après avoir franchi l'Ailette et dégagé tout à fait Chauny, nous allons remplacer nos voisins du nord et, du 1er au 5 avril, livrer de pénibles combats. Il fait un temps épouvantable : pluie, neige, grêle, un vent glacial ; chaque nuit de fortes gelées, chaque jour des averses continuelles. Aucun abri : nous campons, trempés, dans la boue que le froid durcit ; nous y creusons, sous les obus, quelques tranchées où l'eau s'amasse. Impossible de faire du feu, de se sécher, de réchauffer les aliments ; partout, les Allemands nous guettent des hauteurs qui nous dominent. La moindre fumée révèle aussitôt notre présence et attire un bombardement. Que peut être le sommeil ?

C'est dans cet état qu'il nous faut, non seulement vivre, mais vaincre. Depuis les terribles jours de septembre 1914 nous avons affronté de plus redoutables périls, subi de bien autres « pilonnages », enlevé des positions singulièrement mieux défendues, éprouvé de plus lourdes pertes : jamais nous n'avons autant souffert. Jamais non plus l'amour de la patrie ne nous a donné plus d'empire sur la

souffrance. C'est que le spectacle étalé partout sous nos yeux l'exalte à tous les instants dans nos âmes.

De tous côtés, les bois sont couchés sur le sol et les villages, les villes mêmes, transformés en tas de décombres. Chauny n'existe plus : pendant un mois, ses habitants, parqués sous peine de mort au faubourg de Brouage, ont entendu, chaque soir, et suivant un plan méthodique, sauter un groupe de maisons. Pourtant, il y reste, ainsi qu'à Viry-Noureuil, quelques toitures effondrées, des murailles percées à jour, mais hautes encore : Vouel, Tergnier, Fargniers, Quessy, Liez, Mennessis, Jussy, Remigny, Ly-Fontaine, Gibercourt ne sont plus que d'informes amas de briques et de pierres blanches dans la campagne désolée. Plus de jardins, plus de vergers : sciés à un mètre du sol, par milliers, sur les jachères et les guérets, les pommiers, les poiriers gisent. Les fermes sont rasées. Les usines éventrées profilent sur le ciel gris les contorsions de leurs ferrailles et les silhouettes fantastiques de leurs bouilleurs amoncelés.

Si loin que la vue peut s'étendre, c'est la même dévastation, voulue, savante, sans excuse, car aucune utilité militaire ne peut lui servir de prétexte. Ces arbres abattus, ces ruines confuses et bariolées vont dérober à merveille aux avions de l'ennemi nos batteries, même les plus encombrantes. Nous y trouverons, ouvragés et à pied d'œuvre, des matériaux abondants pour remettre en état les routes, construire nos retranchements et renforcer nos abris. La haine a travaillé pour nous. A contempler son inexpiable ouvrage, notre juste ressentiment s'exaspère de jour en jour; et la rigueur des intempéries nous sera douce, pourvu que nous fassions payer au Boche, tout de suite ou plus tard, qu'importe ! mais largement et sans merci, ses sauvages iniquités.

Aussi l'ardeur des plus beaux jours de la Somme et de Quennevières se retrouve-t-elle aux combats de la poursuite. La fameuse position Hindenburg, où les Allemands ont préparé dès longtemps leur résistance, s'étend devant nous, sur les coteaux d'Alaincourt et d'Itancourt entre l'Oise et Saint-Quentin. Il s'agit d'y refouler, en les bousculant, leurs arrière-gardes et de nous établir à distance d'assaut. Le bataillon **MOREAU** (4e), à droite, marche sur le cimetière de Moy, dont il s'empare le 4 avril. A gauche, le 6e bataillon, que commande le capitaine adjudant-major **GELLY** s'avance vers Alaincourt. Nous sommes exposés de tous côtés aux vues et aux coups, et, des lisières de Cerisy, le 3 avril, les mitrailleuses battent notre terrain d'attaque. Bien que le village soit assigné comme objectif à un autre régiment, le sous-lieutenant **JOUIN**, qui commande la 21e compagnie, se trouvant plus avancé, n'hésite pas à régler leur compte. Il détache de ce côté une section qui, sous la vigoureuse impulsion de son chef, le sous-lieutenant **PATRIER**, à bientôt fait de chasser les mitrailleurs, en prenant une de leurs pièces, et de nettoyer les ruines. Le soir, nous tenons la grand'route de La Fère à Saint-Quentin. Nous bordons le lendemain la position Hindenburg.

Menés avec énergie et habileté, nos deux bataillons de première ligne ont accompli leur mission, malgré ses difficultés et ses périls, sans subir de trop lourdes pertes. Tout serait pour le mieux si, le 5 avril, une erreur des troupes qui nous avoisinent n'avait pour effet de placer notre section de gauche, commandée par le sous-lieutenant **BATARD**, dans la plus fâcheuse posture. Presque enveloppée, guettée tout le jour, violemment assaillie le soir, elle ne se dégage qu'avec peine et grâce au sang-froid de son chef ; mais, resté le dernier, accablé par le nombre, il tombe aux mains de l'ennemi.

Le terrain nous reste, d'ailleurs : bientôt nous y entrelacerons nos fils de fer, nous y creuserons nos tranchées. Peu à peu, la lutte s'apaise et, si les bombardements restent nombreux, leur importance, lentement, décroît à mesure que nos organisations progressent. Jusqu'au 20 juin nous consacrons à les compléter le plus grand nombre de nos nuits ; car, dans, ces vallons et sur ces coteaux découverts, le travail de jour est presque partout impossible.

A l'arrière, c'est-à-dire à Hinacourt ou à Remigny, comme à l'avant, l'urgence de cette tâche nous laisse bien peu de loisirs. Nous n'en trouvons que plus de charmes au repos qui nous est donné ensuite, à Hombleux et Esméry-Hallon, non loin de Ham, villages à demi ruinés mais habités, sinon tout à fait habitables. Il passera vite. Les exercices, le tir, les sports, les concerts improvisés, les départs en permission, les perfectionnements de la coopérative naissante et les récits intarissables des « civils » sur leurs trente mois d'esclavage, en voilà plus qu'il ne faut pour remplir utilement nos journées.

Le 14 juillet, nous nous mettons en route vers Saint-Quentin. Nous entrons en secteur le 15 aux vallons de Francilly et de Selency que dominent à notre gauche les hauteurs et le bois d'Holnon.

Devant nous, tout près, sur les pentes des coteaux, la ville s'étale, ceinturée de tranchées et de fils de fer, bourrée de canons, ouvrant sur tous nos mouvements les yeux de ses observatoires : cathédrale, bourse de commerce, hôtel de ville, palais de justice, églises Saint-Jean et Saint-Martin, et, juste en face de nos vallons qu'elles surveillent, les casernes d'infanterie, sans parler de quelques centaines de maisons. Le Boche nous épie de partout, mais cela ne nous gêne guère. Si nous sommes vus, nous voyons. La nuit voilera nos travaux ; et quand nous serons relevés, deux mois plus tard, nous aurons organisé, de Selency à Œstres et à Dallon, sur un front de cinq kilomètres, où n'existaient à notre arrivée, que deux ou trois boyaux et, par endroits, quelques ébauches de tranchées, un système complet de défenses et de communications.

Rien ne rompt, pendant ce temps, l'uniforme succession de nos travaux et les mouvements qui nous font passer, à jours fixes, de première ligne en réserve ou vice-versa. L'incendie de la cathédrale, au soir du 15 août ; les bombardements et les attaques subis ou opérés tour à tour par nos voisins du Pire-Aller et du Fayet ; une émission de gaz fort bien réussie sur les quartiers bas de la ville : tels sont, en dehors de quelques rencontres de patrouilles, les seuls événements qui tranchent un peu sur cette grisaille tranquille. Simples spectateurs, la plupart du temps, c'est pelle ou pioche en mains que nous dépensons nos forces.

Le moment est venu, d'ailleurs, où nous allons boucler une boucle de notre histoire. Nous quittons les bords de la Somme le 18 septembre et, par Noyon, Lassigny, Pont-Sainte-Maxence, d'abord en camions automobiles, puis à petites journées, le long des routes familières où nous cueillons, à chaque halte, des souvenirs plus reculés, nous nous approchons de la capitale. Comme au premier mois de la grande guerre, nous voici rattachés, pour quelques jours ou quelques semaines peut-être, au gouvernement militaire de Paris. Là-bas, sous les fumées de sa banlieue, la grande ville se dérobe, mais voici Louvres, Puiseux, Chatenay-en-France et Fontenay-en-Parisis, qui nous ont vus passer quand nous allions rejoindre, sur l'Ourcq, l'armée **MAUNOURY**. C'est là que nous faisons séjour ; et la gare qui nous ravitaille est celle de Goussainville, où nous nous sommes embarqués le 25 août 1914, pour notre randonnée d'Artois. La joie dans nos rangs est sans mélange : nous n'avons encore jamais eu depuis trois sans pareille aubaine et les plus belles espérances illuminent, à nos yeux, ce recommencement de nos destinées.

V

Au Chemin des Dames

18 septembre 1917-26 mai 1918

Annibal, dit-on, se fit battre pour avoir livré ses soldats aux délices de Capoue. Celles de la grande banlieue parisienne et des faubourgs de la capitale sont apparemment moins violentes, car le 265e ne fut jamais mieux en forme qu'après les avoir goûtées pendant tout un mois.
Nos troupiers, en ce séjour mémorable, unique dans leur histoire de terrassiers combattants, menèrent une vie douce, champêtre, familiale et abondante en permissions qui les remit complètement à neuf. Disciplinés par tradition et tempérament, voire même par amour-propre, un peu dépaysés aussi dans ces lieux paisibles, si loin du front, et jouissant comme en rêve des champs cultivés, des bois intacts, des villages habités et sans ruines, leur bonne tenue, leur obligeance, leur respect du bon ordre et du bien d'autrui éveillèrent la sympathie de leurs hôtes qui, d'abord, ne les avaient pas vus arriver sans méfiance. Quand nous partons de Louvres, le 24 octobre, pour une destination inconnue, mais que chacun devine, car il n'est bruit de tous côtés que d'une offensive prochaine au Chemin des Dames, tout le monde est dehors sur notre passage, des mouchoirs s'agitent, des adieux émus s'échangent. On nous souhaite bonne chance, prompt succès, heureux retour : déjà la bataille qui nous appelle nous revêt de son prestige ; et si nos pensées se font graves, sous l'enjouement de nos discours, ce n'est pas tant de songer aux périls futurs et aux sacrifices, que de sentir, sur nous, le poids de tant d'espoirs.
Pourtant, les trains qui nous emmènent s'arrêtent à Longpont et l'état-major ne nous oriente pas vers Soissons mais vers Faverolles. Nous poussons même plus au sud, entre la Ferté-Milon et Château-Thierry, traversant des campagnes aussi vivantes que celles du Parisis, des villages où les Boches n'ont fait que passer en 1914, où ils ne sont pas revenus, où l'on ne peut songer qu'ils reviennent jamais. Hélas ! nous les y verrons bientôt. Dans sept mois, ce riant pays, qui ne nous rappelle encore que les noms de Racine et de La Fontaine, sera, comme tant d'autres, jonché de décombres.
Nous y sommes encore le 27 octobre, lorsque se déclenche l'attaque à laquelle nous espérions prendre part. C'est seulement deux jours après que les camions automobiles nous enlèvent de Chézy-en-Orxois et nous déposent à Chassemy. Là, tout parle de la lutte et de la victoire. Des prisonniers allemands passent ; de gros caissons encombrent les chemins boueux ; des canonnières flottent sur l'Aisne ; de multiples voies ferrées portent, braqués vers les étoiles comme des lunettes énormes, des canons qui n'en finissent pas. Caravansérail humide et mal odorant, la Champignonnière, où nous cantonnons, heurtant à chaque pas des grenades sous la paille éparpillée, dit, par son éloquent désordre, le fourmillement des troupes d'assaut abritées ici l'avant-veille, et la joyeuse insouciance, la fatigue aussi des vainqueurs, envoyés d'ici, ce matin, vers l'arrière.
C'est la salle de bal quand le bal est clos. La fête est passée. Nous le voyons bien à Vailly, où défilent jour et nuit les troupes que l'on retire. Tout le long des belles vallées dorées par l'automne, sur les flancs des ravins qui montent en éventail des villages d'Aizy et Jouy, pauvres tas de pierres, vers le plateau célèbre de La Malmaison, nous ne voyons, en passant, que des batteries lourdes qui déménagent. Nous connaissons à présent notre destinée.
Creuser des tranchées, des boyaux et des abris ; planter des réseaux de fil de fer, aménager en

casernes les vastes « creutes » souterraines ; récupérer le matériel inutilisé par l'attaque ou abandonné par l'ennemi ; cheminer pendant des heures et des heures, pour les corvées et les relèves, en trébuchant de trou d'obus en trou d'obus, dans les ténèbres des nuits sans lune, sur les pistes enchevêtrées ; manger froid, dormir peu, nettoyer la crasse fétide que le Boche laisse partout ; encaisser à toute heure les plus copieux bombardements ; n'aller au repos que pour peu de jours, rarement, dans des ruines inhabitées : voilà ce qui nous attend, au lieu de la gloire rêvée ; mais qu'importe ! C'est pour la France. Le rayonnement de son nom embellit ce labeur ingrat qui nous classe troupe de secteur quand nos combats sur la Somme et sur l'Oise nous avaient faits troupe d'attaque ; et, privés pendant de longs mois de l'entraînement nécessaire, nous resterons capables, pourtant, pour l'amour d'elle, de montrer à l'improviste, sous un des plus terribles coups portés par l'ennemi au front occidental, que, si nous savons travailler, nous savons encore mieux nous battre.
Le terrain qu'on nous donne à organiser est, d'ailleurs, très difficile. Nous y sommes partout en vue. Le jour, on n'y peut pas circuler en groupe : les travaux, les transports de vivres et de matériel, les relèves, tout doit s'y faire la nuit. Nuit et jour les « marmites » surabondent. Les vaincus passent sur nous la rancune de leur défaite, le dépit d'avoir perdu les positions où nous sommes, leur crainte de subir une nouvelle attaque. Heureusement, ils sont méthodiques, à l'allemande : leurs obus arrivent presque constamment à la même heure, en nombre égal et d'égal calibre, aux mêmes points. Cela permet de se garer, quoiqu'il y ait des surprises. La longueur des distances, les pentes raides à gravir dans la neige ou dans la boue ajoutent beaucoup à nos peines ; mais le pire est l'indescriptible bouleversement du sol sur le plateau que les « hommes de soupe », les porteurs de munitions, de planches ou de fils de fer, les troupiers sac au dos — et quel sac ! — ont à franchir dans les ténèbres pour « monter » aux premières lignes et en redescendre.
Rien ne peut donner une juste idée de cette dévastation Cela passe la description, la photographie, la peinture même. Il faut avoir vu. C'est un paysage lunaire. Partout la terre est éventrée, partout de profonds entonnoirs se touchent ou s'entrecoupent. L'horreur et la désolation sont partout. Pas un brin d'herbe sur le plateau, rien de vert aux troncs mutilés dont sa bordure se hérisse.
Tout est ravagé. Où se trouve le fameux Chemin des Dames ! De l'Ange-Gardien aux Bovettes, il n'y a pas 10 mètres de terrain plat. On ne voit que larges trous, monticules à vives arêtes, crevasses tortueuses, coupées d'éboulements et de fondrières, et qui furent des boyaux ou des tranchées ; un désert morne, chaotique, uniformément grisâtre, au milieu duquel se profile, boursouflure informe, le vieux fort de la Malmaison. On dirait la face en ruines de quelque astre mort, si les arbres hachés, les casemates crevées, les bâtisses déchiquetées, n'avaient pas, çà et là, parsemé de débris récents l'aride étendue.
Ce vestibule d'enfer, tour à tour boueux et glacé ; cinq mois durant nous allons y vivre, habitants de l'ombre humide, le front courbé sous le plafond des creutes ou des sapes, ne sortant aux clartés du jour, sauf par temps de brume ou de pluie, que pour des randonnées solitaires ou pour geler en faction. Ce que nous verrons alors pourra nous rendre encore un peu plus savoureuse notre destinée ; car un autre monde est là, sous nos yeux.
La crête franchie et les escarpements atteints au pied desquels coule l'Ailette, soudain, le panorama change. En bas, la vallée toute verte étale ses prairies ourlées de haies et de chemins ; ses vergers, ses bois où les arbres ont des branches et les branches des feuilles, rougies ou dorées par l'automne ; ses longues rangées de peupliers jaunissants au bord du tranquille canal. Au-delà, ce sont les coteaux intacts où l'ennemi demeure : les villages ont des maisons, les maisons des toits et des portes, on distingue des champs cultivés, et, dans la coulée de l'Ardon, au loin, altière et sans blessure sur sa montagne que la cathédrale couronne, la cité de Laon apparaît. Le contraste est si violent que les ombres à ce tableau nous échappent tout d'abord : trous d'obus qui tachent l'herbe de

cercles bruns, réguliers, entourés de mottes éparses ; maisons à demi-ruinées, villages tout à fait détruits, plaies béantes, çà et là, dans les frondaisons qui dévalent à nos pieds le long des pentes. Tout ce terrain, où la bataille est venue finir, reste vivant mais meurtri par l'âpre lutte.

C'est là que nous prenons les avant-postes jusqu'aux approches de Noël, près de Pargny-Filain d'abord, près de Chavignon ensuite, puis à Chavignon même et à Bruyères, et, derechef, à Pargny-Filain, pour finir. Hormis ces déplacements tous les dix ou quinze jours, rien ou peu s'en faut ne rompt la monotonie de notre existence uniformément périlleuse. Nos patrouilles de chaque nuit n'aperçoivent que rarement celles des Boches : de part et d'autre, les embuscades restent presque toujours infructueuses.

Deux ou trois fois seulement l'ennemi, caché par la brume ou revêtu, par temps de neige, de ses capotes retournées, la doublure blanche en dehors, réussit à s'approcher de nos sentinelles. L'une d'elles, en novembre, est surprise et enlevée malgré une vigoureuse défense ; mais les autres, plus heureuses ou plus vigilantes, chassent leurs agresseurs avant même d'en venir au corps à corps ou, comme les soldats **SOULIER** et **DESMARS** assaillis par cinq Allemands le 19 décembre, se jettent sur eux, les bousculent et les mettent en fuite.

Un coup de main plus sérieux, tenté deux jours après par quelques hommes de notre 22e compagnie sous les ordres du sous-lieutenant **DAIRE** contre le hameau du Pont-d'Elle, où quelques bonnets plats ont été vus à plusieurs reprises, ne donne également aucun résultat. Le nid est vide.

Longtemps avant le point du jour, les vilains oiseaux, méfiants sans doute, s'en sont allés sur l'autre rive du canal. Trois mois plus tard, le 24 mars, poussant jusque-là une pointe audacieuse, les sous-lieutenants **CHASSIER** et **PATRIER**, à la tête de leurs sections, s'efforceront de les atteindre et fouilleront de même en vain la maison de l'éclusier.

On a beau faire, le gibier d'en face ne se laisse pas saisir. Il est vrai que, pour lui, nous ne sommes pas moins insaisissables. Nos troupiers, en vrais philosophes, voient les choses du bon côté : « *T'en fais pas ; on les aura !* » répètent-ils, un peu narquois, au patrouilleur rentré bredouille, en l'emmenant se consoler « à la coopé » avec un litre de « pinard ». Car nos coopératives, à présent, ont des succursales presque sur la première ligne.

Au fort de la Malmaison même, la 22e compagnie n'a-t-elle pas improvisé, pour la tombola de l'emprunt, un joyeux concert ? Le répertoire à coup sûr n'avait rien d'académique et donnait bien, de-ci de-là, quelque croc enjambe à la morale ; mais le moral était parfait. Les billets se plaçaient en abondance ; et quand le soldat **DAURIAC**, interprétant, dit-on, l'ouvrage de son capitaine, eut célébré sur l'air de *la Madelon* la Malmaison elle-même, avec ses entonnoirs sans nombre, les bains involontaires qu'on y prend, les plaisirs des travaux nocturnes et l'histoire, qui faisait alors la joie de tous, de dix mulets échappés, une nuit noire, dans le chaos d'alentour, les rires et les applaudissements n'eurent plus de cesse : on se disputa le dernier billet.

C'était vers la mi-novembre. Les fêtes de Noël et du Jour de l'an donnèrent lieu à des divertissements nouveaux. Le régiment se trouvait alors au repos, partie à Septmonts, près de Soissons, partie dans cette ville même, et partie à Villers-Cotterêts. On organisa des séances récréatives avec le concours de la musique, qui trouva moyen, comme toujours, grâce à la bonne volonté des instrumentistes et au zèle du sous-chef **DAVID**, de regagner en peu de jours ce que lui faisait perdre, pendant ses longs séjours au secteur, le défaut de répétitions et d'étude. Des tombolas furent tirées, dont les lots pendaient, selon le traditionnel usage, aux branches d'un petit sapin ; et des concours mirent en lumière l'adresse de nos tireurs, la vigueur de nos grenadiers, l'agilité et l'endurance de nos « fantassins complets » à sauter, lutter et courir. La coopérative, quelques officiers, de généreux donateurs civils, firent les frais des prix et des lots. Heureux qui gagnait une montre, un couteau, une bouteille de champagne !

Rien n'aurait manqué à l'agrément ni aux bienfaits de ces 15 jours de grand air, si le froid eût été moins rigoureux, la neige moins abondante et les baraques du camp de Septmonts un petit peu plus protectrices. A la messe de minuit, célébrée dans l'une d'elles, l'eau gelait dans les burettes, malgré le nombre des assistants et le poêle qui les enfumait. La musique, au concert de l'après-midi, fut priée de jouer des valses : on dansa pour se réchauffer.
Cette courte période de détente et d'exercices s'achève le 8 janvier. Le secteur de Vaudesson, où l'on nous envoie alors, est la tranquillité même. Abrité tout entier dans la moitié orientale de la forêt de Pinon, le bataillon de première ligne se barde tout à loisir de fils de fer entrelacés dans les taillis. Rien ne dérange son travail. Il tombe à peine cent obus par jour ; et les patrouilles ennemies, peu fréquentes, sont encore moins audacieuses. C'est vraiment trop beau pour durer. Le 22 nous cédons la place à nos alliés d'Amérique et retournons à Chavignon, toujours bombardé ; au bois Dherly et à Bruyères, toujours en butte aux coups de main des Allemands ; à la carrière Montparnasse, toujours humide et poussiéreuse avec un relent lointain de cadavres et de « feuillées. »
Triste demeure que cette creute ! Elle est vaste. Elle perce de part en part l'éperon calcaire au flanc duquel son entrée béante fait tache. Tout le régiment et d'autres avec y tiendraient à l'aise. On s'y est battu dans les ténèbres, le 27 octobre, et trois mille Allemands, dit-on, y furent faits prisonniers. Mais dans les galeries enchevêtrées de cet énorme labyrinthe, où quatorze puits et un tunnel déversent le froid nocturne, perpétuellement, une buée glaciale flotte, voilant de sa ouate diffuse la clarté des lampes. L'eau suinte le long des parois. En peu d'heures, tout devient moite, nos vêtements, les paillassons qui nous servent de couchettes, les couvertures où nous nous enveloppons pour dormir. Rien ne sèche. Les rares coins où l'on peut faire du feu sont réservés pour les cuisines, et les braseros allumés çà et là ne font que rendre un peu plus lourd l'air malaisément respirable. Dès que la circulation s'active, une fine poudre calcaire, que soulèvent les pas traînants, l'épaissit encore. Il prend à la gorge. Heureux, malgré le péril, ceux qui habitent nos premières lignes ou même ceux qui sont en réserve dans les petites creutes, bien mieux aérées, de Sancy !
Comment n'attrape-t-on pas dans cette atmosphère plus de grippe et de « cafard » ? Mais non : les santés sont excellentes et la belle humeur inaltérable, à Montparnasse comme à Sancy, et à Chavignon, à Bruyères, au bois Dherly comme à Montparnasse. Il tombe, cependant, chaque jour sur le secteur 800, 1.000, 2.000, et, plus d'une fois, jusqu'à 4.000 obus, parmi lesquels un bon nombre de « puants » nous obligent à subir les désagréments du masque. On plaisante sur l'alerte quotidienne qui, depuis le 17 février, met tout le monde, au point du jour, en branle-bas de combat. On plaisante sur l'aviateur matinal qui, dès l'aube, volant bas, au ras de la brume pâle, guette les corvées qui rentrent et mitraille les travailleurs. Il n'atteint jamais personne, mais on ne l'atteint jamais ; et ses vire-voltes rapides, font songer à quelque chauve-souris de cauchemar. Nos troupiers l'ont appelé « Fantomas ».
D'autres, m'a-t-on dit, plus heureux que nous, plus adroits peut-être, l'ont « descendu » plus tard. A terre, l'ennemi n'est pas moins actif ni moins entreprenant que dans les airs. Ses spécialistes de coups de main nous rendent fréquemment visite. Le 19 janvier, vers midi, au milieu du bombardement qui les accompagne, ils tombent à l'improviste sur nos postes du Moulin-Rouge et nous font huit prisonniers ; mais, surpris et désarmés, nos braves ne se rendent pas encore. Ils se débattent énergiquement et le sergent **JOLY** parvient à s'échapper avec un de ses hommes. Le 20 mars, c'est au bois Dherly que le Boche nous assaille avec grand renfort d'artillerie. Repoussé avec pertes avant d'avoir seulement abordé nos lignes, il récidive trois jours après devant Bruyères sans plus de succès.

Il se trompe, s'il croit nous intimider. Nous ne sommes pas moins mordants que lui. Chaque nuit,

nos patrouilles circulent dans la plaine, fouillent les boqueteaux, surveillent le canal, tendent des embuscades. Parfois elles se heurtent aux siennes qui, d'ordinaire, se dérobent. Les combats sont rares. En février, pourtant, le sous-lieutenant **MOLINIER** abat d'un coup de revolver, au cours d'une reconnaissance, un gros Prussien de haute taille ; et le 9 mars, à l'affût le long du bois, une vingtaine d'Allemands profitent, pour tenter d'enlever nos éclaireurs, au moment où nous traversons, à la file indienne, notre réseau barbelé. Leurs tentatives restent vaines. Le caporal **FRABOULET** et le soldat **GUELVOUID**, qui marchent en tête, les chassent à coups de grenades. Au signal de nos fusées, notre artillerie, moins d'une minute après, nous couvre de son barrage ; nos mitrailleuses, nos mortiers d'accompagnement battent le terrain de leur retraite. Ils s'enfuient, non sans dommage, et repassent à la hâte le canal. Dix jours plus tard, le caporal **PINEL** et le soldat **CHAUVIN** repoussent de la même façon une entreprise analogue.

Ce n'est pas par nos « poilus » que l'ennemi sera informé de nos desseins et de nos forces. Par contre, le 21 février, deux Alsaciens passent de chez lui chez nous. On les interroge et l'on apprend des choses fort intéressantes. Entre l'Ailette et le canal, non loin de Bruyères, sous la culée d'un pont détruit, un poste assez nombreux s'abrite. Ils sont là quinze fantassins, commandés par un feldwebel, loin de tout, un kilomètre en avant des lignes, sans autre voie de repli que le chemin de halage et une route toute droite à travers un vaste marais. Quelle belle rafle à faire ! II est vrai que nous sommes séparés d'eux par vingt mètres d'eau et de vase ; mais justement, depuis trois jours, à Condé-sur-Aisne, quelques éléments du 6e bataillon, avec une section de sapeurs du génie, s'exercent, pour une autre opération, à lancer et à franchir une passerelle flottante. Il suffit de donner à ce raid en préparation le nouvel objectif qui s'offre, d'élaborer le plan d'attaque, de le mettre au point, et la troupe en forme, par quelques répétitions : c'est l'affaire de deux jours.

Le commandant **du PLESSIS de GRENÉDAN** en est chargé ; et, le 24 au soir, tout est prêt. Le terrain est reconnu ! Chacun sait son rôle par cœur. Dès que la nuit sera venue, les sapeurs transporteront leur matériel dans le bois en coutelas, voisin du point choisi pour passer le canal. Les environs seront gardés par des patrouilles importantes qui tiendront le Boche à l'écart. Vers deux heures, les deux groupes de coup de main, sous les ordres du lieutenant **GRANCAMP**, iront s'y poster à leur tour ; puis, discrètement, nos 75, un peu avant trois heures et demie, commenceront à semer le long de la berge, sur la rive où les Allemands circulent, quelques projectiles qui feront se terrer les sentinelles et balaieront vers la ratière le gibier resté dehors. A la demie enfin, sept batteries d'artillerie et vingt-quatre mitrailleuses ouvriront à la fois le feu sur les lignes ennemies, encadrant le terrain d'attaque, barrant toutes les issues, couvrant d'une grêle d'obus l'abri d'où nul ne doit sortir avant que nous soyons aux portes. En même temps, en trois minutes, la passerelle sera jetée, fixée, franchie et la section du sous-lieutenant **CHAILLOUX** et de l'adjudant-chef **MERCIER** prendra pied de l'autre côté de l'eau. Les trois minutes écoulées, à l'instant où le tir de nos canons sur le pont détruit cessera, elle bondira sur sa proie, pendant que l'aspirant **ROBERT**, à la tête d'un autre groupe, posant quelques planches sur les débris mêmes du pont, accourra lui prêter main forte. A trois heures trois quarts tout sera fini.

Tel est le programme arrêté : de point en point il s'exécute. Nos préparatifs, bien gardés, s'achèvent longtemps avant l'heure sans que les patrouilles ennemies aient pu les surprendre. L'une d'elles, qui s'approche un peu trop près, est aussitôt mise en fuite, laissant sur le terrain un Boche ventru que le sous-lieutenant **BARDON**, le laissant venir à trois pas, abat d'un coup de pistolet. A l'heure dite, sous la conduite, de leurs chefs, les deux groupes d'assaut, que les sapeurs du génie volontairement renforcent, s'élancent et accomplissent leur tâche avec la même précision et le même entrain qu'aux répétitions de Condé-sur-Aisne. L'opération tout entière ne dure que vingt minutes.

Il n'est pas jusqu'au balayage par obus qui ne donne exactement ce que l'on en attendait : au lieu des

quinze Allemands du poste, nous en tenons dix-sept, dont quatre venus d'ailleurs. Deux autres sont morts, l'un dans le canal, l'autre sur la berge ; aucun n'a pu s'échapper. Ils n'ont même pas eu le temps de lancer une fusée pour appeler leur artillerie à l'aide. Elle demeure muette et nous n'aurions aucune perte à déplorer si le lieutenant du génie **STINZY**, victime de son ardeur, n'était tombé mortellement blessé par une de ses propres grenades en se jetant sur l'ennemi.
Le succès de ce petit fait d'armes élégamment accompli nous vaut une pluie d'étoiles et de palmes que le général **de MAUD'HUY** distribue avec cette allure de chef et cette familiarité pleine d'entrain qui le rendent cher à la troupe. Le sergent **BLONS**, modèle de sang-froid et d'audace, reçoit la médaille militaire ; l'adjudant-chef **MERCIER**, le ruban rouge, tant de fois mérité déjà par son héroïsme. Des permissions ou des cadeaux consolent ceux qui n'ont pas eu l'occasion de se distinguer assez pour obtenir plus.
Les prisonniers que nous avons faits donnent des indications rassurantes. Il n'y a que peu de monde en face de nous. Les secteurs, faiblement tenus, ne sont pas plus riches en réserves que les nôtres. On n'y parle pas d'offensive ; on craindrait plutôt que nous n'attaquions. Le souvenir de nos formidables bombardements d'octobre plane encore sur la région du Chemin des Dames.
On a songé à un repli ; peut-être y songe-t-on encore. En fait, à partir de la fin de février, nous entendons de temps en temps, dans le lointain, des explosions et nous voyons plus près de nous des travaux de destruction s'opérer qui pourraient nous le faire croire ; mais s'il en est parmi nous qui se bercent de cette illusion, le 21 mars les détrompe.
Bien loin de penser à la retraite l'ennemi attaque, au nord de l'Oise, avec une puissance et une ardeur qui le montrent résolu, coûte que coûte, maintenant que le front de Russie est écroulé, à briser celui de France. Il se précipite sur Noyon et sur Compiègne. Arrêté, il fonce avec la même furie vers Amiens, Arras et Calais. Ou Paris ou la mer — et peut-être les veut-il avoir l'un et l'autre. Arrêté encore, nul doute qu'il se rue avec la même violence sur Soissons, Reims et la Champagne. Bientôt ce sera notre tour : qui ne le voit est bien aveugle !
Avec quelle émotion nous lisons le communiqué où tous les noms de notre histoire, l'un après l'autre, chaque jour, viennent éveiller en nous à la fois des angoisses si cruelles et de si réconfortants souvenirs ! Saint-Quentin, Ham, Jussy , Remigny, Tergnier, Chauny, Appilly, Noyon, Le Piémont, et Lassigny, c'est toute la poursuite joyeuse et tous nos rudes travaux de 1917. Combles, Albert, Moulin-sous-Touvent, Tracy-le-Val, Bailly, Le Plessis-Brion, Ribecourt, c'est toute notre gloire et nos misères de 1914 et 1915. Foucaucourt, Chuignes, Harbonnières, Marcelcave, Villers-Bretonneux, Moreuil, Grivesnes, Esclainvillers, c'est nos victoires et nos sacrifices de la Somme en 1916. Toute la contrée que le Boche exécré foule a bu nos sueurs et notre sang ou nous a versé le repos à l'ombre de ses beaux arbres, dans la fraîcheur et le calme de ses vallées. Avons-nous donc peiné en vain et nos morts, nos chers morts, vont-ils demeurer sans vengeance ?
L'heure est grave. Le 24, les permissions sont suspendues. Le 29, le front de la division s'étend vers la gauche. Le 31, nous allons occuper le Mont des Singes, éperon abrupt et bouleversé, l'an dernier, à maintes reprises, par de terribles combats. Un seul de nos bataillons est en ligne. Le 7 avril, un autre occupe Vauxaillon et le promontoire d'Antioche. Le 3e est seul en réserve à Neuville-sur-Margival et nous avons cinq kilomètres à tenir : il faut que l'on soit, en haut lieu, bien rassuré ou bien à court d'hommes ! Peut-être se réserve-t-on seulement pour le grand jour de la riposte ?
En fait, nous ne sommes pas immédiatement menacés. Le bombardement des 5 et 6 avril, très violent, et qui dure 14 heures, se concentre sur quelques points de la plaine et des coteaux. C'est un simple accessoire des opérations que les Allemands poursuivent devant nous, aux lisières du Massif de Saint-Gobain, pour dégager le sud de l'Oise et s'étendre jusqu'à l'Ailette ; comme les quinze obus de 420 qui tombent, deux jours plus tard près de la ferme Moisy, sont de simples accessoires des

tirs sur la Capitale. Ils sont destinés à détruire certaines de nos grosses pièces, qui contrebattent la contre-batterie de nos canons sur voie ferrée, chargés de régler leur compte aux trop fameuses *Bertha*. Quelque agitation se manifeste encore dans l'après-midi lorsque, Coucy-le-Château étant devenu intenable, nos voisins de gauche, isolés désormais au nord du canal, reçoivent l'ordre de se retirer près de nous sur la rive sud ; puis le calme se rétablit.

Les Boches ont atteint leur but : ils ne cherchent visiblement pas à pousser leur avantage. Gênés par nos feux, qui leur ont causé des pertes sérieuses, ils n'insistent même pas pour border l'Ailette aussitôt dans les fourrés à peu près impénétrables qu'elle traverse au Bois-Mortier. C'est seulement la nuit venue qu'ils s'y installent. Plus loin, devant le bataillon d'Antioche, ils se tiennent à distance, ne se risquant au bord de l'eau que pour de hâtives patrouilles. Ils ne passeront qu'une fois de notre côté, pour enlever, à trois ou quatre, un sous-officier imprudent qui va tout seul faire sa ronde. Le reste du temps, ils se contentent de nous tendre des embuscades : car nous avons des passerelles et des bateaux, et, chaque nuit, nous allons chez eux explorer quelque coin de leur domaine. Nous voulons savoir exactement où sont leurs postes avancés et leurs lignes de défense.

Le 16 mai, une reconnaissance menée par l'aspirant **GRALL** se heurte ainsi, en plein hallier, à une troupe qui la guette. Par bonheur, l'un des Allemands fait feu : visé, manqué, le caporal **FRABOULET** abat, au pistolet, son homme. L'alarme est donnée. Le combat s'engage : les grenades volent ; nos fusils mitrailleurs tiennent l'ennemi en respect et, bientôt, le mettent en fuite. Il laisse deux cadavres sur le terrain. Chez nous, personne n'est touché. Moins heureux le 18 dans des circonstances aussi difficiles le sous-lieutenant **CORMERAIS** déploiera le même courage et la même habileté ; mais trois de ses hommes tomberont sous les balles ennemies et, malgré les efforts des sergents **DUTHY** et **NEUMANN**, qui se dévoueront deux fois pour aller chercher leurs corps avec les soldats **NICOUD**, **TUAL** et **PIERRE**, volontaires comme eux dans cette périlleuse tâche, les ennemis réussissent à s'en emparer.

Hormis cette double rencontre, le calme règne. Il se fait même plus profond à mesure que le temps passe. Le 4 mai, l'artillerie allemande s'est tue ; la nôtre, à partir du 15, s'apaise : quelques réglages çà et là, de part et d'autre ; deux ou trois coups quotidiens pour prendre la hausse du jour ; après quoi rien ne vient troubler le silence, que le frémissement des feuilles nouvelles aux branches des peupliers, le rappel des faisans et des perdrix ou, parfois, au clair de lune, le passage d'un sanglier dans les broussailles. Le printemps répand à loisir ses parfums et ses chansons sur les vallons où la bataille est endormie. Dans les bois constellés d'anémones, de pervenches et de muguet, les morilles foisonnent sur les cépées, hachées naguère par la mitraille ; et, dans les jardins de Vauxaillon tout éclaboussés de décombres, les asperges pointent et les jonquilles sont en fleur.

La tranquillité finit par être si complète, elle apparaît si clairement comme voulue par l'ennemi, que notre méfiance redouble. Quelle menace dissimule cette insolite inaction ? Il est vrai que sur tout le front occidental il en est de même. On le dit, du moins ; mais, pourtant, si c'était ici l'offensive ? Le cordon que nous formons est tellement mince ! Par qui sera-t-il soutenu? On s'en préoccupe, puis on se rassure. Le général **DUCHÊNE** ne nous a-t-il pas dit, récemment, de ne pas nous en mettre en peine ? Nous relisons ses ordres : ils sont nets et formels. Pour nous, il ne doit plus être question de prévoir aucun repli ni de préparer notre résistance en profondeur sur des positions échelonnées. Nous ne devons songer qu'à défendre le canal : le reste ne nous regarde pas. « *Il m'appartient, comme commandant d'armée*, ajoute-t-il, *d'amener en temps utile, sur la deuxième position, les réserves nécessaires.* » Il faut pour parler ainsi qu'il soit bien certain de n'être pas attaqué à l'improviste. Sans aucun doute, le service des renseignements n'a saisi nul indice qui présage une attaque d'importance ; et les mouvements que nos observateurs signalent depuis peu à l'est d'Anizy-le-Château, s'ils annoncent quelque chose, ne sauraient guère annoncer qu'un gros coup de main.

On veut, cependant, savoir au juste à quoi s'en tenir. Dans la nuit du 25 au 26 mai, quelques éléments de la 21e division, opérant une incursion dans les lignes allemandes, ramènent deux prisonniers que l'on interroge aussitôt. Ce qu'ils révèlent doit être grave, car, le 26 à 16 heures, nous recevons un ordre préparatoire d'alerte. A 19 heures, l'alerte générale est donnée. A 20 heures, le bataillon **FERRAN** (4e) quitte Neuville-sur Margival pour aller prendre position au nord de Sancy.
Il est réserve du corps d'armée derrière la division de droite, apparemment plus menacée que la nôtre. Dans les deux bataillons de première ligne (5e et 6e), chacun se dispose au combat. Les sacs sont bouclés ; les liaisons, les munitions et les armes vérifiées ; ce que le devoir et l'honneur exigent rappelé à tous.
« *Attendez-vous à être attaqué cette nuit ; commencement probable du bombardement : une heure du matin* », dit le message d'alerte. A 22 heures, tout est prêt. Ceux qui ne sont pas de service, prévoyant les veilles prochaines, s'étendent et dorment. Qui sait de quel sommeil ils dormiront demain ?

VI

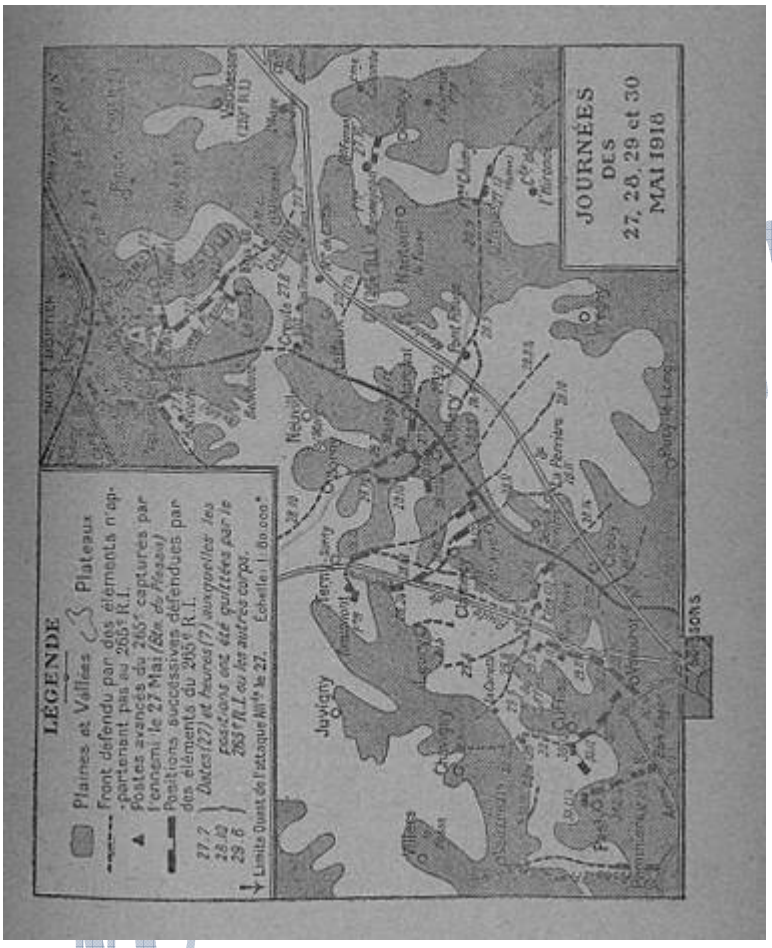
LA RUÉE DU 27 MAI 1918

Les prisonniers ont dit vrai. A une heure, exactement et d'un seul coup, l'horizon, devant nous, s'embrase, l'ouragan d'acier se déchaîne. Rien n'échappe, rien n'est oublié : tranchées, batteries, postes de commandement, observatoires, dépôts de munitions, creutes où les réserves attendent, carrefours des boyaux et des routes que doivent forcément suivre le ravitaillement et les renforts, tout a été noté, repéré, catalogué depuis longtemps avec un soin minutieux. D'innombrables canons de toute portée, de tous calibres, des mortiers, des lance-bombes à foison, amenés cette nuit même ou cachés depuis quelques jours dans les bois, s'étagent sur les coteaux d'en face et, sans réglage, tirent à peu près à coup sûr. Les gaz toxiques se répandent à flots de toutes parts, surtout dans les ravins et près des carrières souterraines. Même à Sançy, 7 kilomètres en arrière, nos hommes sont contraints de mettre leur masque et de le garder jusqu'à l'aube.
Que dire des premières lignes ? Le pilonnage en est affreux. Une grêle d'énormes bombes et de gros obus ne cesse de marteler le chemin de halage, la voie de Chauny, celle de Soissons ; nos postes de l'Arrêt, de l'Écluse, de la ferme Guilleminet ; le village de Vauxaillon et les éperons qui le dominent. La terre tremble. Au fracas des explosions, les bois, les vallées, tout l'espace s'emplissent d'un mugissement de tempête. L'air devient irrespirable. Un brouillard empoisonné couvre la plaine, dépasse la cime des arbres, envahit les flancs des coteaux, s'étale sur leurs crêtes même, noyant dans son opacité laiteuse les signaux de nos projecteurs et de nos fusées.
On ne voit plus rien ; on ne s'entend plus. L'ennemi passera l'eau comme il voudra sans que nos mitrailleurs et nos fusiliers, tirant au jugé sur la berge, puissent l'en empêcher plus de quelques instants. Les lignes téléphoniques, rompues en cent endroits, ne sont pas réparables. Lorsque nous aurons lâché nos pigeons et que la télégraphie sans fil par le sol, bientôt, cessera de fonctionner, nous serons séparés du monde. Il faudra près de trois heures à nos admirables coureurs pour venir de Neuville-sur-Margival ou pour y aller, en franchissant un ravin profond et par un boyau d'une

lieue, sous les feux d'artillerie qui nous coupent de nos chefs.
Au point du jour, l'infanterie allemande débouche. L'attaque se précise : très puissante de Vauxaillon à Chavignon et devant le Chemin des Dames, elle ne dépasse pas, pour le moment, vers Antioche, le pont de l'écluse. Le bataillon **GELLY** (5e) en occupe ainsi le pivot, et c'est sur le bataillon **du PLESSIS** (6e), établi au Mont des Singes, que l'assaillant, de ce côté, va concentrer tous ses efforts.
Pendant une vingtaine de minutes, nos fractions avancées, dont l'extrême péril semble exalter le courage, l'arrêtent au bord du canal, bien qu'elles ne puissent guère distinguer ses mouvements. Vers 3 heures 3/4 enfin, il force le passage, se rue sur les défenseurs, les tourne, les encercle, et s'empare de tous ceux qui ne sont pas morts. Un seul, le signaleur **LOZES**, réussit à se dégager, échappe aux balles et aux éclats d'obus qui, de toutes parts s'entrecroisent et apporte aux groupes de combat de notre ligne principale de précieux renseignements.
Les postes du 5e bataillon, ainsi débordés et pris de flanc, font tête aussitôt sans fléchir. L'aspirant **TURBEAUX** , les sergents **MAURICE**, **JOSSO** et **DOUCET**, le caporal **IZAURE**, fixent leur troupe à la lisière des bois, et, sous le commandement du sous-lieutenant **DUPOUÉ**, opposent une résistance opiniâtre. Les soldats rivalisent de sang-froid et d'audace avec les gradés. Trois fois l'ennemi tente de jeter une passerelle, trois fois leurs tirs de grenades et de mitrailleuses l'en empêchent. Animés par l'exemple de leur chef qui combat lui-même à leur tête et, toujours calme, se trouve toujours à l'endroit le plus menacé pour prendre et dicter à tous les décisions les plus énergiques, ils parviennent à contenir le flot de plus en plus abondant qui les presse. Ils sont bientôt presque complètement enveloppés. On les somme de se rendre : le vaillant officier refuse. Grièvement blessé presque aussitôt, il ne se laisse emporter qu'après avoir passé le commandement à l'aspirant **TURBEAUX** en lui donnant l'ordre de continuer à tenir.
Le nombre des Allemands, cependant, s'accroît sans cesse, tandis que la petite troupe diminue : il lui faut se résigner à la retraite. Non sans peine, luttant toujours, elle échappe à l'étreinte qui l'enserre, se dérobe dans les fourrés, gagne la ferme du Châtelet, où la renforcent quelques hommes employés non loin de là au service des cuisines et menés au combat par le caporal **MAISONNEUVE**. Quelques instants plus tard, serrée de près, mais faisant tête à la poursuite, elle rallie, dans la tranchée, sur les premières pentes de l'éperon d'Antioche, le reste de la compagnie (18e).
Il est huit heures. Vers la droite, jusque par de-là Chavignon et beaucoup plus loin encore, tout le front s'est effondré, sauf au Mont des Singes. Deux-bataillons du 219e, il est vrai, tiennent toujours ; et l'ennemi rendra lui-même hommage, dans son communiqué officiel, à « la farouche résistance des Bretons dans la forêt de Pinon » ; mais ils sont totalement encerclés et le troisième n'existe plus. Ce qui reste du 264e, notre voisin immédiat, soutient, à plus d'une lieue en arrière, au Moulin de Laffaux et à la carrière du Fruty, une lutte désespérée. Un peu plus à l'est, près de la ferme Mennejean, le bataillon **FERRAN** (4e), qui nous a été enlevé la veille pour être porté à Sancy, est depuis plus d'une heure aux prises avec les colonnes allemandes. Elles débouchent, nombreuses, sans relâche, des coulées de Vaudesson et de Montparnasse sur le plateau de L'Ange-Gardien.
Que peut-on espérer faire sans artillerie, sans soutien, contre un si formidable débordement de troupes ? Rien, que gagner un peu de temps et sauver l'honneur ; mais cela vaut le sacrifice. Le chef de bataillon n'est pas homme à hésiter en présence de ce devoir. Dès le retour du sous-lieutenant **LIAGRE**, envoyé vers 4 heures en reconnaissance et qui a pu atteindre, non sans difficultés, les lisières de Vaudesson, sa résolution est arrêtée : il défendra Sancy tant que la défense sera possible ; contraint de se replier, il tentera, plus au sud, une résistance nouvelle.
Bientôt, les premiers ennemis s'approchent. Ils avancent de trous d'obus en trous d'obus, malgré le tir de mitrailleuses qui les décime à chaque bond. Plus il en tombe, plus il en vient, tandis que dans nos rangs nul ne comble les vides. Guettés, mitraillés par les avions ennemis, assaillis vingt fois à la

grenade, chargés à la baïonnette, nos soldats restent partout inébranlables. A leur tête, les aspirants **VIALA**, et **BALLET**, les adjudants **DIVES** et **LE PAUL**, les sous-lieutenants **CORMERAIS**, **BOURNIGAL** et **ROBERT**, le lieutenant **POLI**, les capitaines **GUILTAT**, **CHARBONNIAUD**, **LINDREC**, **VAN den VAËRO**, rivalisent d'activité, de présence d'esprit et de bravoure. Notre ligne n'est pas entamée. Trois prisonniers sont même restés entre nos mains ; mais, vers l'est, par les vallons de Colombe et de Volvreux, à peu près hors de portée, un régiment boche, pourvu d'artillerie, la tourne. Aucune troupe amie n'apparaît, si loin que la vue s'étende, soit de ce côté, soit de l'autre, vers le Moulin de Laffaux. A quoi bon se laisser envelopper ? Submergé en quelques instants, accablé par des forces supérieures, sans aucun espoir d'être secouru, le bataillon retarderait moins, de la sorte, la progression des Allemands qu'en se dérobant ici pour faire tête un peu plus loin et s'encadrer, qui sait ? entre des réserves fraîches. Le commandant **FERRAN** donne, à 11 h.30, l'ordre de repli.

Ancestrami


LÉGENDE
Plaines et Vallées
Plateaux
Front défendu par des éléments n'appartenant pas au 265e R.I.
Postes avancés du 265e capturés par l'ennemi le 27 Mai (Bois de Hesse)
Positions successives défendues par des éléments du 265e R.I.
27.5 28.5 29.6
Dates (27) et heures (7) auxquelles les positions ont été quittées par le 265e R.I. ou les autres corps.
Limite Ouest de l'attaque Allemande le 27.
Echelle 1 : 80.000e
JOURNÉES DES 27, 28, 29 et 30 MAI 1918
Juvigny
Villers
Soissons

Ce n'est pas tout d'abord sans peine ni péril que le mouvement s'exécute. Le Boche nous talonne. Toutefois nos coups lui sont durs. Bientôt sa poursuite mollit, puis nous lâche ; et nous pouvons reprendre haleine, vers 14 heures, devant la ferme Chimy. Des tranchées s'y trouvent, protégées par d'épais réseaux. Quelques officiers du 71e bataillon de chasseurs à pied sont en train de les reconnaître. Leurs hommes, disent-ils, viennent à notre aide. Dans une heure, guère plus, ils seront là ; nous pouvons compter sur eux. Si prompts qu'ils soient, pourtant, l'ennemi les a devancés. Dès 14 h.30, il nous canonne, bouleverse par endroits les ouvrages que nous tenons et nous cause de fortes pertes. Ses avions, par groupes de 10, nous survolent à maintes reprises, descendant jusqu'à cinquante mètres du sol pour nous mitrailler à coup sûr. Lorsque les chasseurs entrent dans la lutte, les assaillants bordent déjà nos fils de fer.

Nous avons brisé le premier assaut ; mais nos munitions sont épuisées. Il est temps que les camarades nouveau-venus nous renforcent et nous ravitaillent. Avec leur secours, nous soutenons victorieusement une deuxième, puis une troisième attaque. C'est en vain que les Allemands ont réussi à prendre pied dans la tranchée que l'aspirant **BALLET**, une jambe brisée, toutes ses grenades lancées, leur dispute encore : le sous-lieutenant **BOURNIGAL** accourt, les contient, les refoule et, par un solide barrage, ferme le chemin devant eux. Plus loin, le capitaine **GUILTAT**, blessé, vient d'être emporté vers l'arrière. Un obus explose aux pieds du sous-lieutenant **MOLINIER** qui le remplace et met ce vaillant officier, pour un temps, hors de combat. Mais rien n'ébranle nos poilus ; et le sous-lieutenant **CORMERAIS**, qui succède au sous-lieutenant **MOLINIER**, leur prêche d'exemple. Le bataillon **FERRAN** ne s'en ira, vers 19 heures, qu'après en avoir reçu l'ordre. Jusque-là, il tiendra bon.

Ainsi fait le bataillon **du PLESSIS**, au Mont des Singes. Sa position cependant est singulièrement, critique. Dès le début de l'action sa première ligne de résistance, écrasée au bord du canal par les bombes et les obus, aveuglée par le brouillard du bombardement toxique, a été percée, débordée, anéantie. Tous les occupants, sauf un, ont été tués ou capturés. La ligne principale, qui longeait la voie de Soissons, a subi, vers 8 heures, presque toute, le même sort. Tandis que de gros minenwerfer et des canons lourds la martelaient à coups redoublés, une nombreuse infanterie, se glissant par les fourrés d'Ailleval que d'autre colonnes d'attaque avaient déjà enlevés à nos voisins, se préparaient à l'assaillir. A l'instant où le tir a cessé, l'assaut, de tous les côtés à la fois, en avant, de flanc, en arrière, s'est déchaîné sur ses défenseurs. Beaucoup sont morts en héros : telle jeune Yves **du PERRON**, engagé le jour de ses 17 ans, toujours prêt à braver tous les périls et que l'exemple de son frère, volontaire au même âge et tombé récemment au champ d'honneur, n'a fait que déterminer à offrir à Dieu sa vie pour la victoire de la France. Le plus grand nombre, réduit à l'impuissance par les lance-flammes après un combat vif, mais bref, a été désarmé et pris.

Deux petits groupes seulement ont réussi à se dégager de l'étreinte. Une dizaine d'hommes, conduits par le lieutenant **FERRARI**, remonte, sous un feu meurtrier, les pentes de la colline et, non sans laisser quatre ou cinq cadavres en route, rejoint la 22e compagnie dans la parallèle de soutien. En même temps, à la pointe de l'éperon, cinq soldats sous les ordres du sergent **PASQUES**, forcent à la grenade le cercle qui les entoure et, protégés par le talus, parviennent au pont de Champ-Vailly.

Là, sous la haute arcade en briques rouges qui supporte le chemin de fer, s'abrite le poste de commandement de la 23e compagnie et l'un des groupes de combat chargé d'interdire à l'ennemi les abords de Vauxaillon. C'est le musoir contre lequel tous les paquets de mer se brisent. Douze heures durant, sans relâche, le flot envahisseur battra l'ouvrage, maintenant informe, que tient cette poignée de braves : il ne le dépassera pas. Ces vingt-cinq hommes, isolés à l'entrée de ce ravin, devant les ruines du village, à quatre cents mètres des postes les plus voisins, feront échec une journée aux

centaines d'Allemands, qui, de toutes parts, les pressent. Serrés de trop près, ils refouleront l'assaillant par d'insolentes contre-attaques. Ils prendront à la fin sur lui un tel ascendant que, s'il fait mine d'avancer, il leur suffira de sortir, un contre dix, pour le faire refluer en hâte vers les boyaux où il se terre.

C'est qu'ils ont dans le lieutenant **GRANCAMP** un chef d'une irréductible ténacité, d'une bravoure et d'un sang-froid que rien n'étonne. Secondé par le sergent **PASQUES** et le caporal fourrier **HAGIMONT** avec l'activité et le courage dont ils sont coutumiers mais que son exemple accroît encore, toujours le premier au péril, il dirige et soutient sa troupe avec un merveilleux entrain. C'est aussi qu'ils savent tous leur devoir et l'honneur et le prix de leur résistance. Le sort d'un millier de combattants est lié à leur conduite. S'ils cèdent ou sont accablés trop tôt, tous les défenseurs du Mont des Singes et presque tous ceux d'Antioche ont le destin de ceux du canal. Il leur faut beaucoup d'héroïsme et tout autant de savoir faire.

Avec quelle anxiété, dans son admiration grandissante le chef de bataillon suit les phases de leur lutte, compte leurs blessés et leurs morts, mesure leur affaiblissement et l'épuisement progressif des ressources dont il dispose pour faire durer leur effort ! Car il sait dès le matin qu'il n'a nul secours à attendre : il recevra des munitions ; mais les renforts, l'artillerie dont il a réclamé l'aide, il n'y en a plus. Tous les canons qui travaillaient pour son secteur sont détruits ou capturés. Dès 8 h.30, vers Le Bessy, à quelques centaines de mètres en arrière de ses derniers postes de droite, les artilleurs se battaient devant leurs pièces pour gagner le temps de les mettre hors d'usage.

Il est donc, et depuis longtemps alors, débordé complètement ; et le ravin de Vauxaillon, solidement fermé près du village, s'ouvre sans nulle défense par cette autre extrémité. Les colonnes d'attaque avancent tout à leur aise, à partir de 5 heures du matin, par les vallons d'Ailleval et d'Allemant. A 7 h.15 elles atteignent le château de la Motte ; à 7 h.30, le Moulin de Laffaux ; à 9 heures un quart, Laffaux même. De ce côté, les troupes amies les plus proches se trouvent, jusqu'à 10 heures, à Sancy et au Pont-Rouge, six kilomètres derrière lui ; plus tard, à la ferme Chimy et à Margival. Entre elles et lui, sur ce large espace, la voie est libre : ni le lieutenant-colonel **ROSE**, ni le général **MODELON** (61e division), ni le général **de MAUD'HUY** (11e corps) n'ont plus personne à y mettre. Comment pourrait-il barrer le passage avec le peu qui lui reste : cinq sections de son bataillon, trois de la 19e compagnie et cinq sections de mitrailleuses — 250 hommes en tout ? Les six prisonniers qu'on lui amène, vers onze heures, appartiennent à deux régiments : contre les forces incessamment renouvelées que l'un et l'autre mettent en ligne, c'est tout juste s'il peut tenir le front dont il a la garde et qui s'étale, depuis sept heures du matin, de Champvailly à la cote 160, sur deux kilomètres et demi, le long des crêtes du plateau. Dès que les ennemis verront son isolement et sa faiblesse, ils viendront comme il leur plaira le prendre à revers.

Le devoir qui s'offre est austère ; mais c'est le devoir et, quand tout manque, Dieu est là. Un petit groupe, placé en crochet défensif, surveillera Le Bessy, donnera l'alarme si quelque danger se présente et retardera les assaillants. Pour le moment, le Boche se rue vers Laffaux sans se détourner, sans discerner son avantage, sans savoir peut-être que le Mont des Singes n'est pas à lui. Cependant, sur les pentes de l'éperon, ses vagues d'assaut, l'une après l'autre, sont brisées. Il s'arrête sous notre tir. Nous le voyons emporter ses blessés et ses cadavres. Énergiquement employées par le lieutenant **RUHL**, nos mitrailleuses font merveille. Celles du bataillon **GELLY**, au flanc des falaises d'Antioche, nous aident puissamment, d'ailleurs, ainsi que les groupes de combat de la compagnie **ANDRIEU** (18e). Les feux se croisent et, des hauteurs de Bellevue, le lieutenant **LE NAVENNEC** pointant lui-même ses hotchkiss à dix huit cents mètres sur la ferme Guilleminet, où déjà s'entassent des caissons, des voitures, tout un personnel à cheval et jusqu'à des automobiles, force tout ce monde à tourner bride ou à se cacher dans les bois.

Ah ! si nos canons s'en mêlaient, quel écrasement dans la plaine ! Mais les seuls que, de tout le jour, nous devions entendre ne sont pas des canons français. Et voici que la pression se fait plus forte. Il est dix heures. A la cote 160, le sous-lieutenant **BERTHOU**, tourné par toute une compagnie, a été contraint de se replier vers Le Bessy. A gauche, le groupe héroïque du lieutenant **GRANCAMP** est serré de près. Au centre, celui du sous-lieutenant **CHASSIER**, encerclé depuis le matin dans le taillis d'Ailleval, et que nous n'avons pu dégager encore, semble menacé d'un nouvel assaut. Il nous faut tenter un suprême effort.

Deux contre-attaques sont montées pour les rejoindre l'un et l'autre. Celle du sous-lieutenant **DAIRE** à droite, vigoureusement conduite, réussit brillamment d'abord. A sa tête, le caporal **COUDERC** s'élance sur la mitrailleuse ennemie qui arrête notre avance, tue les trois servants et prend la pièce. L'ennemi recule. Nous le poussons à la grenade. Il cède, mais bientôt il se ressaisit et, à cinquante mètres du but, nous nous heurtons à un barrage infranchissable. Toutes nos tentatives pour le forcer demeurent vaines. Presque aussitôt de nombreux éclatements de bombes retentissent dans le bois. C'est le dénouement du drame. Accablés par le nombre, ceux que nous espérions délivrer tombent aux mains des Allemands.

A gauche, la seconde contre-attaque réussit moins bien encore. Celui qui la mène, le sous-lieutenant **BARDON**, est pourtant un officier hors de pair. Esprit lucide, énergie tenace, grand cœur, s'il échoue c'est que l'obstacle est invincible. Au bout de cent mètres à peine, ses grenadiers sont arrêtés, dans la tranchée où ils progressent, par le feu d'une mitrailleuse. Le caporal-fusilier **ROBIN**, qui tente de la contre-battre, s'affaisse, mortellement frappé. La troupe hésite. L'officier s'élance, escalade le parapet, se jette sur les ennemis, entraîne contre eux tous ses hommes ; mais avant d'avoir pu franchir le barrage et engager le corps à corps, il tombe à son tour : les soldats **POTIEZ**, **CHEVREL**, **GOUBET**, **DIAQUIN** qui sortent pour le secourir au péril de leur propre vie, ne ramènent plus qu'un cadavre.

C'est en vain cependant que le Boche, en cet instant même, s'efforce de nous refouler. Il n'enfonce pas notre ligne. Il ne regagne seulement pas, dans la tranchée, tout le terrain qu'il vient de perdre. Résolus à tenir jusqu'au sacrifice suprême, nos troupiers, désormais, ne reculeront plus d'un pas. Blessé, le soldat **CUISINIER** refuse de se laisser emporter : on se bat ; il ne veut pas que, pour lui, quelqu'un cesse de se battre. Le soldat **BASTIDE**, attaqué par trois Allemands, saute sur eux et les fait tous trois prisonniers. Nous n'avons pas pu desserrer l'étreinte qui nous oppresse, mais partout nous la soutenons sans fléchir. Au poste de Vauxaillon, les fusiliers **CAILLOT** et **MIROUZE** et le coureur **ARTIGALON**, voyant se préparer un nouvel assaut, grimpent sur le talus de la voie ferrée, mettent leur arme en batterie et se font tuer sur place, mais l'ennemi est arrêté.

Même succès au centre, sur le Mont des Singes, où la défense est dirigée, avec une clairvoyance, une fermeté et un entrain magnifiques, par le capitaine **LANOË** que secondent, outre le lieutenant **RUHL** et le sous-lieutenant **DAIRE**, le sous-lieutenant **CHAILLOUX**, l'adjudant **BRUNETEAU** et le sergent **SIROT**, tous animés de la même ardeur que leur chef. Plus largement espacés à droite, le long des crêtes qui dominent la ferme Moisy, les groupes de combat de la 19e compagnie, commandés avec fermeté et vigilance par le sous-lieutenant **VERNEIGES** et l'aspirant **MENESCLOU**, ne se laissent pas davantage forcer ni surprendre. Leurs feux balaient partout le sol. Les assaillants, à plat ventre au-delà de nos fils de fer ou terrés dans les trous d'obus, n'osent plus relever la tête.

Ils enragent de se heurter sur tout le front à une pareille résistance après s'être promis une victoire facile et de rapides progrès. Leurs pertes les exaspèrent. « *Vous êtes des cochons ! Vos mitrailleuses nous tirent dans le dos. Vous allez les faire taire !* » s'écrie l'officier boche auquel on amène le sous-

lieutenant **CHASSIER**, capturé après cinq heures d'encerclement ; et comme le Français le regarde sans dire mot, d'un air ironique, il fait sortir du groupe un soldat et un sergent, puis s'adressant à ce dernier : « *Vous avez vingt-cinq minutes,* ajoute-t-il, *pour aller trouver votre chef. Vous lui direz de cesser le feu. Il est débordé de tous les côtés. Il faut qu'il se rende. Si, dans vingt-cinq minutes, vous n'êtes pas de retour, cet homme sera fusillé. Vingt-cinq minutes après, j'en fusillerai un autre, et si vous ne revenez pas, je continuerai de la sorte jusqu'à ce qu'il n'en reste plus* ».
La menace ne sera pas exécutée ; mais le sergent ne reviendra pas II n'a pas donné sa parole : le commandant, pour toute réponse, le renvoie se battre et ordonne de tuer le plus d'Allemands possible, afin de venger nos camarades s'ils doivent périr, comme tant d'autres, assassinés par les Barbares. Aussitôt, notre feu redouble. Sa violence fait assez connaître que nous avons reçu le message et quels sentiments il nous inspire.
Soudain, de l'endroit où nos coups portent le plus dru, quatre brancardiers surgissent. Ils sont des nôtres. A si faible distance nous les reconnaissons très bien. L'ennemi rampe derrière eux, les force à se tenir debout, à lever les bras, à crier : « *Cessez le feu ! rendez-vous ! Vous êtes encerclés ! Le capitaine vient d'être pris !* » Mais les poilus qui les entendent ne perdent pas sitôt la tête. Encerclés ? Le capitaine pris ? C'est ce qu'il faut voir. On y court sans que le tir cesse : le capitaine est à son poste et toute notre ligne est intacte. Alors, sur les Boches qui s'avancent, protégés par leurs boucliers vivants, les balles pleuvent de plus belle. Ceux d'entre eux qu'elles manquent s'abritent ou reculent comme ils peuvent. Par quel miracle aucun de nos brancardiers n'est-il atteint ? Ils se croient plutôt morts que libres. A nos signaux, enfin, ils comprennent ce qui se passe, ils accourent vers nos tranchées, ils y retrouvent leur courage ; et tout le reste de la journée, sous les balles et les obus, ils soutiennent, imperturbables, ou transportent nos blessés.
Plus le temps passe, moins c'est facile. Tous nos mouvements sont épiés. Dès que l'on s'écarte des barrages, où les grenades voltigent au moindre bruit, et des tranchées avoisinantes, que les mitrailleuses enfilent, on ne peut cheminer bien loin, même par les boyaux profonds sans être aussitôt bombardé. Il faut aux agents de liaison et aux coureurs une bravoure au-dessus de l'ordinaire pour accomplir leur mission. Que le chef de bataillon soit informé de tout, heure par heure, pendant toute la journée et, à certains moments critiques, beaucoup plus souvent encore ; que ses ordres parviennent tous à destination sans le moindre retard ; qu'il demeure en relations constantes avec son voisin à Antioche et avec son colonel, cela donne la mesure de leur héroïsme.
C'est par eux que, vers 15 heures, l'ordre lui arrive de se replier vers Margival et la ferme de Montgarni. Il établit aussitôt son plan de retraite : les éléments les plus avancés se retireront d'abord en tenant le plus possible le Boche en respect des autres, se laissant dépasser par eux, formeront ensuite une arrière-garde qui protégera le mouvement.
Malgré les difficultés extrêmes que les groupes de Vauxaillon et du Mont des Singes éprouvent, à se décrocher, c'est ainsi que tout s'exécute, en bon ordre, sans plus de hâte qu'il ne faut. Derrière nous, dans le ravin, sur le plateau, sitôt la barrière partie, le flot des Allemands s'étale. Nous n'en avons jamais tant vu. C'est un grouillement de fourmilière. Il en sort de tous les coins, en lignes, en colonnes, en foule. Déjà, vers 16 heures, lorsque le commandant quitte la ferme Moisy où il s'est arrêté quelques instants pour assurer le départ de tout son monde, ils arrivent sur ses talons à deux cents mètres. Heureusement la coopérative est là ! Pendant qu'ils s'attardent à la piller, nous prenons du champ ; et passant, à 18 heures, dans les boyaux pardessus la Creute 102 que d'autres, venus de Laffaux, sont en train de fouiller et de piller de même, nous gagnons, mitraillés d'un peu partout, la position assignée.

Nous avons accompli notre mission, brisé l'élan de l'ennemi, empêché sa victoire de s'étendre. Comme le général **MODELON** (61e division) le proclamera dans son rapport sur les opérations de la journée, malgré de lourdes pertes, malgré le manque de liaison téléphonique ou par télégraphie sans fil, au milieu des nappes de gaz toxiques et sans aucun espoir de renforcement, nous sommes restés en flèche *sans arrière-pensée de recul*, décidés à tenir sur place ainsi que le prescrivait le plan de défense, et nous refusant au repli malgré la terrible menace d'un débordement complet par la droite. Cette opiniâtreté, qui est le fait du bataillon **du PLESSIS**, a eu pour bénéfice immédiat de bloquer l'aile droite allemande qui s'acharnait à s'étaler puis à se rabattre sur le tunnel de Vauxaillon, pour prendre à dos la 151e division d'infanterie, établie à notre gauche.
Et peut-être n'est-ce pas tout ; car **LUDENDORFF** écrira quelques mois plus tard dans ses *Souvenirs de Guerre* que, si la foudroyante victoire de ses armées le 27 mai demeura sans lendemain, ce fut parce que la division d'infanterie placée à l'aile droite de l'attaque, au lieu de foncer sur Compiègne, s'obstina à descendre vers le sud pour s'emparer de Soissons. Or, qui l'a canalisée dans cette direction funeste aux plans du grand état-major impérial, si ce n'est notre résistance ? C'est nous qui avons soutenu son choc et barré devant elle les chemins de l'ouest dont elle s'évertuait à forcer l'entrée...
Nous avons payé cher ce glorieux succès qui sauve nos camarades, gagne du temps, et déjà, en plein triomphe de l'Allemagne, fraye la voie à la défaite qui l'étranglera d'ici peu. Le 6e bataillon est diminué des deux tiers, la 19e compagnie d'un quart. Un des groupes qu'elle formait manque tout entier à l'appel. L'ordre qui le chargeait de couvrir notre retraite en se repliant le dernier ne l'a pas atteint ; et c'est seulement par l'approche de l'ennemi que son chef, le sergent **FÉREC**, prêtre de Quimper, a connu notre départ. Il accomplit alors, sans le savoir, précisément la mission qui lui était destinée. Non sans peine, talonné, il gravit les pentes abruptes au pied desquelles s'ouvre le tunnel de Vauxaillon et prend position, pour retarder la poursuite, sur la crête qui les couronne ; mais avant même qu'il ait pu se mettre en garde, de nombreux Boches l'environnent, se jettent entre nos soldats, les désarment, puis les entraînent. Un grand diable de sous-officier, revolver au poing, somme le sergent de se rendre. Ne recevant pas de réponse, il le vise presque à bout portant, le manque et tombe abattu par lui d'une balle en pleine tête. Un autre, qui arrive à la rescousse, est embroché en un clin d'œil. Le reste s'enfuit et le vaillant sous-officier, ramenant deux de ses hommes, délivrés par cette fuite, rejoint nos lignes, bien avant dans la soirée, au vallon de Marginal. Il y retrouve ses camarades de la 19e compagnie et tout le 6e bataillon. La compagnie **ANDRIEU** (18e), dont la vigilance et la ténacité ont rendu de si grands services aux défenseurs du Mont des Singes est affaiblie de près d'un tiers. La compagnie **HUET** (17e) et les mitrailleurs qui l'accompagnaient ont moins souffert, quoique l'audace entreprenante des aviateurs et des fantassins ennemis lui ait causé des pertes sensibles pendant qu'elle couvrait la retraite. Le sous-lieutenant **PRAUD**, qui commandait son arrière-garde, s'est même heurté vers huit heures du soir, dans Neuville, à une reconnaissance d'officiers allemands. Les voyant occupés à consulter leur carte et distinguant mal leur uniforme dans l'obscurité grandissante, il s'est approché d'eux pour prendre des renseignements. Aux premiers mots, ils se sont jetés sur lui et il n'a dû qu'à sa vigueur et à sa promptitude de pouvoir leur échapper.
Le commandant **GELLY**, en exécution des ordres reçus, dispose sa troupe entre Sorny, que le 403e régiment d'infanterie occupe, et le château de Montgarni, où vient s'appuyer la gauche du bataillon **du PLESSIS**. Celui-ci, malgré sa faiblesse doit s'étendre à droite jusqu'à Margival, que tient le 299e. C'est seulement à l'arrivée du bataillon **FERRAN** (4e), venant de la ferme Chimy et attendu d'un moment à l'autre, qu'il pourra se resserrer sur un moindre front. Pour comble de disgrâce, nos voisins, nous ayant soudain prévenus qu'ils abandonnent Margival, disparaissent dans le taillis. On

se précipite à leur suite : impossible de les rejoindre. Au premier carrefour, c'est aux Boches que l'on se heurte. Pour arrêter cette infiltration qui menace de nous déborder, nous ne sommes pas en force. Averti, le lieutenant-colonel **ROSE** ordonne de rabattre notre aile droite le long des coteaux de Vuillery. Le quatrième bataillon s'annonce ; le temps d'exécuter l'ordre, il sera là et barrera le reste de la vallée.

Il se déploie en effet, vers trois heures du matin, entre la voie ferrée et les débouchés du village, qu'il occupe et va défendre. L'aube commence à poindre. L'ennemi, gêné sans doute par le brouillard matinal qui dort sur les herbes hautes, demeure encore inactif : mais, bientôt, le jour paraît, la brume s'allège, le combat reprend partout. Notre front est bien étendu pour nous, après de si lourdes pertes et de si rudes fatigues, en face d'assaillants nombreux, reposés, ravitaillés et que d'abondantes réserves soutiennent. Tout échelonnement en profondeur est impossible. Largement espacés dans nos tranchées, inachevées pour la plupart, nous ne formons qu'une barrière mince et frêle. Il suffira que les munitions manquent ici ou là pendant un instant ou que les défenseurs d'une tête de boyau soient tous mis hors de combat pour que les Allemands passent et prennent à revers notre ligne : cela ne tardera guère.

A six heures, leur artillerie devient plus active, et la fusillade redouble. A sept, leur infanterie attaque. Les bois de Margival lui offrent un impénétrable couvert : elle y chemine sans péril et les boyaux qui nous y relient facilitent encore son approche. C'est par là qu'elle s'infiltre et, bientôt, la lutte bat son plein aux carrefours que le bataillon **du PLESSIS** défend. Soudain, l'un de nos barrages est enfoncé. On se bat dans la tranchée même, avec un acharnement égal à celui que le succès a couronné la veille ; mais les grenades s'épuisent et les fractions de droite, coupées de leur dépôt, en sont tout à fait dépourvues. Elles disputent alors le terrain pied à pied, comme elles peuvent, conduites par le chef de bataillon et le lieutenant **LE NAVENNEC**, seuls officiers qui leur restent. Tout le monde s'acharne au combat ; tout le monde fait le coup de feu presque à bout portant : vains efforts ; on est débordé.

En arrière, dans les bois qui couvrent les coteaux de Vuillery, une vive fusillade éclate : c'est le sous-lieutenant **DAIRE** et sa section, refoulés jusque là et complètement encerclés, qui se dégagent avec une superbe audace. La chaîne va se reformer : il faut sortir de l'étroit fossé où l'ennemi, mieux armé, a sur nous tous les avantages ; et, puisque les obstacles du terrain ne permettent pas de charger à la baïonnette, nous mettre du moins en situation de résister à la poussée. Nous avons deux mitrailleuses. Les servants et leur chef, l'adjudant **PÈZERON**, s'élancent sur la pente qui forme glacis, et les offre aux tireurs d'en face comme autant de cibles vivantes. Plusieurs d'entre eux tombent pour ne plus se relever : mais les autres atteignent le fourré dont ils vont tenir la lisière. Un instant après, le reste de la petite troupe se déploie à son tour et couvre ainsi le flanc gauche du bataillon **FERRAN** (4e) demeuré inébranlable aux chocs répétés qu'il vient de subir. Vers huit heures notre front est complètement rétabli ; seulement il s'est allongé, ce qui l'amincit et le rend plus frêle encore. Quelques sections de territoriaux viennent renforcer son centre : le péril semble conjuré.

Il n'a fait que changer de place. Contenue désormais à l'aile droite, l'attaque redouble de violence au milieu et à l'autre extrémité de la ligne. Les territoriaux sont enfoncés. Tournées par cette nouvelle brèche, les compagnies **LANOË** (22e) et **MASSACRY** (21e) se replient en combattant le long des crêtes qui dominent **V**uillery ; mais cette retraite, qui les amène près des réserves du quatrième bataillon, les sépare du sixième qui est le leur. Dans un tel mélange, le commandement serait impossible si le commandant **du PLESSIS** et le capitaine **FERRAN** ne se le partageaient sur le terrain même. Le premier, qui se trouve dans le village, se chargera de sa défense ; le second, ayant établi son poste sur le flanc de l'éperon, mènera le combat de ce côté.

Retranchée dans les vergers et les premières maisons, la compagnie **CHARBONNIAUD** (14e) que couvrent d'une part la quinzième compagnie et de l'autre les débris de la vingt-troisième, oppose avec un merveilleux entrain, à tous les assauts, une résistance victorieuse. L'ennemi ne passera pas dans la vallée. Peut-être serait-il possible de rétablir une seconde fois et de consolider notre front s'il ne passait pas davantage sur les plateaux à nos deux ailes ; mais il passe. A six heures nous voyons, depuis quelque temps déjà, nos voisins du Pont-Rouge battre en retraite ; et ceux de Sorny, attaqués au même moment avec une extrême violence, sont presque tous tués ou pris. La gauche du bataillon **GELLY** (5e) se trouve ainsi découverte. Vainement, la compagnie **HUET** (17e) s'obstine à combattre sur place : les Allemands la débordent, puis la tournent. Lorsqu'elle reçoit l'ordre de se replier, elle ne parvient pas à se dégager tout entière, et son chef reste entre leurs mains.
Tout espoir de conserver nos positions serait chimérique. Ordre nous est donné de nous rabattre, à dix-huit cent mètres en arrière, sur le front que jalonnent l'éperon de Braye et le village de Terny.
Des éléments du 264e d'infanterie, du 66e territorial, du 9e cuirassiers, s'intercalant entre le bataillon **GELLY** et les unités que le capitaine **FERRAN** dirige, viennent alors compenser nos pertes et l'allongement de notre ligne. Le mouvement s'exécute avec ordre, quoique la pression de l'ennemi se fasse de plus en plus forte. A droite, une action vigoureuse des sections **BOURNIGAL** et **CORMERAIS** sur l'éperon de Vuillery donne aux éléments du bataillon **du PLESSIS** le temps de se réunir dans la vallée et d'en organiser la défense pendant que ceux du bataillon **FERRAN** s'établissent sur les pentes et le faîte du coteau.
Ils y sont depuis un instant à peine, que le Boche arrive à son tour, poussant avec brutalité devant lui quelques-uns de nos hommes, dont il s'est emparé sous bois. A cette vue, d'un même élan, tout le monde se dresse et charge. Le capitaine **CHARBONNIAUD**, le lieutenant **PERRUCHE**, le sous-lieutenant **MOLINIER**, l'aspirant **VIALA**, les sous-lieutenants **CORMERAIS** et **BOURNIGAL** sont dans le rang, parmi leurs hommes. Les fusiliers mitrailleurs **CLUZEAUX** et **DEMONTOUX** tirent en marchant. Personne ne reste en arrière, si ce n'est ceux que les balles ont frappés ; encore, le sergent **PAROUTEAU**, atteint en pleine tête, devance-t-il sa troupe, avant de tomber pour toujours, en criant : « *Allez-y, les gars, à la baïonnette !* » En un clin d'œil, nos camarades sont délivrés, les Allemands écrasés et mis en fuite. Une dizaine d'entre eux gisent transpercés sur le sol, à côté de leur mitrailleuse. Deux survivants, tout jeunes, lèvent les mains, demandent grâce ; mais les nôtres ne veulent rien entendre. Il faut que les officiers s'interposent pour qu'ils consentent à les faire prisonniers.
Un troisième est capturé en même temps au bas des pentes et envoyé à Clamecy où, quelques minutes plus tôt, à onze heures, le poste du lieutenant-colonel **ROSE**, établi là dès le matin, se trouvait toujours. Le soldat **BIDAULT**, chargé de le conduire, s'est à peine mis en route que le chef du bataillon reçoit l'ordre de se retirer vers le sud entre Braye et Crouy. Nos voisins de droite sont refoulés jusqu'à la Perrière. Au centre, certains des éléments qui nous renforcent ont cédé, çà et là, aux poussées de l'ennemi et la 19e compagnie, moitié par nécessité, moitié par erreur, au lieu de se retirer vers Clamecy, comme quelques fractions des unités dont elle couvrait la droite (17e et 18e compagnies), ou vers les points de la route de Béthune que le reste du bataillon **GELLY**, près de Terny, défend encore, est passée à l'aile gauche et mêlée au 403e d'infanterie près de la ferme Beaumont.
Elle mènera, au milieu de ce régiment, le lendemain et le surlendemain, de durs combats avant de nous rejoindre au sud de l'Aisne après relève ; mais pour le moment, ces chassés-croisés ont ouvert dans notre ligne une brèche dangereuse. Les Allemands en ont profité. Une patrouille, envoyée par le commandant **du PLESSIS** vers Clamecy rend compte qu'ils occupent déjà le village. C'est exact. Nous les apercevons derrière nous, des hauteurs qui le dominent, et nous apprendrons plus tard que

BIDAULT, arrivé près de sa lisière, n'a dû qu'à sa présence d'esprit de pouvoir s'éclipser à temps et conduire son prisonnier en lieu sûr.
Peu de temps après, cependant, ils se retirent, se trouvant sans doute trop en flèche. Dans l'après-midi, Terny tombé en leur pouvoir et nos troupes repoussées vers Leury, ils reviendront; mais, pour conquérir alors ce qu'ils cèdent de la sorte, il leur faudra livrer un sanglant combat aux cuirassiers, qui l'occupent presque aussitôt et s'y retranchent. Ils n'avanceront guère au delà. Jusqu'à la nuit, et très avant dans la nuit même, les cavaliers tiendront la route de Béthune sous un feu des plus violents, aidés, d'ailleurs, dans cette résistance héroïque, par quelques groupes de chez nous : sections du sous-lieutenant **CHAILLOUX** (23e) et du sergent **de CHANTELOUP** (17e compagnie) ; mitrailleurs du bataillon **GELLY**, sous les ordres du sous-lieutenant **LE LÉAL** et de l'adjudant **GUYOT**, que le général **DESVALLIÈRES**, commandant la division voisine, félicitera de leur vaillance, en les remerciant de si bien pratiquer envers ses troupes la fraternité des armes.
Ainsi, malgré son acharnement et la confusion qui règne de notre côté sur le champ de bataille, trop large pour nos effectifs, l'ennemi n'a gagné sur nous, en ce deuxième jour d'attaque, que deux kilomètres à gauche, trois à droite, partout moitié moins que le premier jour. Nos pertes sont pourtant très lourdes et les siennes assez légères. Il a sur nous, et de beaucoup, la supériorité du nombre. Il est moins fatigué, mieux armé, soutenu par une artillerie puissante et des ballons, des avions en quantité. De notre côté, les canons se taisent ; et deux pauvres avions, seuls appareils aériens qui se soient risqués à paraître, ont été, en un clin d'œil, « descendus » en flammes. La nuit approche : qui sait si nous ne coucherons pas ce soir sur les positions où notre front, de nouveau renforcé après le combat de Clamecy, semble s'affermir ?
Malheureusement, la perte de Crouy par nos voisins de droite nous oblige, vers 19 heures, à nous relier à eux plus au sud pour couvrir l'entrée de Soissons. C'est ce que le commandant **du PLESSIS** est chargé de faire, pendant que le bataillon **FERRAN**, qui barrait la vallée au nord de Crouy, se rabattra vers la route de Béthune. Il envoie donc ses éclaireurs dans la plaine à travers les bois qui s'élèvent sur les pentes méridionales de l'éperon 132 et il se dispose à les suivre.
A ce moment, les plus avancés d'entre eux signalent de nombreuses petites colonnes allemandes, qui, de Crouy, descendent, non seulement sur la ville, dont, rien ne semble plus leur défendre l'accès, mais encore par les champs, les vergers, les taillis même dont nous nous croyions seuls maîtres, vers l'usine de Vauxrot. Elles débordent ainsi, depuis quelque temps déjà, notre droite. Leur intention est manifeste : elles ont pour mission de nous devancer au bord de l'Aisne, de s'emparer du point d'appui que nous offrent le village et la verrerie de Vauxrot, puis de s'infiltrer derrière nous par le ravin de Cuffies, et de nous rendre ainsi, tout ensemble, nos positions intenables et la retraite impossible. Si nous n'appuyons immédiatement notre droite à la rivière pour leur barrer le passage, nous aurons à soutenir, le lendemain, nous et nos voisins de gauche, dans des conditions désastreuses, une lutte trop inégale. Il n'y a pas une minute à perdre.
Le chef de bataillon se hâte aussitôt vers la ferme de Montagne-Neuve près de laquelle, dans une carrière, le lieutenant-colonel **ROSE** a son poste de commandement. Il va lui exposer tout cela : les ordres nécessaires seront aussitôt demandés au général de division et peut-être pourront- ils être donnés et exécutés à temps. Or, par un heureux hasard, des deux carrières voisines de la ferme, les cartes n'en portent qu'une : il y entre et c'est le quartier général lui-même qu'il y trouve. C'est une demi-heure de gagnée. Informés sur le champ, le général **MODELON** et le général **BULLEUX** prennent sans retard les décisions qui s'imposent. Vers 21 heures, notre mouvement est achevé.
Solidement établis dès lors à la Verrerie et sur l'éperon de Vauxrot dans les lacets de la route de Béthune, nous formons une barrière difficile à aborder de front et dont le flanc droit, appuyé à la rivière, n'offre aucune prise. D'autre part, tant que Leury tient, notre gauche ne court pas grand

risque. L'ennemi sait tout cela : aussi, renonçant pour un temps à ses desseins, ne fait-il contre nous, cette nuit-là, nulle tentative nouvelle. Nous pouvons respirer un peu, nous étendre, dormir au revers des fossés ou dans les fermes en ruines, pendant que nos sentinelles nous gardent à la clarté des incendies. Il y a soixante heures que nous veillons, presque sans discontinuer ; vingt-quatre que nos vivres de réserve sont épuisés. « *Qui dort, dîne* » : ce court sommeil nous tiendra lieu du ravitaillement qui ne vient pas.

Le 29 mai au petit jour, les éléments du 5e bataillon que nous avions encore à Leury nous rejoignent à l'exception de la 19e compagnie. Tout reste calme. Il est visible que les Allemands ne tenteront rien encore contre nous : notre position est trop forte. Ils comptent sur les progrès de leur aile droite, pour la déborder par le nord, la prendre à revers et nous jeter dans l'Aisne, si nous ne battons en retraite. De bonne heure, leur manœuvre se dessine et réussit, hélas ! au gré de leurs désirs.

Nos voisins perdent Leury, puis se retirent sur Chavigny, Vaux et la Carriette. A 9 heures, le 264e est forcé de se rabattre vers le sud, pour défendre la tête du vallon de Cuffies. Un peu plus tard, violemment attaqué lui-même, il cède du terrain. Entre lui et le 265e, un vide dangereux s'ouvre, que l'on ne parvient pas à combler, même en y jetant toutes les réserves, d'ailleurs peu nombreuses. La ferme de Montagne-Neuve est complètement découverte.

Les 21e et 23e compagnies qui l'occupent, ainsi que ses alentours, se défendent avec vigueur. Pendant quelques instants le feu de mousqueterie fait rage ; mais nous ne sommes pas en force. Il est de toute évidence que, si l'on s'obstine, le reste du régiment sera bientôt cerné sur l'éperon de Vauxrot sans qu'on puisse le secourir. Le commandement supérieur a prévu ce péril et dicté des ordres, dès le matin, pour s'y dérober lorsqu'il deviendrait trop menaçant. Un peu avant midi, le commandant **du PLESSIS** donne donc le signal de la retraite, que le lieutenant-colonel **ROSE**, presque en même temps, lui prescrit d'exécuter ; et, vers 14 heures, nous sommes de nouveau solidement établis entre Vauxrot et Cuffies et sur les crêtes qui, vers l'ouest, les dominent. Deux compagnies du 17e d'infanterie tiennent les villages, tandis qu'un bataillon du même régiment, sous les ordres du capitaine **SOUCHEZ**, défend le plateau à notre gauche jusqu'à la cote 128, qui commande la vallée de Chavigny.

Ainsi renforcées par nous, les troupes fraîches que nous venons de rejoindre peuvent soutenir victorieusement le choc. Elles repoussent, en effet, vers 17 heures, une forte attaque avec tant de succès que l'ennemi se le tient pour dit et ne renouvelle pas, ce soir-là, sa tentative. La nuit s'écoule sans autre accident qu'une infiltration de patrouilles allemandes dans les ruelles de Cuffies, d'où le 17e les expulse à l'aube.

Nous pourrions nous en aller ; car ce régiment est en place et nous venons de recevoir un ordre qui le désigne pour nous relever sur la ligne de combat. Nous sommes libres de partir dès qu'il aura pris les dispositions nécessaires. Hélas ! nos troupes épuisées ne sont pas au bout de leurs peines. Soit retard, soit malentendu dans la transmission de cet ordre à nos relevants, le jour paraît avant qu'ils nous déclarent quittes. Il faut attendre la nuit suivante et, d'ici là, subir les assauts furieux et réitérés d'un ennemi supérieur en nombre ; mais le moral de nos « poilus » résiste à toutes les épreuves et cette quatrième journée de lutte, aussi rude que les deux premières, ne fera que donner un éclat plus vif à leur gloire.

Ce 30 mai commence pourtant dans le calme. A 9 heures seulement le bombardement éclate, très violent dès le début. S'il n'y a que peu de batteries en action, elles sont de gros calibres et leur tir, bien réglé par les ballons, se concentre avec précision sur les quelques tranchées et boyaux qui nous abritent. L'attaque d'infanterie ne tarde guère. Sur tout le front, elle se rue avec furie, mais sans autre succès que de faire refluer vers nous la compagnie du 17e qui tenait, en avant-postes, les lisières de Cuffies. Notre ligne reste intacte.

Arrêté à 10 h.20, le combat reprend à 11 h.30 avec un acharnement plus grand encore. La canonnade devient presque intolérable. Vingt minutes après, les Allemands débouchent de toutes parts en petites colonnes et en vagues d'assaut. On les voit descendre à Chavigny, s'infiltrer dans la vallée de Vauxrezis, la traverser pour monter par les bois des pentes, derrière nos positions, vers le plateau de Pasly. La cote 128, attaquée de front et de flanc est bientôt en leur pouvoir ; et voici que, tout à coup, sous une poussée plus forte, le bataillon du 17e, vainqueur du premier combat, lâche pied en bloc, entraînant dans sa retraite les éléments des 219e, 264e et 265e qui se trouvent en liaison avec lui.

Les deux branches de l'unique boyau qui relie les tranchées de Cuffies à celles de Pasly sont soudain bondées de gens qui se mêlent et s'entassent. Le plateau en est couvert et l'ennemi ouvre aussitôt sur cet objectif une canonnade terrible. Les blessés, les morts jonchent le sol. L'encombrement rend toute contre-attaque impossible en paralysant le jeu des réserves. Tout ce que peut faire le chef de bataillon **du PLESSIS** qui les commande, c'est de se porter à la fourche du boyau, où le flot se presse, pour essayer d'arrêter le mouvement et de reformer une chaîne. Ses efforts demeurent vains. Le bombardement est trop intense en cet endroit, le seul pourtant où l'on puisse tenter quelque chose ; et force lui est de se résigner à fixer plus en arrière, dans les tranchées de Pasly, la ligne de ralliement. C'est, d'ailleurs, ce qui lui a été prescrit dès le matin pour le cas où un repli s'imposerait. Il donne les ordres nécessaires, lui-même restant où il se trouve afin de régler le passage des troupes et d'empêcher ainsi qu'une affluence trop soudaine sur la position nouvelle n'y rende trop lent ou trop difficile le groupement des unités.

Admirablement secondé par son entourage, — lieutenant mitrailleur **RUHL** et soldat **JAOUEN**, tous deux mortellement frappés auprès de lui ; adjudant de bataillon **DEFFAIN**, soldat secrétaire **MAREC**, lieutenant **LE NAVENNEC** (6e compagnie de mitrailleuses), sous-lieutenant **PRÉCLAIRE** ; capitaine adjudant-major **WARENGHEM** — ainsi que par le capitaine **SOUCHEZ**, commandant le deuxième bataillon du 17e d'infanterie ; parles capitaines **LEUSSIER** (219e) et **BOCKLER** (264e), les lieutenants **MASSACRY** et **GRANCAMP**, le capitaine **LANOË** (265e) et surtout le capitaine **GELLY**, commandant le 5e bataillon du 265e, dont le sang-froid, l'énergie, l'esprit de devoir et de discipline lui apportent un concours inestimable et décisif, il obtient, cette fois, le résultat désiré ; mais les pertes subies par les éléments divers qui se trouvent ainsi momentanément sous ses ordres sont considérables et la situation n'a rien d'enchanteur.

L'aile gauche, en crochet défensif au nord-est de Pasly, ne s'appuie à rien. De ce côté, nos plus proches voisins, à un kilomètre de nous, sur les crêtes qui dominent le village, refluent précipitamment vers le sud, talonnés par l'infanterie allemande. L'aile droite, jointe au bataillon **FERRAN** (4e du 265e) forme un crochet offensif très exposé sur la rive droite de l'Aisne, tandis que, derrière elle, l'ennemi est maître de la rive gauche jusqu'au pont de Bois-Roger. Déjà il la presse et menace de la rompre. Le sous-lieutenant **BOURNIGAL**, cerné avec une trentaine d'hommes, ne parvient à se dégager qu'au prix d'une lutte héroïque. Plusieurs de nos groupes de combat tomberaient aux mains de l'assaillant, si, par trois fois et de sa propre initiative, l'adjudant **LE PAUL** ne contre-attaquait, avec sa section, pour les dégager.

Aucun secours ne peut être demandé ni obtenu.

Le bataillon **FÉVRIER**, du 17e d'infanterie, en ligne avec le bataillon **FERRAN**, vient même de recevoir un ordre de retraite vers les coteaux de Pommiers. C'est là, manifestement, que la résistance s'organise : il ne nous reste qu'à la rejoindre, à présent que l'honneur est sauf. A midi trente, le commandant **du PLESSIS** en donne l'ordre au moment précis où le lieutenant-colonel **ROSE** lui écrit de son côté : « *Dès qu'un repli deviendra nécessaire, portez les éléments du régiment et, autant que possible, ceux du 264e qui sont à votre gauche, sur l'éperon coté 134 à 1*

kilomètre sud-ouest de Pasly, de manière à les établir sur la ligne Rochemont (ferme) — pointe et pentes nord de l'éperon 134 ».
Sous le soleil ardent, la chaleur est accablante et la nécessité de se dérober aux drachen oblige à de pénibles détours. Certaines unités même ont de la peine à se décrocher. Il faut, notamment au bataillon **FERRAN**, toute l'habileté de son chef pour retraiter sans trop de dommage. Quatre jours de lutte pied à pied, toujours en flèche, presque sans ravitaillement ni sommeil, aux prises avec un ennemi dix fois plus nombreux et mieux armé, pèsent sur les épaules de nos soldats. Ils comptaient ce matin sur la relève, et elle n'est pas venue ; sur des calions, des avions, des renforts, et l'on n'en voit point paraître ; sur un arrêt ou un recul du Boche, et c'est nous qui reculons. Ils sont déçus ; ils sont épuisés ; ils ont vu tomber aux mains de l'ennemi, ou partir vers l'ambulance, ou râler tout sanglants, sur le terrain, autant de camarades qu'ils en peuvent compter encore de vivants à côté d'eux. Vous croyez qu'ils sont abattus, défaits ; qu'ils s'acheminent tristement, découragés et en désordre, vers la ligne de repli qu'on leur assigne à défendre, la dixième en quatre jours ? Quelle erreur ! Le mouvement s'exécute dans un ordre parfait, en petites colonnes éparses sur lesquelles l'artillerie allemande n'a que peu de prise. A 18 heures, il est achevé. La défense des tranchées s'organise comme si l'on venait d'y amener des troupes fraîches. Chacun s'apprête sans murmure au combat nouveau qui s'annonce. Nul ne songe à autre chose. Au chef aimé et de facile abord qui passe voir si tout est prêt, nul ne demande : « *Est-ce enfin ce soir la relève ?* »
Tous ont l'âme ferme et haute. Lisez les citations qui consacrent leur héroïsme en ces formidables journées qui furent, pour l'arrière front de l'attaque et pour la France tout entière, des journées d'angoisse : nulle part vous n'en trouverez autant qui parlent d'entrain, de gaieté, d'accomplissement joyeux du devoir ; et le soldat **CUCHEROUSSET** exprimera le sentiment de tous ses camarades, en ces heures tragiques, lorsqu'il écrira un peu plus tard : « *Malgré les souffrances et les fatigues supportées pendant ces quatre jours, nous sommes heureux, car nous avons fait du bon travail.* »
Oui, nous avons fait du bon travail. Dans l'assaut inégal et gigantesque, nous ne sommes pas des vaincus. Nous avons rompu dix fois depuis qu'il s'est engagé, mais dix fois par ordre supérieur, l'épée en garde, après parades et ripostes. Nous comptons parmi ceux qui ont conservé le champ libre à la victoire décisive dont les ailes déjà s'entrouvrent sous les ombrages du Valois. Trois jours durant, nos bataillons ont combattu côte à côte, tous les trois en première ligne et débordés de toutes parts. Relevés avant l'aube du quatrième, ils ne se sont pas retirés, malgré leurs pertes, dès lors qu'ils n'étaient pas certains que, sans eux, la défense fût assurée. Ils sont restés douze heures de plus, et quelles heures ! dans la bataille : et le soir du 30 mai, il a fallu, pour qu'ils s'en aillent vers l'arrière, un nouvel ordre de départ.

Le 265e a bien gagné la citation à l'ordre de l'armée qui lui vaudra la fourragère verte et rouge et que le général **DEGOUTTE** lui décernera le 6 août en ces termes glorieux :
« *Régiment animé d'une ardeur extrême et du plus haut sentiment du devoir. Le 27 mai 1918, sous le commandement du lieutenant-colonel ROSE, placé en pivot des lignes françaises attaquées, s'est d'abord maintenu avec une solidité inébranlable, en flèche, à plusieurs kilomètres en avant. Forcé au repli, par suite du recul général des lignes, ne l'a fait qu'avec une lenteur et une ténacité implacables, continuant à barrer imperturbablement une grande route à la poussée ennemie. Grâce à son attitude héroïque et à son esprit de sacrifice sans limites, les premiers éléments ne purent pénétrer que le lendemain dans la ville convoitée. A ensuite, en prolongeant son effort jusqu'à la fin de la troisième journée de lutte, contenu l'extension des gains ennemis. Ne s'est retiré* [1] *que par ordre, après avoir été relevé, malgré les pertes subies.* »

1 Le soir du 4e jour.

Source : B. D. I. C. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

VII

EN LORRAINE

31 mai.— 4 septembre 1918.

Au grondement du canon, nous marchons, dans la nuit tiède, lentement, vers la forêt maternelle qui va nous cacher dans son sein. Nul regard ne percera, du haut des airs, les voûtes de ses ramures. Sous leurs arceaux, à leurs piliers nous suspendrons en paix nos tentes où le sommeil qui nous accable étendra sur les feuilles sèches, pour un repos délicieux, nos corps las et endoloris. Nos nerfs, doucement apaisés par cette atmosphère sereine, reprendront bientôt leur souplesse. Nos cœurs se rafraîchiront dans la solitude. Ils entendront les mille voix du sol natal. Ils s'élèveront par l'élan de la gratitude, vers le Dieu qui sauve, et tout en suivant, anxieux, les fluctuations de la bataille, ils sentiront croître leur foi aux grands destins de la patrie.

Le 31 mai au point du jour, nous arrivons à Soucy et à Montgobert, dont les derniers habitants s'apprêtent à partir. Le lendemain, nous campons près de Villers-Cotterêts, complètement abandonné. Établis ensuite en réserve à Oigny et à Dampleux, nous travaillons pendant huit jours, sous les futaies, à des tranchées et à des réseaux de fil de fer qui demeureront, Dieu merci ! sans aucun emploi. Nous quittons enfin, le 7 juin, les rivages que viennent battre les dernières vagues de l'invasion arrêtée ; et nous stationnons jusqu'au 12 à Villers-St-Genest, Brégy et Bouillancy, villages illustrés par les combats victorieux auxquels nous avons pris part avec l'armée **MAUNOURY** il y a quatre ans.

Ce n'est pas sans émotion que nous revoyons cette vaste plaine, ces champs où reverdissent des moissons pareilles à celles qui les doraient alors, ces maisons dont quatre années n'ont pas réparé les ruines, ni même guéri les blessures. Rien n'a changé. Seulement la campagne est toute fleurie de croix à cocardes tricolores ; et, là-bas, au bord de la route, une pyramide se dresse pour remémorer aux passants l'héroïque et victorieux souvenir qui plane sur elle. C'est là que, le 11 juin, une délégation en armes rend les honneurs militaires aux camarades qui sont tombés pour la patrie dans la bataille qui l'a sauvée. Nous avons continué leur œuvre : résolus à la poursuivre jusqu'au bout et à rendre leur sacrifice aussi fécond qu'ils l'ont rêvé, nous déposons, au pied du monument qui le rappelle, une couronne funéraire, hommage du « 265e à ses glorieux morts de 1914 ».

Le lendemain, nous nous embarquons à Betz pour une destination inconnue. Ceux qui prétendent en avoir percé le mystère sont naturellement nombreux. Les uns nous envoient en Belgique, d'autres en Italie, d'autres dans les Vosges. C'est à ceux-ci que l'événement donne raison. Vingt huit heures de voyage nous amènent à Gerbeviller, d'où nous gagnons, à pied, Domptail et Fontenoy-la-Joute, près de Baccarat. C'est le vestibule de notre nouveau secteur. Nous y stationnons une semaine pour achever de nous refaire ; et, du 18 au 22 juin, associés à la 154e brigade américaine que commande le général **JOHNSON**, nous nous installons dans les tranchées de Badonviller, de Neuviller et de St-Maurice, avec nos réserves à Pexonne, Ste-Pole, Vacqueville et Neufmaisons.

C'est un vaste domaine que le nôtre. Il s'étend des montagnes de Pierre-Percée au village d'Ancerviller sur un front de dix kilomètres ; mais, renforcés par nos alliés d'outre-mer, nous

sommes assez nombreux pour en assurer la garde. Nulle attaque d'importance n'est d'ailleurs à craindre. Les régiments ennemis qui nous font face appartiennent à la landwehr ou sortent, comme nous, de la bagarre et viennent ici pour se reconstituer. Tout au plus, sont-ils en mesure de sonder nos lignes, de temps à autre, avec l'aide de troupes spéciales, par quelque coup de main rapide et peu profond pour constater notre ordre de bataille et s'enquérir de nos desseins.

Les mouvements de notre installation ont sans doute éveillé leur méfiance. Ils nous accueillent, le 18 juin, par un bombardement insolite au cours duquel, à Pexonne, l'aspirant **PEIGNÉ**, sorti de son abri pour sauver du péril un de ses hommes, est grièvement blessé après l'avoir mis à couvert. Le 24, à la fin d'une nuit très calme, un tir d'une extrême violence se déclenche ; obus et bombes de gros calibres, explosifs et toxiques, pleuvent sur nos petits postes, nos tranchées, nos villages et jusqu'à nos arrière-lignes. Les gaz délétères envahissent les caves de Badonviller et de St-Maurice et s'y déposent en nuages épais, asphyxiant tous ceux qui tardent, si peu que ce soit, à mettre leur masque ; incommodant même, à la longue, ceux qui l'ont mis dès l'abord. Répandus à flots soudains par les projecteurs sur nos éléments avancés, ils les aveuglent et les paralysent. Pourtant, lorsque l'infanterie allemande débouche, vers quatre heures, et attaque en force d'un côté le saillant de Neuviller, de l'autre nos groupes de combat à l'est de Badonviller, elle se heurte à de vigoureuses résistances qui demeurent, en ce dernier point, victorieuses. Deux sections de la 15e compagnie, énergiquement commandées par le lieutenant **BOURDAIS** et le sous-lieutenant **LIAGRE**, se sont maintenues sous le bombardement avec une constance invincible et interdisent à l'assaillant, à coups de grenades, l'approche de nos tranchées. A Neuviller, le village a été envahi et nettoyé aux lances-flammes après un rapide corps à corps ; mais les réserves du bataillon **GELLY**, contre-attaquant avec vigueur, chassent aussitôt l'ennemi, le poursuivent et lui causent de lourdes pertes.

Les nôtres, hélas ! le sont aussi. Le lieutenant **BOURDAIS** a été enseveli sous les énormes éboulements causés par les bombes ; le sous-lieutenant **VIALA**, promu officier le matin même, expire intoxiqué, en arrivant à l'ambulance de Baccarat. Nous avons une quinzaine de disparus, et qui ne sont pas tous prisonniers. Cent soixante autres de nos hommes sont hors de combat. Les Américains, plus nombreux et qui voient le feu pour la première fois, sont beaucoup plus éprouvés ; mais ils ont montré, en même temps que leur inexpérience, les plus belles qualités guerrières. Ils sont vigoureux, fermes et braves. Notre estime leur est acquise, comme nous avons gagné la leur par notre vaillance et leur affection par notre camaraderie. Certains de nos hommes, comme le soldat **MOINARD**, ont ramené sur leur dos l'un après l'autre, jusqu'à deux kilomètres du champ de bataille, trois et quatre de leurs blessés.

L'entente est parfaite entre les soldats des deux armées. On fraternise dans le service, où tout s'exécute en commun, gardes, patrouilles, travaux, corvées : le 5 juillet, le sous-lieutenant **MENESCLOU** conduit un coup de main mixte contre les tranchées ennemies ; le 6, c'est le sous-lieutenant **LOUIS** ; le 8, le lieutenant **MASSACRY**. On fraternise hors du service, le bidon en main, surtout. La différence de langage n'est pas un obstacle. Chacun y met du sien ; et, la sympathie aidant, on finit toujours par se comprendre.

Les deux fêtes nationales, fraternellement célébrées, les 4 et 14 juillet, par des toasts amicaux suivi de libations copieuses, et la visite du général **PERSHING**, accueilli par notre musique aux accents de l'hymne américain et de la Marseillaise, manifestent avec éclat la cordialité des relations mutuelles. Venus de New-York pour la plupart, nos compagnons apportent, à profiter de nos enseignements et de notre exemple, une intelligence, une activité, un désir de s'instruire et de bien faire qui présagent leurs succès futurs.

Un mois les a rendus capables d'assurer seuls la défense du secteur. Nous les y laissons, le 16, pour aller occuper, plus près de Lunéville, celui de Fréménil. Quelques officiers resteront avec eux et le

bataillon **GELLY** y demeura même, jusqu'à la fin d'août, entre Neufmaisons et Pierre-Percée, pour les relier à l'armée voisine. Le reste du régiment s'en va, emportant les souhaits de « *good luck* » de nos alliés et les remerciements que le général **JOHNSON** lui adresse ainsi qu'au lieutenant-colonel **ROSE** et au chef de bataillon **du PLESSIS**, dans un chaleureux ordre du jour.

Le domaine qui, pour un mois et demi, devient nôtre, est moins pittoresque, mais tout aussi calme que celui d'où nous sortons. Sur les larges ondulations des collines qui bordent la Vezouse et s'élèvent vers l'est jusqu'à la frontière d'Alsace, nos tranchées s'allongent, à peines ébauchées, de Blémerey jusqu'à Veho. C'est un front de même étendue que celui dont un de nos bataillons, renforcé d'un bataillon américain deux fois plus nombreux, avait, à Baccarat, la garde ; et nous sommes seuls à le tenir ; mais un ample échelonnement en profondeur nous met à couvert des coups de main et des surprises.

Nulle part mieux qu'ici l'on ne se rend compte de l'influence exercée sur la tactique par la diminution des effectifs, les transformations de l'armement et les progrès réalisés dans l'intelligence de la guerre. Elle est écrite sur le terrain où nulle trace ne se mêle aux siennes. Depuis 1914, aucune attaque importante ne s'y est produite ; et pourtant, que de changement, s'y manifestent ! Nos 7 petits postes, — chacun de 7 à 8 hommes, un caporal et un sergent — s'espacent à quatre ou cinq cents mètres l'un de l'autre, dans un labyrinthe de tranchées puissantes où un régiment serait à l'aise. Telle en fut aussi la garnison naguère : les postes de commandement, les abris, en témoignent encore. Au village de Reillon, nous n'avons presque plus personne ; mais le chemin de fer de secteur qui le dessert par un long tunnel, le poste médical supérieurement installé que recèlent les caves de ses dernières maisons vers le sud, les fils téléphoniques entremêlés, les observatoires en ruines, les bureaux envahis par les eaux pluviales et la moisissure, tout rappelle l'importance passée de ce village deux fois mort.

Aujourd'hui, la ligne de défense la plus avancée est à trois kilomètres en arrière : pendant tout le cours des trois premières années de guerre, elle se trouvait à trois kilomètres en avant. Dès longtemps nos prédécesseurs l'ont abandonnée, ainsi que sa doublure et la parallèle de résistance principale et la parallèle de soutien, pour placer seulement, comme nous, quelques éléments de surveillance dans la parallèle des réduits. Toute la première position est ainsi presque inhabitée ; les avant-postes ont reculé jusqu'à la seconde et c'est sur la troisième que nous nous organisons pour soutenir, en cas d'attaque, le choc amorti par la distance, brisé peut-être par nos barrages d'artillerie et nos feux de couverture.

L'ennemi en a fait autant de son côté. Entre ses lignes et les nôtres, une vaste zone déserte s'étend ainsi où s'enchevêtrent les tranchées éboulées, les boyaux obstrués, les réseaux de fil de fer rendus plus impénétrables encore par le bouleversement du terrain. C'est là que se faisait la guerre de tranchées quand les deux lignes de bataille, incrustées dans le sol, s'affrontaient au long des jours, se criblant, à courte distance, de toutes sortes de projectiles, sans rien céder l'une ni l'autre. On se lassa, plus tard, de cette lutte sans issue, de tant de pertes inutiles. On ne laissa tout en avant que des éléments de surveillance, de plus en plus faibles et de plus en plus dispersés. Les forces de résistance furent échelonnées en arrière, hors de l'atteinte des gros lance-bombes, des petits mortiers de tranchée et des grenades à fusil. Un mouvement de reflux s'opéra, que les bombardements toxiques par obus et surtout par projectors accentuèrent de plus en plus. Il s'acheva par la substitution, au dispositif de combat, d'un dispositif de sûreté largement articulé en profondeur, tel que les règlements sur le service en campagne l'ont toujours prescrit pour les avant-postes et qu'un sens plus prompt de la guerre l'aurait fait adopter de part et d'autre dès la fin de 1914 sur l'ensemble du front, dès lors stabilisé.

Il faut aller très loin aujourd'hui pour rencontrer gibier qui vaille. C'est toute une expédition ; et l'on

risque, après l'avoir montée avec soin et menée avec vigueur, de rentrer bredouille quand même. Le 19 juillet, cent Allemands en deux colonnes tentent d'enlever un de nos petits postes. Ils sont éventés. Nos hommes, dociles à la consigne, se retirent devant l'attaque. Les deux groupes d'assaillants se heurtent l'un contre l'autre dans les ténèbres, poussent des cris et disparaissent. Au petit jour, en réoccupant nos tranchées, nous y trouvons, témoin muet de la méprise et de la lutte, une carabine tachée de sang.
Les Boches ont exactement le même succès le 15 août ; mais le 25 juillet, le 2 août et le 9, c'est à notre tour de faire buisson creux. Tantôt nous ne trouvons personne, quoique nous poussions fort avant dans les anciennes lignes ennemies ; tantôt nous nous heurtons à des réseaux tellement épais et résistants que plusieurs heures d'un travail d'ailleurs sans trouble suffisent à peine à les entamer. Nos patrouilleurs ne rapportent que leurs cisailles hors d'usage avec un morceau de câble plus gros que le pouce et fait de six brins de fil de fer tordus ensemble. Le 30, plus heureux, nous ramenons deux prisonniers ; mais il a fallu pour les cueillir faire plus de deux kilomètres sur un sol hérissé d'obstacles, coupé à chaque pas de tranchées en ruines et de vieux trous d'obus. Cinq autres ont échappé. Nous les aurions pris sans doute, si, dès le début du bref corps à corps, le sous-lieutenant **LOUIS** et le sergent, **BIDAUD**, chefs du groupe de volontaires qui marchait en tête de cette opération hardie, n'avaient pas été blessés, le premier mortellement, le second gravement, par les premières grenades, en menant, avec une superbe bravoure, leurs hommes à l'assaut.
C'est notre dernière escarmouche avant des combats plus rudes et plus importants. Quatre jours après, nous sommes relevés dans le secteur de Fréménil. Le bataillon **GELLY** nous rejoint à Rambervillers et des camions automobiles emmènent aussitôt le régiment en Champagne. Il n'en sortira plus que par la force de ses armes et ses pas dans les pas de l'ennemi vaincu.

VIII

LA DERNIÈRE BATAILLE DE CHAMPAGNE

6 septembre — 11 novembre 1918.

Deux semaines nous sont données, du 6 au 21 septembre, pour nous préparer à combattre. Nous les passons entre Vitry et Troyes, à Montmorency, Lentilles et Villeret, dans le repos et les exercices nécessaires. Le 11, le général **PRAX**, commandant le XIe corps d'armée, orne solennellement notre drapeau de la croix de guerre avec palme que lui vaut la citation du régiment à l'ordre de l'armée pour les combats de mai. Dix jours après, les camions nous transportent à Aulnay-L'Aitre ; et, le 23 septembre, commencent des marches de nuit qui nous acheminent vers la bataille.
Nous bivouaquons le 24 près de La Cheppe ; le 25 et le 26 près de Suippes ; le 27 au sud de Souain ; le 28 au nord, tantôt en plein air dans les bois de sapins rabougris dont les friches stériles, à perte de vue, sont parsemées ; tantôt dans les baraques des camps établis au revers des larges ondulations de la plaine ; tantôt dans les tranchées et les abris des anciens secteurs français ou boches. Partout c'est le désert, la tristesse d'une terre pauvre et depuis longtemps inculte, les ravages des bombardements, l'acharnement de vingt batailles écrit sur les plaies béantes du sol. Tout est bouleversé, labouré dans tous les sens. C'est le royaume, tour à tour, de la boue et de la poussière

avec ses boyaux interminables et ses pistes qui allongent, à travers les champs pelés, sans fin leurs multiples ornières.

Nous sommes d 'abord en réserve ; mais nos cœurs n'en battent pas avec moins d'ardeur quand, le 26 au petit jour, l'offensive est déclenchée. « *Les armées alliées attaquent sur tout le front, de la mer aux Vosges* » dit le message que l'on vient de nous communiquer, dans l'ombre à peine blanchissante, de la part du général en chef. L'heure a donc sonné, que nous rêvions, il y a quatre ans, à pareille date. Depuis lors, nous l'avons attendue avec une confiance tenace que rien n'a pu faire défaillir ; nous avons travaillé pour elle avec une application et une persévérance que rien n'a jamais rebutées. Elle a sonné. La vague des combattants, immobilisée, puis raidie, des marais flamands aux montagnes de Lorraine, puis rompue, çà et là, redevenue souple et mobile et instable de plus en plus, va reprendre tout entière cet allure de flot vainqueur qu'elle avait au lendemain du « rétablissement » de la Marne. Ce sont les coteaux de Champagne que ce flot submerge aujourd'hui. Demain, il s'étalera sur les plaines de la Belgique, il montera le long des vallées du Cambrésis et du Laonnois, il déferlera sur les falaises de l'Argonne.

« De la mer aux Vosges, les armées alliées attaquent sur tout le front. » Elles ne s'arrêteront pas avant d'avoir « bouté dehors » les barbares d' Outre-Rhin, les Boches qui ont dévasté systématiquement les meilleures terres de France ; détruit par le fer et par le feu nos fermes, nos usines, nos maisons, nos châteaux et nos cathédrales ; pillé avec ordre et méthode nos plus riches provinces ; réduit les habitants, pendant quatre années, en esclavage ; violé, déporté, massacré tant d'otages innocents ; et, tous, tant qu'ils ont pu être, petits et grands, hommes et femmes, féodaux, bourgeois, prolétaires, monarchistes et démocrates, catholiques et protestants, Allemands du nord et Allemands du sud, unanimement voulu depuis plus d'un demi-siècle, opiniâtrement préparé, de toute leur force formidable, puis déchaîné enfin sur l'Europe et sur le monde, pour en usurper l'empire, leur guerre « fraîche et joyeuse », prodige de science et de bestialité.

Tel est l'espoir qui nous soulève en ce clair matin de septembre : il ne sera pas déçu. Cette dernière bataille de Champagne, dans laquelle nous venons d'entrer, nous mènera jusqu'à Mézières. Elle n'est, dans la grande et longue tragédie, qu'une scène de l'acte final ; et nous aurons, par elle, dans le dénouement victorieux, notre large part. Une fois de plus, en effet nous voilà au poste d'honneur, je veux dire à l'un de ceux où il va falloir, pour vaincre, les efforts les plus rudes et les plus prolongés. Si nous enfoncions ici les défenses qui nous barrent le passage, si nous obligions l'ennemi, bientôt bousculé sur l'Escaut, la Sambre et l'Oise, à se replier vers la Meuse autrement qu'en bon ordre et avec lenteur, ce serait pour lui le désastre. Il ne l'ignore pas. S'il a pu se tromper sur le jour de l'attaque et douter peut-être même de nos intentions offensives en cette région, il n'en a pas moins pris ses précautions pour n'y être pas rompu.

L'avantage de la surprise, sans laquelle il n'est pas, à la guerre, de succès rapide et total, nous fait presque complètement défaut. Nous nous heurtons à une résistance opiniâtre, réglée d'avance en chacune de ses phases, pourvue de moyens puissants, soutenue par des troupes de choix. La lutte sera pour nous particulièrement dure et ingrate ; mais la bravoure de nos soldats, leur générosité, leur ardente volonté de vaincre, l'habileté, l'énergie et la vaillance de leurs chefs triompheront de tous les obstacles. Chaque fois qu'il sera engagé au premier rang, le 265e régiment d'infanterie, aura la gloire d'atteindre tous ses objectifs et de voir, avant d'être relevé, les Boches lui céder la place.

C'est dans la nuit du 28 au 29 septembre que nous arrivons au contact sur les lignes de la Py.

Trois parallèles médiocrement profondes, mais bien situées, forment le réduit de la défense. Chassés du village de Somme-Py par les fantassins que nous y remplaçons, les Allemands n'ont pas pu se maintenir dans la première ligne, facile à repérer et à bombarder sur la crête qu'elle couronne ; mais ils se cramponnent aux deux autres. Tous les efforts pour les en déloger sont demeurés vains. Le

bataillon **GELLY**, chargé de prendre à son compte cette tâche ardue, donne deux fois l'assaut, à 10 heures et à 19 heures, avec une superbe fougue : il se heurte, comme nos prédécesseurs, à un obstacle infranchissable.
Le sous-lieutenant **TAMPIER**, atteint par une grenade ennemie en entraînant ses hommes, paie de sa vie sa vaillance et son ardeur. Le capitaine **PIOVANETTI** tombe grièvement blessé. Le sous-lieutenant **VERNEIGES** a le même sort, après avoir montré, à la tête de sa section, un héroïque courage. Le grenadier **LAROCHE**, quoique blessé au pied lui-même, le relève, le transporte au poste médical sous une grêle d'obus, revient ensuite et continue à se battre jusqu'à ce que la souffrance l'en rende tout à fait incapable. Le soldat **LEGOUIC**, frappé dès le début, continue à marcher en tête de ses camarades et ne se laisse emporter que complètement à bout de forces. Le lieutenant **PROBESTEAU** sort bravement de la tranchée, sous le feu de l'ennemi, pour observer et régler le tir de ses sections de mitrailleuses. Le lieutenant **ARRIO**, chef de la quatrième vague d'assaut, apprenant que tous les officiers de la première sont hors de combat, laisse à un sergent le commandement de sa troupe, se porte en avant, rallie quelques grenadiers, prend la direction de la lutte et arrête puis refoule les ennemis que nos pertes enhardissaient.
En même temps l'artillerie boche, renseignée par ses avions et ses drachen, arrose d'obus de tous calibres, explosifs et toxiques, nos éléments de seconde ligne, massés aux alentours du château. Les talus des chemins creux, le remblai de la voie ferrée, les boyaux semés de cadavres, qui s'étendent vers l'arrière entre les ruines de la gare et celles du village, tout ce qui peut nous abriter est fouillé par les projectiles. Il est manifeste que nous avons affaire à des combattants d'élite puissamment soutenus et qui prolongeront leur résistance jusqu'à l'extrême limite de leurs forces.
Le bataillon **GELLY**, très éprouvé, est donc remplacé, la nuit suivante, par le bataillon **du PLESSIS** qui prononce, le 30 septembre à neuf heures et demie, sans plus de succès, une nouvelle attaque. Le départ cependant a été magnifique : largement déployées, les sections de tête se sont portées en avant dans un ordre parfait et d'un élan superbe, tandis que, dans les boyaux, nos équipes de grenadiers assaillaient avec furie les défenseurs des barrages ; mais les feux de mitrailleuses qui balaient le terre-plein et enfilent tous les couverts ont arrêté net cette troisième tentative aussi bien que les deux premières. Nos pertes sont assez sensibles. Le sous-lieutenant **TOURET**, notamment, revenu au front à peine guéri d'une affreuse blessure et qui menait l'assaut à l'aile droite avec une splendide ardeur, grièvement atteint par une balle, vient d'être tué en traversant, pour se rendre au poste médical, le barrage que l'artillerie allemande a déclenché derrière nos colonnes d'attaque.
Ce serait folie de recommencer avant d'avoir découvert et fait disparaître les causes de ce multiple échec. Une reconnaissance détaillée des positions allemandes, faite aussitôt par le chef de bataillon, lui permet de les signaler au commandement supérieur. Les deux parallèles tenues par l'ennemi sont l'une et l'autre à contre pente, et telle est l'inclinaison du terrain qu'il faut s'approcher à 50 mètres de la première pour avoir des vues sur elle, l'autre demeurant invisible. Aucun réglage d'artillerie n'est possible autrement que par avion. Encore les lois de la dispersion rendront-elles nécessaires, même après le réglage, une énorme dépense d'obus pour obtenir, par un tir de front, un effet utile. En fait, les tirs de préparation exécutés d'après la carte pour les trois attaques précédentes, quoique massifs et prolongés, n'ont laissé que très peu de traces. Les projectiles s'en sont presque tous allés au-delà du but, dans le vallon qui s'étend au pied du coteau le long de cette croupe abrupte. Le réseau de fil de fer épais, solide, à peu près neuf, qui couvre la première tranchée, est resté intact.
Devant lui, notre première vague d'assaut, immobilisée dans les faibles dépressions du sol, essaie de se dérober à la vigilance de l'ennemi qui la guette et la fusille à bout portant. Certains de nos blessés réussissent à se traîner jusqu'à nos lignes. Un petit nombre de valides y parviennent aussi, soit en rampant, soit en bondissant à l'improviste. D'autres comme les caporaux **MASSON**, **RENON** et

ROSAS, s'établissent dans les rares trous d'obus qui se sont trouvés sur leur route et, jusqu'au soir, ripostent hardiment au feu qui les harcèle.
La décision s'impose : il faut, pour recommencer l'attaque, une préparation d'artillerie, soigneusement réglée d'abord, observée ensuite par avion pendant toute sa durée ; à moins que les tanks ne frayent un passage à l'infanterie ; ou que, profitant de l'avance réalisée par nos voisins à quelque distance sur notre droite, la préparation ne se fasse d'enfilade et l'assaut de flanc contre la position à conquérir.
C'est à cette dernière solution que le commandement s'arrête. Jusqu'au soir, par une lutte incessante à la grenade, nous progressons dans les boyaux, forçant le Boche à rentrer dans ses tranchées et à s'y tenir sur la défensive. Ceux de nos hommes qui sont restés sur le terre-plein et n'ont pas été mortellement atteints par les balles rentrent l'un après l'autre, la nuit venue. Nous gardons ce que nous avons conquis. L'ennemi ne tente plus de contre-attaque. Tel est notre ascendant sur lui que, le 1er septembre, lorsque nous nous retirons à trois cents mètres en arrière pour laisser au canon le champ plus libre, il n'envoie même pas une patrouille pour voir jusqu'où nous nous sommes repliés.
Seuls, quelques aéroplanes, rasant le sol, nous mitraillent encore, comme ils le faisaient la veille ; mouches du coche, plus agaçantes que dangereuses. A une heure de l'après-midi, après un court bombardement, nos voisins des 3e et 10e bataillons de chasseurs à pied commencent leur progression dans les deux tranchées, couverts par un barrage roulant très dense et de lente allure. Ils réussissent. A trois heures, tout leur secteur est dégagé ; ils abordent le nôtre et nous accourons à la rescousse.
Successivement, les trois compagnies du bataillon **du PLESSIS**, renforcées pour le nettoyage par les grenadiers de la 19e, entrent dans la lutte. Celle de droite, que commande le capitaine **MASSACRY**, remporte dès l'abord un brillant avantage. Le lieutenant **FERRARI**, le sous-lieutenant **PINEL**, l'adjudant **SICARD**, trouvant un officier de chasseurs et six de ses hommes — tout ce qui lui reste — aux prises avec un fort groupe allemand, entraînent leur troupe au péril, font céder la résistance, capturent 35 prisonniers, s'emparent en une heure de toute la première parallèle dans la zone assignée à leur action et attaquent la seconde avec vigueur. Une heure après, ils en sont maîtres. La section que nos voisins envoient pour leur prêter main forte n'a qu'à l'occuper avec eux.
Plus tard, les habitants des environs de Mézières, de Sedan et de Longwy nous diront la démoralisation et le relâchement de la discipline qui se manifestaient dès lors, chez nos ennemis, dans les éléments de l'arrière. Nous ne voyons pour le moment que ceux de l'avant : leur attitude au combat et même après qu'ils ont été forcés de se rendre ne nous laisse rien entrevoir de ces faiblesses décisives, présages et commencement de la capitulation. Les prisonniers d'aujourd'hui ne diffèrent en rien de ceux que nous avons faits en 1916, à la bataille de la Somme, ou le 27 mai dernier au Mont des Singes. Les officiers n'ont rien perdu de leur arrogance. Ils se gantent après avoir fait « *camarade* ». Ils discutent les ordres ou font la sourde oreille. Ils sont fiers.
Amené au commandant **du PLESSIS**, l'un d'eux, après un salut impeccable, demande qui l'interroge. L'ayant appris, il salue de nouveau, plus militairement encore ; et raide, les talons joints, le regard droit, appelant son vainqueur même en témoignage de sa valeur, il dit posément et sans insolence, mais d'un ton ferme : « *Wir haben vier Tage tapfer gestritten, nous avons bravement combattu pendant quatre jours* ». — « Oui, répond le commandant ; et c'est bien : mais vous êtes vain*cus* ». Alors seulement, les yeux se baissent, le front s'incline, la fierté tombe, un geste d'excuse ou de découragement s'esquisse et la voix, plus basse, d'un ton presque confus, articule : « *Vous nous avez pris à revers* ».
A notre gauche, le succès, moins rapide, ne se fait cependant pas trop attendre. Vers sept heures du soir, après un combat acharné au cours duquel le sergent **BLONS**, brave entre les plus braves et

d'une valeur morale hors de pair, trouve une héroïque mort, tout le terrain à conquérir de ce côté est nettoyé par la compagnie **GRANCAMP**. Nous avons pris trois mitrailleuses et neuf de leurs servants. Les autres ont péri, ou fui à la faveur de l'obscurité naissante et de la déclivité du sol.
Le centre cependant nous arrête encore. Là, dès le début de l'attaque, la 22e compagnie a perdu son chef, le lieutenant **PIGIÈRE**, mortellement frappé en abordant, à sa tête, les défenses ennemies. Les sous-lieutenants **LACOUETTE** et **DAIRE** lui succèdent l'un après l'autre, refoulant les Allemands qui essaient de se dégager ; et, secondés par les deux unités voisines, ils organisent un nouvel assaut. Tout cède alors. Il ne reste plus sur notre terrain, la nuit venue, qu'un petit groupe de mitrailleurs boches, retranchés le long de la route qui, de Somme-Py, monte vers la ferme Médéah. Fortement pressés à plusieurs reprises, ils se retirent vers onze heures hors de nos atteintes et nous entendons, à partir de ce moment, les troupes qu'ils ont rejointes déguerpir dans l'ombre par la route même que balaient à l'aveuglette les balles de nos mitrailleuses.
Notre victoire a clos un des actes du terrible drame. Le rideau baissé, la scène change et les acteurs prennent place pour l'acte suivant. Nous brûlons de poursuivre les fuyards, de les bousculer en pleine retraite, d'occuper les coteaux, les bois, les champs, que nous les avons contraints de vive force à quitter précipitamment ; mais nous sommes réservés pour des tâches plus ardues et ce n'est pas nous, cette fois, qui recueillerons le fruit de nos sacrifices. Un régiment d'infanterie de marine américain nous relève avant l'aurore ; et, dans le brouillard matinal, à travers le village détruit, nous nous hâtons vers le sud pour franchir, avant que le voile qui nous cache se dissipe, les crêtes de la ferme Navarin.
Nos soldats ont laissé, avant la bataille, le plus gros de leur chargement dans les bois voisins de La Cheppe ; mais la marche par les pistes défoncées n'en est guère moins difficile, et les dix-huit kilomètres que nous franchissons pour atteindre Suippes ajoutent un lourd surcroît aux fatigues de ces trois rudes journées. Or voici que, dès l'arrivée, une autre marche s'annonce. Le repos que nous espérions goûter au camp de Nantivet ne sera qu'une halte un peu longue. Dans la soirée nous aurons encore plus de deux lieues à faire pour nous porter, sur les coteaux à l'ouest de Souain, en réserve des divisions qui combattent devant Sainte-Marie-à-Py. Mouvement lent et pénible ! Il pleut, les routes sont encombrées, les terres sont détrempées et glissantes. La nuit vient, une nuit sans lune sous un ciel où rien ne luit ; et c'est presque à tâtons que nous achevons de nous installer dans les tranchées de 1916, bivouac humide et malodorant que notre lassitude extrême peut seule nous rendre agréable.
Trois jours durant, nous restons ainsi à l'arrière, progressant à mesure que l'attaque progresse, occupant la première position allemande, puis la seconde, prêts à renforcer les combattants ou à parer au succès possible d'une contre-attaque ennemie. Tout va bien cependant. Les lignes de la Py sont enlevées. La cavalerie, l'artillerie, profilent sur le ciel gris, qui peu à peu s'éclaire, leurs colonnes échelonnées au sommet des coteaux nus. La pluie cesse, les pistes sèchent. Nous franchissons à notre tour le vallon plein de décombres et que l'on croirait ravagé par l'éruption d'un volcan tout proche, tant le sol, détruit, bouleversé, imprégné de gaz corrosifs, y parait à jamais stérile et comme brûlé par une flamme souterraine.
A travers les bois où les batteries et les escadrons se cachent, nous cheminons allègrement en formation d'approche. Le combat s'annonce bien. Le ciel tout bleu ne versera pas sur nous, comme la dernière fois, cette pluie fine et persistante qui alourdit les vêtements, multiplie la boue, enraye les armes, gêne le tir, ralentit les mouvements et transforme en larmoyants hiéroglyphes les ordres et comptes-rendus. Devant nous, le 403e d'infanterie s'est emparé de St-Pierre-à-Arnes et tient, depuis hier soir, le val où serpente la rivière. Nous devons le relever en le dépassant et refouler vers les lignes de la Retourne le Boche qui s'attarde sur les crêtes. Ce que nous avons fait à Somme-Py,

on nous le donne à refaire : nul doute que nous ne réussissions encore mieux.
A trois kilomètres au sud de l'Arnes, cependant, nous entrons dans la zone de feu. L'artillerie allemande nous salue de fortes salves ; mais éparpillés que nous sommes par petits groupes sur la plaine à de très larges intervalles, nous n'aurions aucun dommage, si un coup malheureux n'atteignait l'état-major du bataillon **GELLY** qui forme la colonne d'attaque de gauche, blessant le commandant et quelques hommes de son escorte. Près du village, les mitrailleuses entrent en jeu. Dissimulées sous les pins et les bouleaux, aux lisières des petits bois dont les pentes et le faîte du coteau qui nous fait face sont abondamment parsemés, elles battent d'écharpe et d'enfilade à peu près tous les passages. L'arrosage est copieux ; mais nous en avons vu d'autres. Nous savons utiliser les angles morts ; et, moitié rampant, moitié courant, un par un, nous atteignons presque sans pertes les lisières du village.
C'est le point critique. Les obus pleuvent aux carrefours, près de l'église notamment et, plus à droite, au cimetière. Partout des fumées toxiques se répandent. Les maisons, les caves, les rues en sont infectées malgré la forte brise d'ouest qui balaie tout le vallon. A chaque instant, des bouffées arrivent, chargées de toutes les odeurs de cette infernale chimie. On tousse, on pleure, on éternue presque sans relâche. Respirer devient un supplice. On met son masque, on l'enlève, ou le remet pour l'enlever bientôt et le remettre encore. Souvent, au milieu d'une accalmie, un coup de vent nous apporte les poisons destinés à d'autres ; et, sans que rien nous ait mis en garde, nous sentons l'ypérite mordre nos paupières, l'arsine brûler nos poumons.
Et en voilà pour cinq jours ! Cinq jours durant, nous vivons, nous nous battons dans cette atmosphère corrosive. Matin et soir, l'ennemi la renouvelle. A chacune de nos attaques, et nous attaquons dix fois, un bombardement répond, qui force encore un peu la dose. Les harcèlements nocturnes ne la laissent pas s'affaiblir. Malheur à qui dort au fond des sapes ou dans les tranchées sans se réveiller assez vite au cri de : « *Alerte au gaz !* » si souvent répété ! Même en gardant, — pour quel sommeil ! — la pesante muselière qui vous serre, ainsi qu'un étau, les mâchoires, le crâne, les tempes, on n'échappe pas au péril. L'air est filtré dans le groin ; mais l'étoffe appliquée sur le visage commence au bout d'une journée à devenir moins protectrice. Et puis on ne reste pas cent heures sans se moucher, sans manger, sans boire, sans jamais ôter l'appareil trop tôt, sans jamais en user trop tard.
Les réserves, les postes médicaux, ceux du chef de corps et des chefs de bataillon se trouvent dans la zone saturée de vapeurs délétères ; et les distances, le relief du sol, la disposition des bois, le tracé des routes et des pistes, tout oblige à les y laisser. C'est merveille que les intoxications ne soient pas, parmi nous, plus fréquentes et plus graves. Certes, elles nous font du mal. Les médecins **DESSAGNE** et **GINSBOURG**, le caporal brancardier et aumônier **BOUILLON**, beaucoup de blessés, auxquels, déjà cruellement atteints eux-mêmes, ils ne cessent de donner leurs soins nuit et jour, s'en vont oppressés et fiévreux, la figure tuméfiée, dans les hôpitaux de l'arrière. D'autres, plus résistants ou mieux protégés, peuvent demeurer à leur poste, quoique parfois couverts eux-mêmes de larges brûlures ou complètement aphones et la poitrine secouée par une toux qui la déchire : tels, le capitaine mitrailleur **LINDREC**, l'adjudant **DESSON**, le capitaine **MASSACRY**, le lieutenant **LE NAVENNEC**, le commandant **du PLESSIS** ; le médecin chef **PICHON**, dont une citation à l'ordre du corps d'armée consacre le dévouement et le mérite ; le lieutenant-colonel **ROSE** et le commandant **MOREAU** son adjoint ; bon nombre de gradés et de soldats. Ceux qui sont touchés ne sont donc pas rares ; mais la plupart se guériront lentement ou vite. Les cas mortels restent l'exception.
Nous pouvons nous estimer heureux d'en sortir à si bon compte, comme de ne pas perdre, au total, dans la bataille, plus de la moitié de nos combattants. Car l'offensive de Somme-Py fut peu de chose

auprès de la lutte que nous soutenons ici. Deux de nos bataillons sont constamment engagés ; le troisième la moitié du temps avec eux. L'ennemi, retranché dans les boqueteaux, sur la pente, la crête et la contre-pente de la haute croupe qui s'étend le long de l'Arnes au nord de St-Pierre, a sur nous tous les avantages. Il nous voit venir et reste invisible. Le tir même de ses mitrailleuses ne nous les fait pas efficacement repérer. Quand nous les avons situées sur la carte, ce qui n'est pas souvent possible, et désignées à nos canons, nous n'en sommes pas plus avancés. Elles ont dix positions pour une ; elles changent de place et se dérobent aux obus. Espacées dans des trous étroits à 150 ou 200 mètres l'une de l'autre, elles échappent aussi d'ordinaire au barrage d'artillerie qui monte à l'assaut devant nous. Si serré soit-il et de si près que notre première vague « colle », nous nous heurtons toujours au mur sans brèche invisible et meurtrier que leurs balles nous opposent.
Il nous faut d'ailleurs, pour les atteindre, gravir sous leurs feux entrecroisés un glacis de 800 mètres complètement nu jusqu'à mi-côte. C'est là que se trouvent les plus avancées d'entre elles. Plus haut, quelques couverts s'offriront quand nous les aurons chassées : un petit bois triangulaire et trois longues bandes très étroites de pins grêles et clairsemés ; mais ils sont pris d'enfilade et de larges clairières les séparent où l'on ne peut que ramper.
La manœuvre est difficile et la progression lente On avance néanmoins. Sur notre front de mille mètres, deux compagnies mènent l'attaque, chacune, pour être moins vulnérable, n'ayant en première ligne que trois fusiliers mitrailleurs et quinze ou vingt grenadiers. C'est peu ; mais les résultats de cette tactique la démontrent excellente. Notre succès est aussi prompt, aussi complet, aussi peu coûteux qu'il pouvait l'être sur ce terrain et devant cet ennemi. A mettre plus de monde en ligne nous ne réussirions pas mieux et nos pertes seraient plus lourdes.

A gauche, la compagnie **FIRMIN** (17e), énergiquement conduite, franchit l'Arnes, s'élève au flanc du coteau, dépasse le régiment voisin qu'un fort bombardement retarde. Elle va prendre pied dans les broussailles, lorsqu'un feu violent la cloue sur place. L'adjudant-chef **CHEDORGE** tombe face à l'ennemi, couronnant par cette glorieuse mort une vie toute de devoir, de droiture et de bravoure. Plusieurs blessés gisent ou se traînent sur l'herbe rase ; mais le lieutenant **CHAMBON**, qui mène l'assaut, n'est pas de ceux qu'un premier échec décourage. Profitant des moindres replis du sol, il fait mettre en batterie ses fusils-mitrailleurs et ses tromblons lance-grenades, accable de projectiles les deux mitrailleuses qui l'arrêtent et ne fait cesser le tir, au bout d'une demi-heure, qu'une fois leurs servants tués. La marche reprend alors. On s'infiltre dans les boqueteaux, on se glisse sous les buissons, on surprend comme un lièvre au gîte une demi batterie d'artillerie boche que l'on capture encore intacte avec ses vingt-trois servants ; on enlève enfin, sur la crête, un retranchement long de quelque 500 mètres et qui porte, sur nos cartes, le nom de tranchée de Bras.
A droite, par d'habiles manœuvres, la compagnie **GRANCAMP** (23e) a expulsé l'ennemi du petit bois triangulaire et des boqueteaux voisins. Elle en a gagné les lisières nord ; mais l'espace dénudé qu'elle rencontre au-delà lui demeure infranchissable. Dès qu'elle essaie de déboucher, une grêle de balles et d'obus s'abat sur ses éclaireurs. Où l'ennemi se cache-t-il pour nous barrer ainsi la route ? Il nous fusille de partout. Ce n'est qu'au bout de plusieurs heures que, sur sept ou huit mitrailleuses, nous pouvons en repérer trois. L'une est abordable de front, les deux autres hors de portée. Il faut donc, pour les approcher et les réduire, manœuvrer encore : on ne les a que vers le soir. La nuit venue, malgré l'opiniâtre vaillance de nos sections, que le sous-lieutenant **LEBEC** et le sergent **HÉLIGON** dirigent avec adresse et entraînent avec vigueur, nous ne tenons de ce côté le faîte de la colline que sur un front de trois cents mètres dans le prolongement de la tranchée de Bras. Le reste nous échappe encore ; et le Boche, comme à Somme-Py, solidement accroché sur la contre-pente où

le protègent quelques ouvrages, des abris, des réseaux de fil de fer, des bois largement étendus, se montre bien décidé à ne plus rompre d'une ligne.
L'inutilité de nos efforts pour pousser à fond nos succès démontre la nécessité de monter une seconde attaque. C'est à quoi la matinée du 7 octobre est employée. Quarante-huit pièces de 75, plusieurs 105, une vingtaine de 155 écraseront à 11 h.30 les positions allemandes, défonceront les abris, anéantiront une partie des mitrailleuses, et mettront hors de combat ou feront rentrer sous terre la plupart des mitrailleurs. Lorsque nous donnerons l'assaut, à midi, collés au barrage roulant qui balaiera devant nos pas, à notre allure, tout le terrain à conquérir, rien ne brisera notre élan. Nous viendrons aisément à bout des résistances isolées qui pourraient subsister encore. Le ciel est bleu, le soleil luit ; mais plus riant que le soleil, plus calme que le ciel d'automne, est l'espérance confiante que nous apporte ce beau jour.
Hélas ! quand vient l'heure fixée, nos canons gardent le silence. Ils se taisent encore à midi moins vingt. A midi moins dix, quatre ou cinq pièces de campagne entonnent enfin le chant de guerre ; mais il n'éveille aucun écho. Le chœur puissant qui devait rythmer notre marche demeure obstinément muet. On s'informe : il n'a pas reçu les ordres ! C'est un accident de bataille : l'affaire est manquée ! on la reprendra plus tard. S'obstiner à la poursuivre, ce serait s'imposer sans fruit de douloureux sacrifices, perdre beaucoup, ne rien gagner. L'expérience de la veille ne laisse là-dessus nul doute. On se borne donc à réoccuper le terrain que l'on a quitté tout à l'heure pour permettre à l'artillerie de bombarder, sans péril pour nous, les lignes adverses. Ce n'est pas, au surplus, sans pertes ni sans peines. L'ennemi canonne et mitraille ; et, comme il arrive d'ordinaire, cette attaque avortée nous coûte plus cher qu'une attaque réussie.

A quatre heures et demie du soir nous en essayons une troisième, quoique les batteries dont l'appui nous était promis le matin aient cessé d'être disponibles. Celles qui nous sont laissées font tout ce qu'elles peuvent ; mais que peuvent-elles ? Trop peu nombreuses pour tout battre, elles n'ont pas les buts à la fois précis et visibles qu'il leur faudrait pour nous servir. A droite, nous ne savons pas exactement où sont postés les Allemands qui nous mitraillent ; à gauche, les retranchements qu'ils occupent au revers de la colline et dont nous connaissons la place échappent à toutes nos vues, même de la tranchée de Bras. Comment feraient-elles brèche ainsi dans le mur vivant et mécanique qui depuis hier nous arrête ? Une fois de plus nous nous y heurtons, en vain. Il réagit même à notre choc avec une violence 'accrue. Les balles sifflent de tous côtés, les éclats des obus bourdonnent, l'air est saturé de poisons : nous nous obstinons là-dessous jusqu'au soir à l'impossible. La nuit tombe et nous n'avons rien gagné. Nos voisins de droite et de gauche, moins avancés encore, ne tiennent nulle part la crête.
Le lendemain au point du jour, on recommence. Il s'agit pour le coup d'une opération d'armée. De puissantes escadrilles vont et reviennent en bel ordre dans les airs. L'artillerie est en force ; l'infanterie en bien des points renouvelée. Sur notre front, le bataillon **DUPUY-FROMY**, qui n'a pas encore donné depuis l'entrée du régiment dans la bataille de **Champagne**, vient de prendre à notre aile droite la place du bataillon **du PLESSIS**. Nous avons des chances pour vaincre, d'autant qu'on nous a ménagé l'avantage de la surprise. Le bombardement, très massif, ne dure que cinq minutes. A peine l'ennemi doit-il le croire commencé que déjà nos canons allongent le tir, nos vagues d'assaut gravissent les pentes, elles approchent du sommet.
Vont-elles enfin le franchir ? Il est cinq heures quinze. A cinq heures vingt, nous atteignons les bois d'où nous nous étions repliés, un peu avant l'aube, pour la préparation d'artillerie. A sept heures nous y sommes toujours ; et le lieutenant-colonel **ROSE**, rendant compte au général **BULLEUX** de ce

quatrième échec, en précise une fois de plus les causes : « *Les deux bataillons d'attaque*, écrit-il, *n'ont pu dépasser la ligne qu'ils avaient atteinte hier. Dès leur débouché, les fractions d'assaut ont été prises sous le feu de mitrailleuses aussi nombreuses et insaisissables qu'hier. Les régiments à gauche et à droite n'ont pas progressé au voisinage de nos ailes. Les éléments de tête du bataillon DUPUY-FROMY ont essayé sans succès de cisailler le réseau de fils de fer devant le prolongement de la tranchée de Bras. La réaction de l'artillerie ennemie a été sérieuse dans la vallée* ».
Faire brèche à la cisaille dans un réseau barbelé n'est possible, même la nuit, que si l'ennemi, maladroit ou inattentif, en néglige la défense. Pour l'essayer en plein jour, au nez de ses mitrailleurs qui tirent de face et de flanc, il faut toute l'audace du sergent **DUTHY** ; comme il faut toute son adresse et tout son bonheur, pour en revenir indemne, sans parler d'y réussir.
Ce qui manque à Saint-Pierre, ce 8 octobre comme le 6 et le 7, c'est ce qui nous manquait à Somme-Py le dernier jour de septembre. Le problème à résoudre est identique : il est naturel que l'on songe à la même solution. Vers 10 heures, de nouveaux ordres nous arrivent. A notre droite, disent-ils, la division voisine, appuyée par des chars d'assaut, a percé la ligne ennemie. Elle avance vers le nord. Le 103e d'infanterie, qui nous touche et n'a pas bougé encore, va progresser aussi sans doute. Nous aurons à utiliser ce mouvement. Un groupement de manœuvre constitué par les 4e et 6e bataillons sous les ordres du commandant **du PLESSIS** se formera donc sans retard. Il aura pour mission de rester en liaison constante avec la gauche du 103e et de déborder par le flanc, dès que l'occasion s'offrira, les résistances qui, de front, nous sont demeurées invincibles. En outre, pour prolonger l'une ou l'autre de ses deux ailes, selon la marche du combat, son chef pourra demander l'aide du bataillon **BAUMANN**, que le 264e d'infanterie, alors en réserve, va détacher auprès de lui.

Le temps presse, on se hâte ; en peu d'instants tout s'exécute. Le bataillon **du PLESSIS**, arrivé après relève, vers deux heures du matin, dans les bois au sud de l'Arnes, refait la route en sens inverse. Deux jours sur trois, il fut engagé à Somme Py ; il va combattre à Saint-Pierre, malgré pertes et fatigues, quatre jours sur cinq avec la même vigueur. A onze heures, il tient la droite en première ligne. Le bataillon **BAUMANN** est en place. Le combat reprend de plus belle.
Lentement, péniblement, dans les boyaux qui joignent la tranchée de Bras aux retranchements ennemis, le bataillon **ANDRIEU** progresse. Il faut enlever de haute lutte chaque mètre du terrain. A tout moment, l'attaque butte contre de nouveaux obstacles ; mais rien, ni grenades, ni balles, ni bombes, n'arrête nos grenadiers. Pied à pied, rendant coup sur coup, toujours les plus forts, ils avancent, le lieutenant **ARRIO** et le sergent **SÉNAME** à leur tête. Les voici à une portée de tromblon des mitrailleuses allemandes. Les soldats **THOMAS** et **LAROCHE** braquent aussitôt leurs armes, règlent leur tir en dépit de celui qui les harcèle et criblent bientôt de leurs projectiles les pièces et les servants. Le feu des Boches se ralentit. Il cesse. Leur barrage cède ; nous nous ruons dans leur tranchée : elle est à nous.
Plus grand encore est le succès à l'aile droite, où trois tanks en réserve chez nos voisins sont accourus à la rescousse. Guidés par le sergent **DUTHY**, ils écrasent les fils de fer, détruisent à coups de canon les mitrailleuses qui nous gênent ; et, par les brèches qu'ils nous ouvrent, enfin, notre assaut peut passer. C'est le cinquième. Sur la crête, infranchissable jusqu'alors, les compagnies **PERRUCHE** (14e) **COUADOU** (13e) et **MASSACRY** (21e) s'élancent, intrépides et en bon ordre, la dépassent, prennent pied sur l'autre versant, descendent au creux du vallon, gagnent la première 800, la deuxième 1 000, la troisième 1.200 mètres et rejoignent le 103e, tandis que le bataillon **BAUMANN** intercale une de ses unités entre elles et le bataillon **ANDRIEU**.
Le crochet offensif qu'elles forment ainsi vers le nord va permettre la manœuvre. Activement secondé par le lieutenant **RUTARD** et par le lieutenant mitrailleur **LE NAVENNEC** qui, sans

laisser de commander sa compagnie, fait fonctions d'adjudant-major, le commandant **du PLESSIS** la prépare, l'ordonne et la met en marche. La 15e compagnie entrant en ligne au centre du groupement, poussera vers le nord-est ; la 13e et la 21e compagnies, à sa droite vers le nord ; la 14e, à sa gauche, et le bataillon **BAUMANN** vers l'ouest. Ainsi chassés dans trois directions divergentes, les Allemands, dont la résistance devient à chaque instant plus vive, seront plus vite disloqués et forcés de battre en retraite.
Le saillant que leur ligne actuelle forme, et qui s'enfonce dans la nôtre comme un coin, sera réduit du même coup. Le bataillon **ANDRIEU**, dégagé par le coup que nous porterons dans le flanc de ses adversaires, pourra progresser à son tour. Enfin — car il faut tout prévoir avec des ennemis tenaces, habiles et hardis — s'ils profitent des embarras de notre marche sur ce terrain couvert de bois et peu propice aux liaisons comme à l'entraide pour tenter une contre-attaque, en quelque point du quart de cercle qu'ils la déclenchent, nos réserves, placées au centre, y seront très vite arrivées. Ils pourront, s'ils réussissent, refouler nos troupes ; mais elles ne seront jamais nulle part assez en flèche pour qu'ils puissent les prendre à dos et les détruire avant qu'elles se soient ressaisies.
L'événement justifie cette prévoyance. Il est quatre heures du soir. La manœuvre est en train depuis deux heures et donne d'heureux résultats. Toutes nos compagnies ont progressé. A la 13e, les deux sections de tête, groupées sous les ordres de l'adjudant mitrailleur **IRIART**, ont rattrapé l'avance que la 21e avait sur elles. Un peloton de la 15e vient de les rejoindre et de boucher, dans notre chaîne, le vide qui résultait de leur marche. Soudain, un bombardement terrible éclate : la contre-attaque fond sur nous.

Forte de deux bataillons et violente autant que subite, elle bouscule notre centre et ramène notre gauche jusqu'à la tranchée de Bras. Là, presque complètement enveloppés, le lieutenant **ARRIO**, les sergents **GUILBEAU** et **SÉNAME**, le caporal **REDDE**, les soldats **MARTEL** et **PAGEOT** tiennent l'assaillant en respect. L'accablant de ses propres grenades, dont ils ont trouvé quatre caisses abandonnées dans un abri, ils le forcent à s'arrêter, lui causent de lourdes pertes et donnent au reste de la 19e compagnie le temps d'assurer la défense. Grâce à eux, les Boches ne passeront pas. Le faîte du coteau nous reste ; mais ce que nous avons perdu, nous ne pourrons plus désormais le reprendre de vive force. Nos tentatives répétées resteront, le 9 et le 10, stériles en apparence : en fait, elles contribueront sans doute dans une large mesure à décourager l'ennemi et à presser sa retraite.
Plus heureux sur le reste du front, nous parvenons à rétablir en son entier avant la nuit notre situation un instant compromise. C'est là pourtant, que le choc semble d'abord, contre nous, le plus efficace. Sa rapidité déconcerte nos groupes d'attaque, sa puissance les disloque. Quelques-uns refluent vers l'arrière. D'autres, les plus en flèche cependant, ralliés par les adjudants **IRIART** et **LE PAUL** et par le soldat **MORVAN**, tous trois merveilleux de sang-froid, de bravoure et d'énergie, s'incrustent sur les cépées, ouvrent le feu, interdisent aux Allemands d'aborder les positions qu'ils occupent. Entre eux et le bataillon **BAUMANN**, une poche profonde se forme. Elle s'allonge vers la crête. Bientôt elle la franchit. Sur les réserves, que le bombardement harcèle, les balles sifflent alors sans qu'on sache trop d'où elles viennent. Que se passe-t-il ? Où sont les quatre compagnies de première ligne ? On a bien vu passer quelques fuyards de la 15e ; mais les autres ? Comment l'ennemi est-il là sans qu'elles nous aient avertis ?
Mortellement frappé par un éclat d'obus, le sous-lieutenant **DAIRE** tombe ; le sous-lieutenant **LACOUETTE** est blessé. Dans leur compagnie (22e), désormais sans officiers, un désarroi se manifeste qui gagne aussitôt, dans l'anxiété générale, quelques éléments d'à côté. Certains dessinent

déjà leur mouvement de retraite ; mais la défaillance est passagère. L'adjudant **GENDRON**, les sous-lieutenants **CHAILLOUX** et **BRESSIEUX**, le lieutenant **LE NAVENNEC**, le commandant **du PLESSIS**, intervenant aussitôt, ont vite fait de relever les courages, d'organiser la défense, d'arrêter, puis de refouler les Allemands.

A tout prendre, quoique nous ne le sachions pas, la situation de ceux-ci n'est pas moins périlleuse que la nôtre. Sur les pentes broussailleuses, dans le vallon où les ombres du crépuscule déjà montent sous les sapins, c'est, de tous les côtés, un indescriptible mélange de Boches et de Français qui, tour à tour, attaquent et se défendent, débordent et sont débordés. Il s'en faut peut-être de peu que nos conquêtes de trois jours, l'Arnes et Saint-Pierre nous échappent ; mais il s'en faut de moins encore que le succès de cette puissante contre-attaque se mue en échec.

Et voici que là-bas, très loin, de l'autre côté des crêtes, dans les bois où nous pourrions croire qu'elle a tout anéanti, tout à coup le clairon sonne. C'est la charge ! Elle vibre aux plis du terrain. Elle retentit dans l'espace. Le rire ironique et strident des mitrailleuses l'accompagne et le vent du nord nous l'apporte, mêlée au fracas des obus. C'est la charge et c'est la victoire. Coupé de nous, presque tourné, en flèche à l'extrême aile droite, le capitaine **MASSACRY** est resté maître de lui-même, intrépide et résolu. Il a vu du premier coup d'œil la chance fugitive qui s'offre, le flanc des assaillants découvert, la faiblesse et l'isolement de leurs groupes que la rapidité de leur marche a éparpillés dans les bois. Il a saisi l'occasion ; et, pour que l'ordre nécessaire fût donné, reçu, exécuté instantanément partout, il a fait sonner la charge.

Elle retentit dans les cœurs. « *En avant ! à la baïonnette !* » Toute la compagnie fonce d'un même élan. **LE PAUL**, **MORVAN** les débris de la 13e suivent son exemple. A l'ardent appel que prolongent les clairons **DURIEZ** et **JOUAN** debout près de leur capitaine, ceux du 103e répondent. Les Boches vont être accablés. Déjà, sous le choc inattendu, ils se débandent et s'enfuient, laissant leurs blessés et leurs morts. Menacés d'encerclement, lâchés par leurs camarades, tout ceux qui se sont postés sur les pentes ou le faîte de la colline se replient.

Nous avons fait quelques prisonniers, dont un officier, et reconquis le terrain perdu ; mais il n'a pu être nettoyé. La confusion y reste grande. Ce n'est pas petite affaire, dans l'obscurité de la nuit, que de se regrouper, de rétablir les liaisons, de savoir au juste où passent notre ligne et celle de l'ennemi, l'une avec l'autre enchevêtrées ; et le jour commence à paraître quand ce long travail s'achève. Nous pourrions reprendre notre manœuvre si nos pertes de la veille nous avaient moins affaiblis. Tels quels, nous restons assez solides pour tenir ; mais pour attaquer, il faut passer la main à d'autres. Le 264e d'infanterie va donc prendre, en ce 9 octobre, le premier rôle. Associés à ses efforts, nous l'aiderons de notre mieux et lorsqu'il avancera nous occuperons ses conquêtes.

Les Boches cependant ne se résignent pas à leur échec. A six heures, tandis que ce régiment prend place derrière nous et prépare les opérations de la journée, ils renouvellent, sur un front moins étendu, leur tentative d'hier soir. Malgré la brume épaisse qui la favorise, malgré les feux puissants d'artillerie et de mitrailleuses qui l'accompagnent, cette deuxième contre-attaque avorte plus vite encore et plus complètement que la première. Son aile gauche est arrêtée net par l'adjudant **IRIART** et ses mitrailleurs, les tireurs **BUFFAUT** et **FERRAND**, que dirigent avec un admirable sang-froid les caporaux **DURAND** et **LASSERRE** : pris à revers par un groupe d'assaillants après avoir cloué sur place ou contraint à la retraite ceux qui les abordaient de front, ces braves ne perdent pas la tête. Ils paient d'audace. Ils laissent là leurs pièces, puisqu'ils n'ont pas le temps de les retourner ; et criant, vociférant comme s'ils étaient cinquante, ils s'élancent dans le brouillard qui leur a caché le péril. Pris de peur, les Boches détalent. Tout est fini de ce côté.

Plus loin, les 13e et 14e compagnies, à peine remises de leur ébranlement de la veille et encore occupées à en réparer les suites lorsque le choc se produit, cèdent tout d'abord à la pression très

violente qu'elles subissent. Elles rompent de deux cents mètres. Encerclé dans l'ouvrage informe qui lui sert de poste auprès de baraquements abandonnés, le capitaine **POLI** est fait prisonnier avec les quelques soldats de son groupe. Nos pertes sont assez sensibles : mais la fermeté du capitaine **COUADOU**, du lieutenant **PERRUCHE** et de l'adjudant **LE PAUL** nous rend sans tarder l'avantage. L'ennemi est arrêté. Nous l'attaquons à notre tour. Le sergent **LESUBRE**, l'adjudant **STÉBÉ**, le sous-lieutenant **TEMPLE**, qui n'ont cessé de se dépenser depuis deux jours avec ardeur, entraînant à l'assaut leurs hommes, le refoulent et rétablissent notre ligne. Le caporal **GUICHOUX** et le sergent **BERNIER** vont même en rampant jusque chez lui prendre une de ses sentinelles qu'ils nous ramènent triomphants.

Nous l'emportons sur tous les points : trop heureux, si **TEMPLE** et **STÉBÉ** ne payaient de leur vie leur initiative victorieuse ; si **PERRUCHE**, en visitant ses avant-postes à la suite de cette échauffourée, ne tombait victime de son courage et de son attachement au devoir ; si **LESOBRE** ne périssait à son tour glorieusement à 10 heures, à la tête de sa section, en donnant l'assaut avec le 264e ; et si, dans nos groupes en réserve, un harcèlement malheureux ne frappait du même coup les sous-lieutenants **BRESSIEUX** et **CHAILLOUX**, le premier criblé de blessures mortelles, le second tué sur le coup.

C'est en vain d'ailleurs que nos remplaçants, secondés par nous comme nous l'étions par eux, s'efforcent à trois reprises d'élargir les conquêtes que nous avons faites et gardées aux prix de si durs sacrifices. Lorsque, dans la matinée du 10, au passage du bataillon **du PLESSIS** , retiré au sud de l'Arnes, le lieutenant-colonel **ROSE** remet au capitaine **MASSACRY**, sur le champ de bataille même, la croix de la légion d'honneur, la situation est toujours telle que, dans la glorieuse journée du 8, cet officier et ce bataillon l'ont faite. Rien n'a changé.

Pourtant, le dénouement est proche. La muraille que le bélier paraît marteler en vain s'ébranle aux chocs répétés, se lézarde sans qu'on le voie, chancelle enfin et soudain s'écroule. Depuis leur seconde contre-attaque, les Boches n'ont plus rien tenté contre nous et s'en sont tenus aux bombardements toxiques. Le soir de ce cinquième jour, la dose passe toute mesure, Les obusiers de 15 et de 21 crachent sans répit, sur Saint-Pierre et dans la vallée, leurs gros projectiles chargés de drogues, pendant que les 77, les 88 et les 105 font rage sur la colline ; mais l'infanterie ne bouge pas. Nul assaut ne suit tout ce tintamarre : ce sont des caissons que l'on vide, des colères qu'on manifeste, des adieux que l'on nous fait.

Comme l'écrit quelque temps après le sergent mitrailleur ARNAUD (C. M./4) : « *Le 11 au matin, le silence succède aux sifflements des obus, aux halètements des mitrailleuses. On se regarde d'abord indécis. Sont-ils partis ? On sort de son terrier. Quelques patrouilles sont envoyées en avant : plus rien : plus de Fritz ! Cela se communique de toutes parts ; et, à l'heure du soleil levant, on ne voit que poilus se promenant et explorant le terrain conquis de haute lutte. On ne sent plus la fatigue : oubliées les heures terribles passées sous les rafales de mitraille. On repart allègrement à la poursuite du Boche. Nous progressons dans la direction de Machault. Le soir nous sommes relevés par le 118e d'infanterie et nous allons prendre quelques jours de repos bien gagné.* »

Oui, bien gagné ! En cinq jours nous avons participé à huit attaques, repoussé deux contre-attaques, enlevé tous nos objectifs sur deux kilomètres de profondeur, triomphé de notre fatigue, du découragement qui nous guettait, de la puissance et de l'obstination allemandes, des difficultés redoutables que nous opposait le terrain. Après les rudes combats de Somme-Py, cependant, aucun renfort n'était venu compenser nos pertes, aucune détente complète refaire nos muscles et nos nerfs. Nous comptons depuis notre entrée dans la bataille de Champagne, en tués, blessés et disparus, onze cents hommes de troupe et trente officiers hors de combat : la moitié de notre effectif. Oui, nous méritons de vaincre et le repos est bien gagné.

Il sera bref. Partis le 11 au soir des environs de Cauroy où nous a menés, sur les talons des arrière-gardes ennemies, l'avance du 264e, chargé ce jour-là de la poursuite, nous arrivons au camp de Châlons le 13 pour en repartir vers Saulces-Champenoises, entre Attigny et Rethel, le 18 au point du jour. Le 22, nous sommes de nouveau en ligne ; mais le paysage a changé. Les coteaux pelés, les bois de pins souffreteux, les villages transformés en tas de pierres, l'entrelacement des boyaux interminables aux parapets blancs et rougeâtres qui faisaient de la campagne un monotone damier, tout cela est en arrière. Autour de nous, terres et maisons, malgré quelques plaies béantes et l'absence d'habitants, ont leur visage, d'avant-guerre. Les vergers, les champs de choux ou de betteraves, les chaumes récents s'entremêlent aux jachères. Des collines aux lignes nobles ondulent jusqu'à l'horizon. Les vallons s'ombragent de grands peupliers où le vent chante ; et, le long du canal des Ardennes, sous les feuillages qui s'estompent tout dorés dans la brume pâle, l'Aisne, paresseusement serpente, enlaçant de vastes herbages en ses capricieux détours.
La berge sud du canal, le hameau de Fleury et le petit village d'Ambly-Haut nous appartiennent. Le Boche tient d'une partie de l'autre berge avec le village d'Ambly-Fleury. Sa position n'y est pas très enviable. S'il est bien couvert sur sa droite, nous menaçons fortement sa gauche où l'Aisne que nous bordons forme pointe vers le nord ; et il a commis la faute de masser, dans l'espèce d'île de 1.200 m. de long sur 400 mètres de large que nous avons ainsi commencé d'envahir, tout un bataillon en avant-postes, la rivière à dos.
Pour comble de malchance, il opère une relève la nuit même que nous avons choisie pour l'attaquer. Il ne s'en doute pas. Jugeant de notre moral par le sien, il nous croit peut-être las de combattre : quelle erreur ! Nous n'aspirons qu'à le chasser une fois de plus des positions qu'il occupe et nos soldats, fiers de leur passé, vont se porter avec une ardeur magnifique à cette nouvelle tâche.
Ils l'envisagent avec confiance : tout est préparé avec soin ; rien n'a été laissé au hasard. Ils le savent et la puissance des moyens d'action la façon dont ils ont été mis en œuvre sont des gages de succès qui ne sauraient les décevoir. A un contre dix, le 27 mai, ils ont tenu pendant 12 heures ; s'ils sont aujourd'hui un contre deux comment ne seraient-ils pas vainqueurs ?
Les troupes d'attaque, — environ cent hommes aux ordres du commandant **du PLESSIS** et du lieutenant **RUTARD**, — appartiennent pour les deux tiers au 6e bataillon, pour un tiers au 4e. A quatre heures du matin, le 25 octobre, elles sont en place, tapies sur le flanc gauche de l'ennemi entre le canal et la rivière toute proche à l'orée du terrain qu'il s'agit de conquérir, prêtes à bondir d'un seul élan jusqu'à l'autre bout sur la proie surprise. Tout est calme, sauf l'artillerie qui harcèle à son ordinaire nos éléments de surveillance, cependant que nos mitrailleurs, nos bombardiers, nos artilleurs, nos sapeurs du génie, qui vont jeter des passerelles, silencieusement s'apprêtent. L'aiguille court sur le cadran. On achève la mise au point. Les liaisons sont assurées, les montres d'accord : voici l'heure.
D'un seul coup, la grêle des bombes, des balles et des obus s'abat sur Ambly-Fleury et ses alentours. Une épaisse fumée, aveuglant le tir de nos ennemis, couvre la plaine. Sous les rafales redoublées des 75, des 155 et des mortiers Stokes, le Boche se terre dans ses trous et dans les caves, mais nos fantassins sont déjà sur lui. A la troisième minute de bombardement, ils ont surgi de leur cachette, marché presque sous nos obus, enlevé ou refoulé les petits postes de la prairie avant qu'ils aient pu tirer plus de quelques balles, occupé les passages de l'Aisne, pénétré dans le village, nettoyé les maisons, pris ou tué tous les défenseurs. Quelques-uns seulement ont pu se donner du large, sans arme, presque en chemise, par les passerelles ou les prés. Nos poilus sont sortis à 5 h.30. Avant 6 heures, ils sont maîtres du terrain et s'organisent sur leur conquête, retournant contre l'ennemi les mitrailleuses bien pourvues de munitions qu'ils lui ont prises.
Çà et là, quelques fuyards tiraillent encore. On les traque dans les taillis : c'est la chasse à l'homme.

Elle dure peu. Hardis quand nous tournons le dos, ils lèvent les bras dès qu'ils voient nos soldats de face. On en cueille deux ici, trois là. Cinq autres, avec leur mitrailleuse, poursuivis le long du canal jusqu'à cinq cents mètres au-delà du village, sont acculés à la rivière et font « camarade ». La surprise a été si complète que le sergent **POTIEZ**, les caporaux **SOULIÉ**, **VESSEYRE** et **DEJOUR** ; les grenadiers **GUELVOUID**, **BILLARD**, **MONTBERNARD** et **BOCHER**, à eux huit, ont pris au gîte et du même coup tous les officiers allemands, plusieurs sous-officiers et 50 soldats qui attendaient dans une cave la fin de notre bombardement. Coup de filet inattendu pour nous aussi : car pendant que cette patrouille fouillait, par acquit de conscience, cette bâtisse si bien peuplée, mais d'assez médiocre apparence et qui semblait vide, l'adjudant **CHATELET**, avec le groupe trois fois plus fort qu'il avait brillamment conduit à l'assaut, cernait selon toutes les règles de l'art la maison voisine, que son aspect, sa place, ses dimensions désignaient comme redoutable : elle était vide.

Tout compte fait, les vainqueurs ont capturé un commandant de bataillon, quatre officiers, 105 sous-officiers et soldats, une quinzaine de mitrailleuses, un caisson d'artillerie. L'ennemi a laissé plusieurs morts sur le terrain. Nous n'avons eu à déplorer que la perte d'un seul des nôtres et la plupart de nos douze blessés ne le sont que légèrement.

Les deux groupes du 4e bataillon qui opéraient en flanc-garde vers le nord dans la prairie, sous la direction énergique des adjudants **GIMBERT** et **GENDRON**, des sergents **BORDAGE**, **TRÉGARO**, **LAMBALLAIS** et **LÉGLISE** sont pour un tiers environ dans la capture. Les quatre-vingt-dix autres prisonniers, le village et les dix mitrailleuses qui le défendaient reviennent aux combattants du bataillon **du PLESSIS** (6e) : ils étaient 70. Tant il est vrai que la fortune de la guerre, plus que toute autre, sourit aux audacieux, pourvu que leur action ne soit pas seulement intrépide et vigoureuse, mais aussi préparée dans tous ses détails, secondée par tous les moyens matériels que les circonstances exigent, menée ensuite avec la certitude et la volonté de vaincre, dans cet élan rapide qui surprend l'adversaire et l'abat sur le coup.

Certes, la puissance de l'artillerie mise en œuvre, le parfait réglage et la précision de son tir, l'emploi suffisamment copieux d'obus fumigènes qui ont aveuglé les mitrailleurs ennemis et retardé leur entrée en action jusqu'au moment où nous les serrions déjà d'assez près pour les réduire à la grenade, tout cela et l'heureuse conception de la manœuvre est pour beaucoup dans le succès ; mais l'honneur en revient surtout aux quatre groupes d'infanterie. Avec quel entrain ceux de la flanc-garde se ruent vers les passerelles de l'Aisne ! Avec quelle dextérité ils s'en emparent et capturent leurs défenseurs ! Avec quelle résolution calme et prompte ceux qui attaquent le village, l'un par le nord, l'autre par le sud, se dirigent, au milieu de la fumée, tout droit vers le but que les ordres leur assignent, à plus d'un kilomètre de leur point de départ ! Avec quelle bravoure ils foncent sur les Boches qu'ils rencontrent !

Le caporal **CROUVISIER**, chef d'une patrouille de couverture, en assaille cinq, s'empare de leur mitrailleuse avant qu'ils aient pu tirer et leur fait mettre bas les armes. Les soldats **JOLEC**, **LAVILLE**, **LEMAIRE** et **PADIOLEAU** chargent sur un groupe de dix, qui essaient de se défendre, en prennent quatre, mettent le reste en fuite. Quinze autres ayant arrêté l'escouade du fusilier **DAHIREL**, il s'élance seul contre eux, tire en marchant, jette le désarroi dans leur troupe. Ses camarades, entraînés par son exemple, font plusieurs prisonniers. Dans les maisons, les sergents **LOQUET**, **VANDÉOUX**, **COUDERC**, le soldat **COCOUAL** mènent audacieusement le nettoyage et contraignent l'une après l'autre quatre équipes de mitrailleurs à se rendre. Au pont rompu du chemin d'Amagne, le caporal **LE THENO**, après avoir conduit ses hommes avec une superbe fougue et enlevé une mitrailleuse, la place contre la culée, d'où il mitraille tout le jour, sous de violents bombardements, les patrouilles allemandes qui cherchent à s'approcher. Le sergent

DAURESSE, son chef, passe même seul sur l'autre rive, reconnaît les positions adverses et prend dès son retour les mesures nécessaires pour parer aux contre-attaques.
Ainsi l'ardeur du combat et l'enthousiasme du succès laissent intactes dans nos rangs la discipline, la méthode et la prévoyance ; mais aucune réaction n'est à craindre. Le moral et les effectifs sont trop bas en face de nous. Le bataillon que nous venons de rafler n'avait que 130 hommes à mettre en ligne. Nous les tenons presque tous. Ils devraient pleurer de honte et de rage ; or jamais captifs ne manifestèrent plus de joie d'être délivrés qu'ils n'en manifestent d'être captifs. Ils sautent, se frottent les mains, rient aux éclats et se congratulent sous nos yeux sans nulle pudeur.
Un de leurs officiers essaie bien de crâner encore. Il parle de repli stratégique, d'offensive foudroyante, de triomphe prochain. C'est assez pour lui rabattre son caquet de lui montrer ses soldats et de lui dire : « *Regardez-les donc ! Est-ce avec de telles troupes que vous espérez nous vaincre !* » Les aménités réjouissantes qui dégringolent sans aucun doute d'échelon en échelon toute la hiérarchie boche de Charleville, pour le moins, en cascade jusqu'à Amagne, nous valent quelques canonnades sévères ; mais nous gardons sans être inquiétés autrement la conquête que les deux communiqués officiels du 25 octobre inscrivent à notre actif en la déclarant le fruit d'« une opération bien conduite ».
C'est notre dernier combat. Le 6 novembre, fortement pressés sur la Meuse, les Allemands partout détalent entre Sissonne et Sedan, coupant les ponts, barrant les cours d'eau et tendant ainsi, pour nous retarder, de vastes inondations dans la plaine. Nous passons pourtant. Comme en mars 1917, la division les talonne ; mais cette fois nous ne sommes pas à l'avant- garde. Nous ne faisons pas le coup de feu avec les mitrailleurs chargés de gêner la poursuite. C'est tout juste si à Mazerny le 7, à Poix-Terron et Guignicourt le 8, à Boulzicourt et à St-Marceau le 9, nous recevons quelques obus. Marchant en queue de la colonne, couverts en avant et sur les flancs par les 219e et 264e d'infanterie que la cavalerie précède, nous défilons paisiblement le long des routes par étapes courtes et lentes, souvent arrêtés le jour, bivouaqués ou même cantonnés la nuit.
A mesure que nous avançons les destructions se font plus rares dans les villages et les « civils » plus nombreux. Notre joie est grande et profonde à les voir se presser sur notre passage ; mais comment peindre la leur ? Leur long esclavage est fini : finies les réquisitions, les vexations et les corvées, les perquisitions insolentes, la réglementation oppressive et tracassière, les insultes, les violences, les déportations et la peur. Ils vont pouvoir aller, venir, regarder, parler, se taire sans être épiés constamment et punis au moindre prétexte. Ils cultiveront leurs terres à leur guise et pour eux-mêmes : aucune « Kommandantur » ne fixera plus l'heure, le lieu, l'objet, la méthode, le rendement obligatoire et la durée de leur travail. Nul ne viendra plus dans leur basse-cour compter les poules et réclamer chaque semaine tant d'œufs par tête, y compris les coqs ! Leurs petits enfants n'iront plus à la journée cueillir, pour en régaler les Boches, des mûres le long des haies ou des fraises dans les bois ; et s'il tombe, au prochain automne, quelques prunes de leurs pruniers chargés de fruits, ils pourront les ramasser sans être mis à l'amende. Ils ne seront plus contraints de « voler », comme ils disent, ce qui est à eux.
Cinquante mois, ils ont vécu foulés aux pieds par les Barbares ; et c'est fini ! Nous sommes là, nous qu'ils attendaient depuis quatre ans dans le chagrin, la disette et la servitude. De quel cœur ils nous font fête et s'extasient sur notre mine, notre nombre, l'abondance de nos ressources, le bon ordre de notre marche ! On leur avait tant répété que nous crevions de misère, que l'indiscipline nous dissolvait et que l'Allemagne allait vaincre, ses ennemis étant à bout de vivres et de vêtements, d'hommes et de matériel ! Ils pensaient bien que c'était mensonge ; mais pourtant ?..., et la vérité les ravit. Ils nous saluent, ils nous acclament, ils crient « *Vive la France ! Vivent les poilus !* » Petit ou grand et d'étoffe ou de papier, à chaque fenêtre un drapeau flotte. Beaucoup semblent neufs. C'est à

se demander si les Allemands, toujours à l'affût du négoce, n'en auraient pas fait et vendu.
Nous approchons de Mézières, que déjà nous pouvons embrasser du regard en montant vers Saint-Marceau. Bientôt la division franchit la Meuse. Elle pénètre dans la ville. Nous-mêmes, tandis que l'ennemi, jusqu'à la fin avide de son atroce joie de nuire — « Schadenfreude », — bombarde et incendie un hospice d'incurables et de vieillards, nous sommes portés en ligne entre Élaire et les Ayvelles ; mais déjà la nouvelle se confirme que, pour échapper au désastre, l'Allemagne a demandé un armistice. Les pourparlers sont en cours. Lorsque, après quelques heures de service aux avant-postes, nous cédons la place à d'autres pour revenir en arrière jusqu'à Villers-sur-le-Mont, le grand événement n'en est plus à s'accomplir. Sur tous les fronts de la guerre, les Boches ont capitulé.

X

ARMISTICE

11 novembre 1918. — 15 février 1919.

Le 11, à midi, le canon se tait, les hostilités cessent. Nos troupiers en accueillent l'ordre avec un plaisir qu'ils ne songent pas à dissimuler, mais dont les manifestations n'ont rien de l'exubérance indiscrète, voire indécente, montrée çà et là, dans les villes de l'intérieur, par les gens qui ne se sont pas battus.
Le village offre l'aspect habituel des cantonnements de repos. Aucune agitation ; pas de cris ni de danses, ni de chants dans les rues ni sur la place. Quand on sort indemne d'une catastrophe, le premier et le plus fort des sentiments que l'on éprouve n'est pas la joie, mais la surprise. On s'étonne d'être là. On se demande si l'on a rêvé, si l'on rêve, s'il est vrai que ce soit fini. On se tâte pour être bien sûr qu'on est intact. Tel est un peu l'état d'âme de nos troupiers quand ils s'abordent si posément et se félicitent avec tant de calme. Peut-être se disent-ils aussi que l'armistice n'est pas la paix ; qu'il faut se méfier du Boche ; que s'il capitule, défait sans doute mais non pas encore écrasé, c'est pour éviter de l'être et pour pouvoir nous disputer, nous dérober, nous escroquer les profits de notre victoire ; qu'il n'est jamais prudent de ménager les malfaiteurs et que, à laisser ceux-là échapper au complet désastre, on risque de faire couler tôt ou tard plus de bon sang qu'on n'en épargne.
A coup sûr, qu'ils en aient conscience ou non, le souci de l'avenir assombrit déjà le contentement qu'ils éprouvent. L'armistice n'est pas la paix, mais il l'annonce. Il lui fraie la voie. On n'attendra pas qu'elle arrive pour les acheminer vers elle. La démobilisation va commencer, posant devant beaucoup d'entre eux les problèmes d'après guerre, lointains hier, urgents demain, toujours hérissés d'inconnues. Les autres changeront de corps : où les portera leur destinée ? Car le régiment, né de la guerre et qui ne doit pas lui survivre, va s'éparpiller peu à peu jusqu'à ce qu'il soit disloqué.
On dit bien que des renforts vont lui venir et des uniformes tout neufs pour aller occuper Mayence. Les faits semblent même justifier tout d'abord cet audacieux racontar. Nous obliquons vers Sedan, que nous traversons, le 17, aux acclamations de la foule. Pendant quelques jours, à travers le Luxembourg belge la marche se poursuit, triomphale. Les bourgades sont pavoisées et décorées de sapins et de guirlandes. Des banderolles, tendues en travers, nous parlent : « *Soyez les bienvenus !* disent-elles. *Vivent les Français ! Gloire à la France ! Merci à nos libérateurs !* »
Les habitants d'Habay-la-Vieille, fanfare en tête, se portent à notre rencontre jusqu'à une demi-lieue

sur la route. Au premier rang, le curé, le bourgmestre, les petites filles de l'école conduites par les bonnes sœurs, les petits garçons que l'instituteur amène ; toute la population suit. On fraternise, on nous escorte, on nous comble de bouquets et de discours. On danse le jour, on danse le soir, on danse la nuit aux carrefours et sur la place. Les deux musiques, celle du lieu et la nôtre, alternent pour les polkas et les valses quand elles ne font pas des duos étranges où la *Marseillaise* et la *Brabançonne* valsent ensemble dans les airs. Il est heureux que l'étape du lendemain ne soit pas longue ; car l'heure du départ sonne avant que l'on ait fini de danser.

« *Ce n'est rien*, disent nos bons amis les Belges. *Vous verrez ce qui vous attend dans le Grand Duché !* » Ils sont trop modestes. Les Luxembourgeois, surtout ceux des villes, nous font certes bon accueil et, visiblement, ni leur joie ni leur sympathie ne sont de commande. Les fleurs, les drapeaux, les ovations ne manquent pas. Pourtant, il y a, sous cette cordialité, une certaine réserve qui apparaît, dans les campagnes, tout à fait à la surface. Dès le premier jour, en passant de Martelange, qui est belge, à Rombach, bâti tout contre et qui est luxembourgeois, nous pouvons la pressentir et en démêler la cause. Sur la frontière, un arc de triomphe est dressé : deux mâts joliment fleuris et que joint un linteau blanc avec une inscription : « *Honneur à nos libérateurs !* » mais, sur un des mâts, à hauteur d'homme, une grande pancarte est accrochée qui dit : « Grand Duché de Luxembourg. — Pays neutre ».

Le double sentiment qui s'exprime de la sorte, nous le retrouvons presque partout sous des nuances diverses. Il est clair que les Boches nous ont dépeints comme des gens sans discipline, prêts à mettre le feu partout. Le paysan ne nous voit pas sans crainte approcher de sa grange ou de son étable et, comme tous ses pareils en pareil cas, il se cache ou il se tait. La différence de langage accroît encore sa méfiance ; mais il s'apprivoise vite en constatant que tout se passe avec ordre, qu'il n'y a pas d'ivrogne, ni de brute parmi nous et que les fameux « Poilus » sont pacifiques et serviables. « Grand Duché de Luxembourg — Pays Neutre — Honneur à nos Libérateurs », cela veut dire : « *Vous n'êtes pas en pays conquis : ne nous traitez pas en Boches ; nous ne les aimons pas du tout. Que vous les ayez battus, cela nous enchante : car ils nous étaient à charge, bien qu'ils n'aient pas commis chez nous de trop grands excès. Vous nous délivrez d'eux ; honneur à vous, et reconnaissance ! mais permettez-nous de vous rappeler discrètement ce que vous imposent notre qualité de neutres et le bienfait même que nous recevons de vous.* »

Nous avons compris ; nos actes répondent. Dans ce pays où l'on subit, tout en haïssant les Prussiens, la fascination de la discipline, de l'activité méthodique et de la fécondité allemandes, nous faisons connaître et aimer la France, bienveillante et fraternelle, modeste, probe et loyale, où l'autorité sait être douce et l'obéissance libre. Quand nous quittons, le 27 décembre, après un mois de séjour dans l'Ardenne montagneuse, les sites pittoresques de Wilwerwiltz, de Pinsch, de Kautenbach et de Consthum, les regrets unanimes des habitants nous accompagnent.

De nouveau, nous voilà en route ; mais ce n'est pas pour la Bochie et nous attendons toujours les renforts, les uniformes qui devaient, selon la chronique, nous remettre à neuf. Nous descendons vers le sud. Les gens bien informés ont beau affirmer que la route de Wiltz à Mayence passe maintenant par Nancy, cette géographie fantaisiste leur reste pour compte. Cantonnés, le 30, à Longwy et aux alentours, nous y sommes encore six semaines plus tard. Nous gardons les dépôts de matériel abandonnés par l'ennemi en exécution de l'armistice. Peu à peu nos effectifs fondent. Nos hommes et nos gradés s'en vont, par petits groupes, les uns à l'armée d'Orient, les autres dans les états-majors, l'intendance ou les chemins de fer ; d'autres chez eux.

Le régiment est bientôt réduit de moitié : son sort ne fait plus aucun doute. Nous n'irons pas aux bords du Rhin. Nous ne défilerons pas sous l'arc triomphal érigé pour la Grande Armée, moins grande que celle dont nous sommes. Nous ne rentrerons même pas solennellement à Nantes, comme

les journaux de là-bas se hâtent trop de l'annoncer. Le 15 février, nos trois bataillons passent à d'autres corps : la division est dissoute. Le coup d'aile de la victoire n'a fait que tourner la page où elle inscrivait jour par jour, à la gloire du sang de France, ses travaux, ses combats et ses sacrifices. A d'autres les honneurs, l'hommage des vaincus, les acclamations des foules ! Cette page glorieuse nous reste ; elle nous suffit.

Nul n'y a gravé plus souvent que nous des choses plus nobles ou plus utiles. Du 23 août 1914, jour de notre embarquement pour Arras, jusqu'au 11 novembre 1918, jour de l'armistice sous Mézières, 52 mois et demi se sont écoulés que nous avons tous passés, sauf un, dans la zone des armées. Nous avons pris à l'arrière, dans cette zone, par fractions de 15 à 20 jours, au total, 8 mois de repos, consacrés à l'instruction des cadres et de la troupe. Nous avons passé le reste du temps, — 41 mois et demi, — sur le front de guerre, un quart en réserve et trois quarts en ligne. Sur 7.500 officiers et hommes de troupe qui ont passé dans nos rangs, nous comptons 1.050 morts pour la France, auxquels il faut associer dans l'honneur, la reconnaissance et la prière, un millier disparus qui ne reparaîtront jamais. Vingt-sept des nôtres ont reçu la croix d'honneur ou la rosette pour leur vaillance ; 175 la médaille militaire [1]. Nos citations sont au nombre de 5.480 dont 102 à l'ordre de l'armée. Notre drapeau est décoré de la croix de guerre à deux palmes. Il porte et nous donne le droit de porter la fourragère verte et rouge.

« Noblesse oblige ». Ce passé nous crée des devoirs auxquels nous ne faillirons pas. Nous garderons le feu sacré. La tradition du 265e se perpétuera dans nos âmes. Nous saurons travailler, lutter, souffrir pour que la France soit libre et forte, unie, prospère et glorieuse, telle que l'ont voulue nos morts en se sacrifiant pour elle ; et, dans la paix, fruit de la victoire, militaires ou civils, nous continuerons de servir.

X

AU DRAPEAU !

Ce fut le 27 février 1919.

Sur le Val de Loire, depuis longtemps assombri par les nuées, le soleil se reprend à luire. Le vent de mer s'est adouci et le printemps, devançant l'heure, apporte ses premiers sourires à la vieille cité bretonne assise au bord des grandes eaux.

Nantes est en fête. Partout, des guirlandes verdoient ; des mâts fleuris et pavoisés bordent les rues ; les trois couleurs nationales et les étendards de l'Entente flottent, joyeux, dans l'air léger. Du sol aux toits, les maisons en sont revêtues. Aux fenêtres grandes ouvertes, des groupes se pressent et attendent. La foule, en bas, à chaque instant devient plus dense : et, se frayant avec lenteur un passage au milieu d'elle, place Graslin, place Royale, place Louis XVI, les beaux soldats de l'Amérique, bien alignés, forment la haie. Dans la cour de départ de la gare d'Orléans, ils se rangent à côté de nos poilus, que l'étincellement des sabres et des baïonnettes auréole de ses clartés.

1 Ces chiffres et les suivants se sont sensiblement accrus depuis le 15 février 1919.

Leurs chefs sont là, devant leur front. Toute la ville est là aussi, dans les délégations et autorités qui la représentent : adjoints, conseillers municipaux, syndicat d'initiative qui organisa cette fête, membres des sociétés locales, collégiens que conduisent leurs professeurs, magistrats, président du Conseil Général, préfet, amiral commandant de la Marine ; général de brigade **DODELIER**, commandant les subdivisions de la Loire-Inférieure ; généraux de division **DESCOINS** et **COUTENCEAU**, celui-ci commandant en chef la XIe Région militaire dont Nantes est le chef-lieu.

« ***Garde à vous !*** »
« ***Présentez vos armes !*** »
« ***Au drapeau !*** »

Couronné de lauriers, décoré de sa fourragère et de ses palmes héroïques, fané, fripé, déchiré, il s'avance, notre drapeau, sous les guirlandes triomphales. Il prend place au milieu du carré d'honneur. C'est lui, tel que l'a fait, en 1914, la mitraille de Bapaume, de la Marne et de l'Aisne, quand il flottait à notre tête dans la tourmente déchaînée. Que de fois depuis lors nous l'avons salué d'un cœur ému, au cantonnement de repos, soit en partant pour la bataille, soit en revenant du secteur, soit en faisant escorte aux braves que l'on décorait devant lui ! Il est là. Il claque au vent.
Le soleil brille au travers de sa trame usée et la soie blanche qui rapièce ses lambeaux met sur sa plus large blessure comme une tache de lumière.

Lorsqu'il paraît, la « bannière semée d'étoiles » respectueusement s'incline aux accents de la *Marseillaise*. Les cœurs battent. Les yeux se mouillent. Les acclamations retentissent. Il porte en ses plis la victoire et la splendeur du sacrifice, les hautes leçons de la guerre et les promesses de la paix. Il est la France. Et voici que, l'une après l'autre, des voix s'élèvent pour interpréter son langage et la pensée de l'innombrable multitude dont la clameur le glorifie.

A cheval, sabre au clair, comme il convient à un soldat, le lieutenant-colonel **de LAVIGNÈRE**, commandant les dépôts d'infanterie de la place, retrace, avec une mâle éloquence, les hauts faits du 265e au cours de la grande épopée. M. **MOITIÉ**, adjoint au maire, offre ensuite au Régiment une palme de bronze au nom des Nantais, une gerbe de fleurs au nom de leur ville.

« *Honneur au drapeau !* dit-il. *Il rentre glorieux parmi nous. Il est vivant. Il vit de la vie intense, recueillie dans les adieux indicibles, dans les regards suprêmes de ceux que la terre française, sauvée par la précieuse libation de leur sang, garde avec piété. Il nous rapporte l'âme des braves qui sont tombés au champ d'honneur... C'est elle qui planera tout à l'heure, avec la victoire, dans les rues de la cité. C'est la légion des héroïques victimes du 265e que nous verrons, avec les yeux véridiques de notre foi dans la patrie, se presser avec les vivants, comme une sublime garde d'honneur, autour de leur drapeau.* »

Oui, comme en toute chose humaine, ce qui paraît, si beau soit-il, est la moindre part du spectacle. Les absents sont là, tous les absents, les dispersés, les disparus, les immolés, tous ceux qu'une amitié fraternelle a rassemblés, le long des jours, dans leur dévouement à la France, pour composer le Régiment. Ils se mêlent à nous. Ils défilent à nos côtés par les rues aux noms magnifiques : Strasbourg, La Marne, Verdun, Joffre, Chanzy, Louis XVI, Orléans, noms de victoire et de revanche ou qui rappellent à la fois la fraternité d'Amérique, gagnée par l'ancienne France, et l'alliance

d'Angleterre, prophétisée par Jeanne d'Arc.

Du 265e, nous ne sommes, dans l'escorte, qu'un bien petit nombre : la garde du drapeau, deux ou trois démobilisés, quelques blessés ou rapatriés d'Allemagne ; juste ce qu'il faut pour que nos combats en Champagne, au Mont des Singes, à Saint-Quentin, devant la Somme, à Quennevières, à Moulin-sous-Touvent, Nanteuil et Ginchy, aient ici des témoins pour dire : « *J'y étais ! C'est là que j'ai versé mon sang. C'est là qu'un corps à corps inégal m'a fait tomber aux mains des Boches.* » En tout, dix ou douze officiers ; moins de 50 hommes de troupe.
Les héros de la fête manquent. Où est notre colonel, chef juste et bon, lucide et brave, aimé de tous, habile contre l'ennemi, avare du sang de ses hommes et soucieux de leur bien-être, et ménager de leurs efforts ? Où sont les trois beaux bataillons chers à son grand cœur de soldat ? Où sont nos morts — et nos vivants — tous à jamais nos camarades, frères de misère, de souffrance, de labeur et de péril, eux qui, tant de fois, ont rêvé de s'en revenir tous ensemble, drapeau flottant, clairons sonnant et les fusils ornés de fleurs, dans la ville toute en liesse ?
Ils nous manquent, mais ils sont là : tous par notre souvenir, beaucoup aussi par leur pensée ; et les plus beaux, les plus heureux, par leur immortelle présence. Ils ont part aux cris de la foule, aux applaudissements sans fin, aux bouquets, aux fleurs qu'on nous jette, au salut que les vétérans et les médaillés nous adressent, massés sur les marches du théâtre, en saluant notre drapeau. Ils ont place à notre assemblée, lorsque, le défilé fini, dans la salle d'honneur de la caserne Cambronne où le glorieux étendard repose, nous fondons, sous ses plis, 1' « Union des Combattants du 265e » ; et c'est eux encore que, le soir, au vin d'honneur, le commandant **du PLESSIS** évoque en remerciant au nom de tous les autorités qui présidèrent à la solennité du jour, ceux qui l'organisèrent avec tant d'art et de cœur et les Nantais, qui firent d'elle un vrai triomphe.

Nos morts, surtout, sont parmi nous. Ils mènent l'invisible fête des âmes. Comme le dit, en son toast, M. **LASNE**, président du syndicat d'initiative : « *C'est avec un sentiment de fierté et par un chant de gloire que nous saluons leur mémoire ; car, du haut du ciel, où ils reçoivent la récompense éternelle, ils assistent à nos agapes et ne nous pardonneraient pas de pleurer.* »

Nous ne les pleurons pas. Nous les envierions plutôt. Nous écoutons ce qu'ils nous disent. Leur volonté dernière est sur nous. C'est une volonté de concorde, de loyauté, de discipline, de respect mutuel, de fraternité sans envie. C'est elle que l'on acclamait en acclamant notre étendard, glorieux de leur sacrifice, quand nous passions dans la foule, soit à Nantes, le 27 février 1919, soit à Paris, le 14 juillet, le long de la voie triomphale, aux cris mille fois répétés de : « *Vive la France ! Vive l'Armée ! Vivent les Poilus ! Vivent la Bretagne et la Vendée !* »
Nous saurons la faire prévaloir.

OFFICIERS DU 265e RÉGIMENT D'INFANTERIE MORTS POUR LA FRANCE

J'aurais voulu donner ici la liste de tous nos glorieux morts et de tous les officiers ou hommes de troupe qui furent cités et décorés dans nos rangs. Leur nombre s'y oppose : elle remplirait un volume. Je la borne donc aux officiers morts pour la France. La plupart d'entre eux d'ailleurs, — exactement 35 sur 47 — avaient commencé la guerre comme sous-officiers ou simples soldats ; et ils sont la fleur de notre vaillance.

CHEF DE BATAILLON

FERRAN, Grégoire, maladie contractée au combat. Évacué de **Suippes le 2 octobre 1918**.

CAPITAINES

BOULAY, Isidore, tué à l'ennemi **le 7 septembre 1914**, **à Villers-Saint-Genest**. **BILLAUD**, Just, tué à l'ennemi **le 1er juillet 1916**, **à Fay-en-Santerre**. **DIOT**, Paul, tué à l'ennemi **le 20 septembre 1914**, **à Moulin-sous-Touvent**. **FOCKEDEY**, Maurice, tué à l'ennemi **le 28 août 1914**, **à Ginchy**. **GALERNE**, Jean, tué à l'ennemi **le 11 août 1916**, **à Estrées-Deniécourt**. **LUCAS**, Henri, tué à l'ennemi **le 7 septembre 1914**, **à Villers-Saint-Genest**. **LEPINTRE**, Gustave, tué à l'ennemi **le 7 septembre 1914**, **à Villers-Saint-Genest**. **LEMAREC**, Yves, tué à l'ennemi **le 19 mai 1917**, **à Cerisy**. **TRONCHON**, Bernard, tué à l'ennemi **le 21 juillet 1916**, **à Estrées-Deniécourt**.

LIEUTENANTS

BRIAND, Bertrand, disparu (sans nouvelles) **20 septembre 1914**, **à Moulin-sous-Touvent**. **BIZIEN**, Henri, mortellement blessé **le 29 juin 1916**, **à Harbonnières**. **BOURDAIS**, Maxime, tué à l'ennemi **le 24 juin 1918**, **à Badonvillers**. **HUET**, Théodore, blessé **le 27 mai 1918**, **à Terny-Sorny**. Mort en captivité des suites de ses blessures. **MAUGIN**, Aristide, tué à l'ennemi **le 14 août 1916**, **à Estrées-Deniécourt**. **PUPIN**, Georges, mortellement blessé **le 4 septembre 1916**, **à Estrées-Deniécourt**. **PIGIÈRE**, Marius, tué à l'ennemi **le 1er octobre 1918**, **à Somme-Py**. **PERRUCHE**, Jean, tué à l'ennemi **le 9 octobre 1918**, **à Saint-Pierre-à-Arnes**. **ROUX**, Marcel, tué à l'ennemi **le 7 septembre 1914**, **à Villers-Saint-Genest**. **RUHL**, Fernand, mortellement blessé **le 30 mai 1918**, **à Pasly**.

SOUS-LIEUTENANTS

ALBIN, Fernand, mort des fatigues du service **le 10 septembre 1917**. Évacué de **Sélency**. **BOCHÉ**, Louis, tué à l'ennemi **le 20 juillet 1916**, **à Estrées-Deniécourt**.

BODIN, Gabriel, disparu (sans nouvelles) **le 21 juillet 1916**, **à Estrées-Deniécourt**. **BARDON**, Eugène, tué à l'ennemi **le 27 mai 1918**, **à Vauxaillon**. **BRESSIEUX**, tué à l'ennemi **le 9 octobre 1918**, **à Saint-Pierre-à-Arnes**. **CADUDAL**, François, tué à l'ennemi **le 10 août 1916**, **à Estrées-Deniécourt**. **CHAILLOUX**, Charles, tué à l'ennemi **le 9 octobre 1918**, **à Saint-Pierre-à-Arnes**.

Prêtre de **Nantes**. **DAIRE**, Gaston, tué à l'ennemi **le 8 octobre 1918**, **à Saint-Pierre-à-Arnes**. **FOUR**, Marcel, tué à l'ennemi **le 1er décembre 1914**, **à Moulin-sous-Touvent**. **FORGEAU**, Pierre, tué à l'ennemi **le 6 septembre 1916**, **à Estrées-Deniécourt**. **GRÉMILLARD**, J.-B., tué à l'ennemi **le 20 juillet 1916**, **à Estrées-Deniécourt**. **KEROUAULT**, Arsène, tué à l'ennemi **le 6 septembre 1916**, **à Estrées-Deniécourt**. **LEBOURGEOIS**, Émile, tué à l'ennemi **le 1er juillet 1916**, **à Fay-en-Santerre**. **LEMAITRE**, Pierre, tué à l'ennemi **le 21 juillet 1916**, **à Estrées-Deniécourt**. **LOROIS**, Édouard, tué à l'ennemi **le 4 septembre 1916**, **à Estrées-Deniécourt**. **LOUIS**, Émile, tué à l'ennemi **le 30 août 1918**, **à Reillon**. **MAILLARD**, Ludovic, mortellement blessé **le 10 août 1916**, **à Estrées-Deniécourt**. **MESNARD**, Léon, tué à l'ennemi **le 4 septembre 1916**, **à Estrées-Deniécourt**. **MÉTRAL**, Pierre, tué à l'ennemi **le 4 septembre 1916**, **à Estrées-Deniécourt**. **PELTIER**, Marcel, tué à l'ennemi **le 1er juillet 1916**, **à Fay-en-Santerre**. **PILARD**, Louis, tué **le 8 juin 1918** (accident de grenades), **à Bargny**. **RICHARD**, Maurice, tué à l'ennemi **le 29 octobre 1914**, **à Beaumont**. **RIO**, Pierre, tué à l'ennemi **le 22 juillet 1916**, **à Estrées-Deniécourt**. **ROBERT**, Mathurin, mortellement blessé **le 26 septembre 1918**, **à Suippe**. **THALAMOT**, Guillaume, tué à l'ennemi **le 20 juillet 1916**, **à Estrées-Deniécourt**. **TAMPIER**, Joseph, tué à l'ennemi **le 29 septembre 1918**, **à Somme-Py**. **TOURETTE**, Charles, tué à l'ennemi **le 29 septembre 1918**, **à Somme-Py**. **TOURET**, Camille, tué à l'ennemi **le 30 septembre 1918**, **Somme-Py**. **TEMPLE**, Georges, tué à l'ennemi **le 9 octobre 1918**, **à Saint-Pierre-à-Arnes**. **VIALA**, Robert, mort d'intoxication **le 24 juin 1918**, **à Badonvillers**.

Ancestrama

Source : B. D. I. C. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

Combattants, Compagnies, Régiments et Lieux.

Index des Combattants cités dans l'ouvrage

ALBIN 77
ALIS 25
ALLÈGRE 12
ANDRIEU 41, 44, 64
ARNAUD 67
ARRIO ..... 57, 64 sv
ARTIGALON 42
BALLET 38, 40
BARDON 33, 42, 78
BASTIDE 42
BATARD 18
BAUDOUIN 21
BAUMANN ..... 63 sv
BAUMARD 23
BEILLEVERT 10, 12
BELLAMY ..... 14, 18 sv, 21, 23, 25
BERNIER 66
BERTHOU 42
BIDAULT ..... 46 sv
BILLARD 68
BILLAUD 19, 77
BILLAUT 21
BIZIEN 18, 77
BLAIS 15
BLONDEAU 5
BLONS 34, 59
BOBINEAU 19
BOCHÉ 77
BOCHER 68
BOCKLER 49
BODIER 14
BODIN 6, 78
BOJU 13
BORDAGE 68
BOUCHETEAU 15
BOUILLON 61
BOULAY 7, 77
BOURDAIS 53, 77
BOURNIGAL 14, 23, 38, 40, 46, 49
BOURON 25
BOUTET 13
BRESSIEUX ..... 65 sv, 78

Ancestrami

BRIAND 77
BRUNETEAU 42
BUFFAUT 66
BULLEUX 47, 63
CADUDAL 78
CAILLOT 42
CARRÉ 12
CHAILLOUX ..... 25, 33, 42, 47, 65 sv, 78
CHAMBON 62
CHANTELOUP 47
CHAPON 13
CHARBONNIAUD 38, 46
CHASSIER ..... 31, 42 sv
CHASTEL 23
CHATELET 68
CHAUVIN 33
CHEDORGE 62
CHEVREL 42
CLISSON 20
CLUZEAUX 46
COCOUAL 69
COMMAILLEAU 4, 10, 12
CORMERAIS 35, 38, 40, 46
COTTENCEAU 25
COUADOU 64, 66
COUDERC 42, 69
CROUVISIER 69
CUISINIER 42
CUNY 25
DAHIREL 69
DAIRE 31, 42, 45, 59, 65, 78
DAURESSE 69
DAURIAC 31
DAVID 31
de KERMOYSAN 7
de MAUD'HUY 34, 41
DEFFAIN 49
DEJOUR 68
DELARUE 5
DEMONTOUX 46
DESMARS 31
DESPREZ 7
DESSAGNE 61
DESSON 61
DESVALLIÈRES 47
DIAQUIN 42

Ancestrami

DIOT ..... 7, 9 sv, 77
DIVES 38
DOUCET 37
DOUILLARD 16
du PERRON 40
du PLESSIS ..... 7, 9 sv, 13 sv, 19, 24, 33, 37, 40, 44 sv, 54, 57 sv, 61, 63 sv, 68 sv, 75
Du PLESSIS de GRENÉDAN 7
DUCHÊNE 35
DUPOUÉ 37
DUPUY-FROMY ..... 20 sv, 63
DURAND 66
DUTHY ..... 35, 63 sv
DUTHY 63
FAYOLLE 23
FÉREC 44
FERRAN ..... 36, 38, 40, 44 sv, 49 sv, 77
FERRAND 66
FERRARI 40, 58
FIRMIN 62
FOCKEDEY 77
FORGEAU 78
FORTINEAU 16
FOUR 78
FRABOULET 33, 35
GALERNE 77
GELLY ..... 15, 19, 27, 37, 41, 44, 46 sv, 49, 53, 55, 57, 60
GENDRON 65, 68
GERNEZ 13
GIMBERT 68
GINSBOURG 61
GOUBET 42
GOURHAND 20
GRALL 35
GRANCAMP ..... 33, 41 sv, 49, 59, 62
GRAVRAND ..... 20 sv
GRÉMILLARD 78
GUELVOUID 33, 68
GUIBERT ..... 11 sv
GUICHOUX 66
GUILBEAU 65
GUILLET 13
GUILTAT 38, 40
GUITON 25
GUYOT 47
HAGIMONT 41
HÉLIGON 62

Ancestrami

HENRIO 14
HORE 15
HUET 44, 46, 77
HUGUET 19
IRIART ..... 64 sv
IZAURE 37
JAOUEN 49
JARNO 18
JOFFRE 8
JOHNSON 52, 54
JOLEC 69
JOLY 32
JOSSO 37
JOUIN 6, 12, 27
JOUINOT 6, 12
JOYEUX 14
KEROUAULT 78
LACOUETTE 59, 65
LALAUZE 4, 12
LAMBALLAIS 68
LANGOLET 12
LANOË 19, 42, 45, 49
LAROCHE 57, 64
LASSERRE 66
LAVILLE 69
LE GAIL 14
LE LÉAL 47
LE NAVENNEC ..... 41, 45, 49, 61, 64 sv
LE PAUL ..... 38, 49, 65 sv
LE THENO 69
LEBEC 62
LEBOURGEOIS 78
LECŒUR 12
LÉGLISE 68
LEGOUIC 57
LEMAIRE 69
LEMAITRE 78
LEMAREC 77
LEMERLE 7, 23, 25
LEPINTRE 7, 77
LESOBRE 66
LESUBRE 66
LEUSSIER 49
LIAGRE 38, 53
LINDREC 38, 61
LOQUET 69

Ancestrami

LOROIS 21, 24, 78
LOUIS 19, 53, 55, 78
LOUIS 53
LOZES 37
LUCAS 7, 77
LUDENDORFF 44
MABILAIS 14
MAILLARD 78
MAISONNEUVE 38
MAREC 49
MARGAINE 26
MARTEL 65
MASSACRY ..... 24, 45, 49, 53, 58, 61, 64 sv
MASSON 58
MAUGIN 15, 77
MAUNOURY 6, 8, 28, 52
MAURICE 37
MÉNARD 22, 25
MENESCLOU 42, 53
MERCIER ..... 22, 33 sv
MESNARD 19, 24, 78
MÉTRAL 24, 78
MICHENAUD 10
MIROUZE 42
MODELON 41, 44, 47
MOINARD 53
MOLÈRE 22
MOLINIER 33, 40, 46
MONTBERNARD 68
MOREAU ..... 18, 20 sv, 24, 26 sv, 61
MORRAS 20
MORVAN 65
MOTHA 16
MOUREAU 22
MOYON 25
NEUMANN 35
NICOLAS 21
NICOUD 35
NIESSEL 12
NIVELLE 12
PADIOLEAU 69
PAGEOT 65
PAROUTEAU 46
PASQUES ..... 40 sv
PATRIER 27, 31
PATTE 21

Ancestrami

PEIGNÉ 53
PELTIER 78
PERGELINE 15
PERRUCHE 46, 64, 66, 77
PERSHING 53
PÈZERON 45
PICHON 61
PIERRE 35
PIGIÈRE 59, 77
PILARD 78
PINEL 33, 59
PIOVANETTI 57
POLI 22, 38, 66
POTIEZ 42, 68
PRAUD 44
PRAX 56
PRÉCLAIRE 49
PROBESTEAU 57
PUPIN 77
RAVAZÉ 15
REDDE 65
RENON 58
RICHARD 78
RIO 78
ROBERT 33, 38, 78
ROBIN 42
ROSAS 58
ROSE ..... 14, 41, 45 sv, 50, 54, 61, 63, 66
ROUX 7, 77
RUHL ..... 41 sv, 49, 77
RUTARD 64, 68
SALDUCCI 20
SANSON 12
SÉNAME ..... 64 sv
SERGENT ..... 10, 14 sv, 18 sv, 22, 24 sv
SÉVENO 5, 12
SICARD 59
SOUCHEZ ..... 48 sv
SOULARD 13
SOULIÉ 68
SOULIER 31
STÉBÉ 66
STINZY 34
TAMPIER 57, 78
TEMPLE 66, 78
TESSON 2, 6

Ancestrami

THALAMOT 78
THÉVENOT 23, 25
THOMAS 64
THOMASSIN 15
THUILLIER 15
TOUCHARD 10
TOURET 58, 78
TOURETTE 78
TRÉGARO 68
TRONCHON 22, 77
TUAL 35
TURBEAUX ..... 37 sv
VAN den VAËRO 38
VANDENBERG ..... 21 sv
VANDÉOUX 69
VANNIER 15, 22
VERNEIGES 42, 57
VESSEYRE 68
VIALA 38, 46, 53, 78
VIOT 22
WARENGHEM 49

Index des Compagnies citées dans l'ouvrage

6e ..... 5, 9 sv, 14 sv, 18, 22 sv, 33, 36 sv, 44, 46, 49
13e ..... 64 sv
14e 46, 64, 66
15e 53, 64, 65
17e ..... 4, 11, 13, 20 sv, 44, 46 sv
18e ..... 4, 11, 13 sv, 20 sv, 25, 38, 46
19e ..... 4, 7, 13, 25, 38, 41 sv, 44, 46, 48 sv, 58, 65
20e ..... 13 sv
21e ..... 5 sv, 27, 36, 45, 48, 64
22e 15, 18, 31, 40, 45, 59, 65
23e ..... 13, 15, 22, 40, 47 sv, 62
24e 7

Index des Régiments cités dans l'ouvrage

3e B. C. P. 58
9e Cuir. 46
10e B. C. P. 58
66e R. I. T. 46
71e B.C.P. 40
103e R. I. ..... 63 sv, 66
219e R. I. 7, 38, 49, 70

Ancestrami

264e R. I. ..... 10, 13, 22, 25, 38, 46, 48 sv, 49, 63, 66 sv, 70
299e R. I. 44
316e R. I. 14, 18
403e R. I. 44, 46, 60

Index des Noms de lieux cités dans l'ouvrage

Ailette 26, 30, 33, 35
Ailleval ..... 40 sv
Aisne ..... 8 sv, 25, 29, 33 sv, 46 sv, 67 sv, 74
Aizy 29
Alaincourt 27
Albert ..... 5 sv, 34
Allemant 41
Alsace 2, 17, 54
Amagne 69
Ambly-Fleury ..... 67 sv
Ambly-Haut 67
Amiens ..... 4, 6, 17 sv, 34
Ancerviller 52
Ange-Gardien 30
Anizy-le-Château 36
Antioche ..... 34 sv, 37 sv, 41, 43
Appilly 34
Ardenne 72
Ardennes 67
Ardon 30
Argonne 56
Arnes ..... 60 sv, 64 sv
Arras 4, 34
Arrêt 37
Arsy 26
Assevillers 19
Attichy 12
Attigny 67
Aulnay 2, 4
Aulnay-L'Aitre 56
Aulnay-sous-Bois 2
Authonne 25
Ayvelles 70
Baccarat ..... 52 sv
Badonviller ..... 52 sv
Bailly 13, 17, 34
Bapaume 4, 74
Beaumont 46
Belgique 2, 8, 52, 56

Ancestrami

Bellevue 41
Belloy ..... 19 sv
Belloy-en-Santerre 20
Berny 23, 25
Béthune ..... 46 sv
Betz 8, 52
Bimont 13
Bitry ..... 9 sv
Blémerey 54
Bois Saint-Mard 11
Bois-Mortier 35
Bois-Roger 49
Boissy-Fresnoy 8
Bonneuil-en-Valois 8
Bouillancy 52
Bouleaux ..... 5 sv
Boulzicourt 70
Bovettes 30
Bras ..... 62 sv
Braye 46
Brégy 52
Breteuil 17, 23
Brouage 27
Brunehaut 9
Bruyères ..... 31 sv
Calais 34
Cambrésis 56
Campremy 23
Carlepont 9
Carriette 48
Cauroy 67
Cense 12
Cerisy 27
Cernoy 17
Châlons 67
Champ-Vailly 40
Champagne ..... 34, 55 sv, 63, 67
Champignon 16
Champignonnière 29
Champvailly 41
Charleville 69
Chassemy 29
Château-Thierry 29
Châtelet 38
Chatenay 6
Chatenay-en-France 28

Ancestrami

Chauny ..... 26 sv, 34, 37
Chavignon ..... 31 sv, 37 sv
Chavigny ..... 48 sv
Chemin des Dames ..... 13, 29 sv, 34, 37
Chennevières 6
Chézy-en-Orxois 29
Chimy ..... 40 sv, 44
Chuignes ..... 17 sv, 34
Clamecy ..... 46 sv
Colombe 38
Combles ..... 4 sv, 12, 34
Compiègne 34, 44
Condé-sur-Aisne ..... 33 sv
Consthum 72
cote 160 ..... 41 sv
Coucy-le-Château 35
Crépy 7
Cressonsacq 17
Crèvecœur 17
Crouy ..... 46 sv
Crozat ..... 26Cuffies 47 sv, 48
Dallon 28
Dampleux 52
Déniécourt ..... 23 sv
Dherly 32
Domptail 52
Écafaut 13
Écluse 37
Élaire 70
Émeville 8
Escaut 57
Esclainvillers 17, 34
Esméry-Hallon 28
Estrées 17, 19, 21, 22, 25
Estrées-Saint-Denis 17, 26
Fargniers ..... 26 sv
Faverolles 29
Fay ..... 13, 18 sv
Fayet 28
Fleury ..... 67 sv
Fontenay-en-Parisis 28
Fontenoy-la-Joute 52
Foucaucourt 18, 34
Fouencamps 18
Francilly 28
Fréménil 53, 55

Ancestrami

Fruty 38
Gamet 11
Gavrelle 4
Gerbeviller 52
Gibercourt 27
Ginchy ..... 4 sv, 12, 75
Goussainville 28
Grand Couronné de Nancy 8
Grand-Fresnoy 26
Grandvilliers 6
Grivesnes 34
Guignicourt 70
Guilleminet 37, 41
Guilleminet 37
Habay-la-Vieille 71
Hailles 18
Ham 8, 28, 34
Harbonnières 18, 34
Hédencourt 23
Hinacourt 28
Holnon 28
Hombleux 20, 28
Italie 52
Itancourt 27
Jouy 29
Jussy 27, 34
Kautenbach 72
L'Ange-Gardien 38
La Cheppe 56, 59
La Fère ..... 13, 26 sv
la Ferté-Milon 29
La Malmaison 29
Laffaux 38, 41, 43
Laigue 17
Laon 31
Laonnois 56
Lassigny 28, 34
Le Bessy ..... 41 sv
Le Piémont 34
le Plessis-Belleville 6
Le Plessis-Brion 34
Lens 4
Lentilles 56
Lesbœufs ..... 5 sv
Leury ..... 47 sv
Liez 27

Ancestrami

Longpont 29
Longpré 6
Longpré-lès-Amiens 6
Longwy 59, 72
Lorraine 56
Louvres 6, 28
Luce 17
Lunéville 53
Luxembourg ..... 71 sv
Ly-Fontaine 27
Malmaison ..... 29 sv
Mamelon 11
Marcelcave 34
Mareil 6
Margival ..... 34, 36 sv, 41, 43 sv
Marne ..... 8 sv, 56, 74 sv
Martelange 72
Massif de Saint-Gobain 35
Maumusson 7
Mayence ..... 71 sv
Mazerny 70
Médéah 59
Mennejean 38
Mennessis 27
Meuse ..... 8, 57, 69 sv
Mézières 57, 59, 70, 72
Mitry 2
Moisy ..... 35, 42 sv
Molliens-Vidame 6
Mont des Singes ..... 34, 37 sv, 40 sv, 59, 75
Montagne-Neuve ..... 47 sv
Montgarni ..... 43 sv
Montgobert 52
Montigny-l'Engrain 8
Montmacq 17
Montmorency 6, 56
Montparnasse 32, 38
Montrolles ..... 6 sv
Moreuil 34
Morval ..... 5 sv
Motte 41
Moulin de Laffaux 38, 41
Moulin-Rouge 32
Moulin-sous-Touvent ..... 9 sv, 12, 15, 34, 75
Moy ..... 26 sv
Moyvillers 26

Ancestrami

Nancy 8, 72
Nantes 2, 23, 72
Nanteuil ..... 6 sv, 75
Nanteuil-le-Haudouin 6
Nantivet 60
Navarin 59
Navet 11
Nesles 20
Neufmaisons ..... 52 sv
Neuville ..... 4, 6, 34, 36 sv, 44
Neuville-Saint-Vaast 4, 6
Neuville-sur-Margival 34, 36, 37
Neuviller ..... 52 sv
New-York 53
Noyon 9, 26, 28, 34
Oigny 52
Oise ..... 10, 13, 15, 26 sv, 30, 34 sv, 57
Ourcq 8, 28
Pargny-Filain 31
Paris ..... 2, 28 sv, 34
Parisis ..... 28 sv
Pasly ..... 49 sv
Péronne 4, 6, 20
Pexonne ..... 52 sv
Pierre-Percée ..... 52 sv
Pierrefonds 15, 17
Pinon 32
Pinon 38
Pinsch 72
Pire-Aller 28
Plessis-Brion 17
Poix 6
Poix-Terron 70
Pommiers 49
Pont-d'Elle 31
Pont-Rouge 41, 46
Pont-Sainte-Maxence 28
Pontoise 6
position Hindenburg 27
Puisaleine 16
Puiseux 28
Py ..... 57, 59 sv, 67
Quennevières ..... 13 sv, 18, 27, 75
Quennevières 13
Quessy 27
Quimper 44

Ancestrami

Rambervillers 55
Reillon 54
Reims 34
Remigny ..... 27 sv, 34
Rethel 67
Retourne 60
Rhin 56, 72
Ribecourt 15, 34
Rivoli 11
Rochemont 50
Rombach 72
Rosettes 16
Saint-Crépin-aux-Bois 12
Saint-Léger 17
Saint-Marceau 70
Saint-Mard 11, 13, 15, 22
Saint-Pierre ..... 9, 63 sv, 67
Saint-Pierre-lès-Bitry 9
Saint-Quentin ..... 13, 17, 20, 27 sv, 34, 75
Sainte-Léocade 9
Sainte-Marie-à-Py 60
Sambre 57
Sancy 32, 36, 38, 41
Sançy 37
Santerre 13, 17, 20
Saulces-Champenoises 67
Sedan 59, 69, 71
Selency 28
Sennevières 8
Septmonts ..... 31 sv
Sissonne 69
Soissons 12, 29, 31, 34, 37, 40, 44, 47
Soissons 37
Somme ..... 5, 7, 20, 27 sv, 30, 34, 57, 59 sv, 67
Somme-Py ..... 57, 59 sv, 67
Sorny 44, 46
Souain 56, 60
Souain 56
Souchez 4, 6
Soucy 52
St-Marceau 70
St-Maurice ..... 52 sv
St-Pierre ..... 60 sv
St-Pierre-à-Arnes 60
Ste-Pole 52
Suippes 56, 60

Ancestrami

Suippes 56
Taillefontaine 8
Tergnier ..... 26 sv, 34
Terny ..... 46 sv
Thiescourt 26
Tiolet 9
Tracy-le-Mont ..... 15 sv
Tracy-le-Val 15, 34
Trônes ..... 5 sv
Troyes 56
tunnel de Vauxaillon 44
Vacqueville 52
Vailly 29
Valois 8, 25, 50
Vauchelles 26
Vaudesson 32, 38
Vauvillers 18, 20
Vauvilliers 17
Vaux ..... 34 sv, 37, 40 sv, 47 sv
Vauxaillon ..... 34 sv, 37, 40 sv
Vauxrezis 49
Vauxrot ..... 47 sv
Veho 54
Verdun 17
Verrerie 47
Vezouse 54
Vic-sur-Aisne 25
Villepinte 2
Villeret 56
Villers-Bretonneux 34
Villers-Cotterêts 31, 52
Villers-Saint-Genest ..... 6 sv, 12
Villers-St-Genest 52
Villers-sur-le-Mont 70
Vimy 6
Vingré 25
Viry-Noureuil ..... 26 sv
Vitry 56
Volvreux 38
Vosges 52, 56
Vouel 27
Vuillery ..... 45 sv
Wiltz 72
Wilwerwiltz 72
Moulin-sous-Touvent ..... 9 sv, 12, 15
Œstres 28

Ancestrami

Campagne 1914 – 1918 - Historique du 265e Régiment d'Infanterie

Payot et Cie – Paris - 1920

Source : B. D. I. C. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

TABLE DES MATIÈRES

———

I.	—	**Bapaume**. **L'Ourcq**. **L'Aisne** (**2 août-4 octobre 1914**).	2
II.	—	**Quennevières** (**4 octobre 1914-26 janvier 1916**).	11
III.	—	**La Somme** (**26 janvier-1er décembre 1916**).	17
IV.	—	**Noyon**. **La Fère**. **Saint-Quentin** (**1er décembre 1916-18 septembre 1917**).	26
V.	—	**Au Chemin des Dames** (**18 septembre 1917-26 mai 1918**).	29
VI.	—	**La Ruée du 27 mai 1918** (**27-30 mai 1918**).	37
VII.	—	**En Lorraine** (**31 mai-4 septembre 1918**).	52
VIII.	—	**La Dernière Bataille de Champagne** (**6 septembre-11 novembre 1918**).	56
IX.	—	**Armistice** (**11 novembre 1918-15 février 1919**).	71
X.	—	**Au Drapeau** ! (**27 février** et **14 juillet 1919**).	74

Officiers du 265e régiment d'infanterie morts pour la France. 77
Table des combattants cités dans l'ouvrage. 79
Table des noms de lieux cités dans l'ouvrage. 86

Ancestrami